

149,1

Arbeitsmarkt

Meist nur einfache Arbeit für Flüchtlinge

Weil es vielen von ihnen an schulischer und beruflicher Bildung fehlt, sind die Aufstiegschancen für Flüchtlinge gering. Nur jeder Dritte ist überhaupt erwerbstätig.

14.10.2016, von SVEN ASTHEIMER



© FRANK RÖTH Fast 62 Prozent der Flüchtlinge gelten aus deutscher Sicht als nicht beruflich qualifiziert.

Vielen Flüchtlingen gelingt in Deutschland nur durch **einfache Helfer-Tätigkeiten** der Sprung in den Arbeitsmarkt. Weil **es oft an schulischer und beruflicher Bildung fehlt, sind die Aufstiegschancen gering. Nur jeder Dritte ist überhaupt erwerbstätig.** Das sind zentrale Ergebnisse einer **Umfrage**, die das Bundesamt für Migration und Flüchtlinge (Bamf) am Freitag veröffentlicht hat. Befragt wurden rund 2800 **Personen zwischen 18 und 69 Jahren, die zwischen 2008 und 2012 ihren Bleibestatus im Asylverfahren bekamen** – noch **vor der großen Welle** im vergangenen Herbst.

Den Angaben zufolge haben 16 Prozent keine Schule besucht, weitere 7 Prozent waren nur auf einer Grundschule. **Die Spreizung ist allerdings groß: Während 26 Prozent der Iraker keine Schule von innen kennen, gilt dies nur für 1,4 der Iraner.** Fast jeder Zweite war zehn bis 14 Jahre in einer Bildungseinrichtungen gewesen.

Dennoch gelten fast 62 Prozent aus deutscher Sicht als nicht beruflich qualifiziert. Nur knapp 8 Prozent haben einen Hochschulabschluss, darunter Mediziner und Ingenieure ebenso wie Sprach- und Literaturwissenschaftler. **Nur die Hälfte der qualifizierten Flüchtlinge hat aber versucht, den Abschluss aus der Heimat in Deutschland anerkennen zu lassen. Von denen wiederum haben 80 Prozent eine volle oder teilweise Anerkennung erreicht.** Gerade einmal 5 Prozent haben eine berufliche Qualifizierung inklusive Praktikum gemacht.

Insgesamt ist nur ein Drittel erwerbstätig, ein Fünftel sucht Arbeit und ein Fünftel nimmt gar nicht am Arbeitsmarkt teil. Knapp jeder Zehnte befindet sich in der Schule, einer Ausbildung oder im Studium. **Frauen arbeiten seltener und weniger als Männer und das öfter in Minijobs.** Die Beschäftigung der Flüchtlinge konzentriert sich auf die Branchen Lebensmittel, Gastronomie, Reinigungsgewerbe, Verkehr und Logistik. Zumeist sind sie abhängig beschäftigt auf unterem und mittlerem Niveau. Dagegen gibt es kaum selbständige Akademiker wie etwa Ärzte. Das ungenutzte Potential sei unverkennbar, schreibt das Bamf.

In sechs von zehn Haushalten trägt mindestens eine staatliche Transferleistung zum Haushaltseinkommen bei, das sind vor allem Hartz-IV-Leistungen oder klassische Sozialhilfe. Die Haushaltseinkommen liegen meist unter 1500 Euro im Monat. Mehr als zwei Drittel der Flüchtlinge leben in Mehrpersonenhaushalten, unter den Alleinlebenden sind vor allem ledige junge Männer. Deutlich wird die Ballung in den Zentren: Volle 60 Prozent der Flüchtlinge leben in Großstädten, weitere 30 Prozent in mittelgroßen Städten, nur 10 Prozent dagegen in Kleinstädten und Gemeinden. **Ein Viertel der Befragten schätzte seine Deutschkenntnisse als gut oder sehr gut ein, ein anderes Viertel als schlecht.**

Quelle: F.A.Z.

149,2

Euro-Rettungsschirm

Schäuble will ESM als Haushaltswächter für Eurozone

Bislang übernimmt die EU-Kommission die Haushaltsüberwachung in der Eurozone. Aus der Sicht des Bundesfinanzministers ist sie dazu nicht mehr geeignet.

15.10.2016



© DPA Bundesfinanzminister Wolfgang Schäuble

Bundesfinanzminister [Wolfgang Schäuble](#) (CDU) regt eine stärkere Einbindung des Euro-Rettungsschirmes in die Haushaltskontrolle in der Eurozone an. Er denke „darüber nach, ob man nicht den europäischen Krisenfonds ESM stärker schrittweise in diese Richtung entwickeln könnte“, sagte Schäuble der „Stuttgarter Zeitung“ und den „Stuttgarter Nachrichten“.

„Der ESM würde die Haushaltsentwürfe nicht politisch, sondern streng nach den Regeln beurteilen“, argumentierte Schäuble. Der Finanzminister sieht die Notwendigkeit, die Aufgaben der EU-Kommission schärfer voneinander abzugrenzen. „Es ist ja nur konsequent, wenn Kommissionspräsident Jean-Claude Juncker aus dem Lissaboner Vertrag und der Europawahl eine stärkere politische Führungsrolle ableitet“, sagte Schäuble in dem Interview. „Das beißt sich jedoch mit der Rolle der Kommission als neutrale Hüterin der Verträge.“ Die EU-Kommission, die bisher im Rahmen des Stabilitätspakts die Haushaltsüberwachung wahrnimmt, ist aus Schäubles Sicht dazu nicht mehr geeignet.

Schäuble hatte die EU-Kommission diese Woche zu Maßnahmen gegen Spanien und Portugal gemahnt, die zu hohe Haushaltsdefizite aufweisen. Die Kommission habe sich gegen Strafzahlungen entschieden, monierte Schäuble in Luxemburg. Bei der nun debattierten Kürzung von Mitteln aus EU-Strukturfonds habe die Kommission aber keinen Spielraum, sie einfach mit Null anzusetzen. Selbst gesetzte Regeln müssten angewandt werden. Die Kommission hatte auf milliardenschwere Strafzahlungen verzichtet, um die wirtschaftlich angeschlagenen Länder nicht zusätzlich zu belasten.

149,3

Le Figaro, no. 22451

Le Figaro, samedi 15 octobre 2016, p. 16

Débats

Éric Zemmour et Hakim El Karoui :

Quelle place pour l'islam en France ?

Deux figures du débat public confrontent leur point de vue sur la place de l'islam en France. Deux visions très différentes, pour ne pas dire opposées.

Bonavita, Marie-Laetitia, Devecchio, Alexandre

LE FIGARO. - Islam, islamisme, islam en France, islam de France, islam français... Comment établissez-vous les différences ?

Éric ZEMMOUR. - Il n'y a pas de différence entre l'islam et l'islamisme. Depuis l'origine, l'islam n'est pas qu'une religion mais un code juridique, une politique et une idéologie. D'ailleurs, d'un point de vue sémantique, le mot islamisme a été inventé au XVIIIe siècle uniquement pour s'aligner sur les autres religions, christianisme, protestantisme, bouddhisme. L'écrivain algérien Boualem Sansal ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme qu'« *un islamiste est un musulman impatient* ». Marx disait bien : « *Les hommes font l'histoire mais ne savent pas l'histoire qu'ils font.* » On peut également citer le philosophe et historien des religions Rémi Brague, qui relève que tous ceux qui ont voulu confiner l'islam à la religion ont été, en mille ans d'histoire, écrasés et vaincus par ceux que M. El Karoui appelle islamistes ou intégristes. On peut encore convoquer Lévi-Strauss qui dans *Tristes tropiques*, en 1950, souligne déjà « *l'intolérance* » de l'islam « *en face de la bienveillance universelle du bouddhisme* » ou du « *désir chrétien du dialogue* » et son incapacité à accepter l'autre sans le « *réduire à néant* ». Ou encore le sociologue et théologien Jacques Ellul, qui note en 1989 : « *L'intégrisme est seulement le réveil de la conscience religieuse musulmane chez des hommes qui sont musulmans mais devenus plus ou moins tièdes. Il faut vivre dans la lune pour croire que l'on pourra intégrer les musulmans pacifiques et non conquérants.* » L'islam de France, ou plus généralement les islams nationaux, n'existe pas car l'islam est unique et universel. L'islam français est oxymore, car « islam » veut dire « soumission » tandis que le mot « français » vient de « franc » qui veut dire « libre ».

Hakim EL KAROUI. - Il y a, au contraire, une différence fondamentale entre l'islam et l'islamisme. L'islam est une foi et un ensemble de règles de vie, mais ce n'est pas une politique. Contrairement à l'islamisme qui est, comme le communisme, une idéologie, un projet de société ! Il y a d'ailleurs un conflit très puissant à l'intérieur du monde musulman entre les musulmans islamistes et les autres musulmans. Et un autre conflit entre la République et les islamistes.

Quant aux différentes formes d'islam, « en France », « de France », « français », elles recouvrent la chronologie de l'immigration dans notre pays. Mais, aujourd'hui, les musulmans sont des citoyens français dans leur très grande majorité, ce ne sont plus des immigrés. La tutelle passée des pays d'origine n'a ni sens ni efficacité. Je plaide donc pour un « islam français » : une organisation du culte définie en France, financée essentiellement par de l'argent français et une **interprétation des textes pensée avec les outils critiques et herméneutiques modernes.**

Quant à votre discours, Éric Zemmour, c'est exactement celui des islamistes ! Eux confondent comme vous islam et islamisme pour faire croire que leur vision de l'islam, c'est l'islam. Vous êtes leur allié objectif, et vice versa. Moi, je n'ai pas rencontré « M. Islam ». Par contre, j'ai étudié les musulmans.

Justement, l'étude sur les musulmans de France de l'Ifop pour l'Institut Montaigne a révélé que 28 % des musulmans ont adopté un système de valeurs clairement opposées à celles de la République...

H. E. K. - Parmi l'ensemble des Français et des étrangers de culture et de confession musulmane, qui représentent **5,6 % de la population de plus de 15 ans**, on peut distinguer **trois groupes, des plus modérés aux plus autoritaires**. Primo, la « **majorité silencieuse** », qui représente 46 % des sondés : leur système de valeurs est en adéquation avec la société française. Secundo, les « **conservateurs** » mus par l'« *islamic pride* », soit 25 % de l'échantillon, qui se disent fiers d'être musulmans, qui acceptent la laïcité et rejettent clairement le niqab et la polygamie, tout en revendiquant la possibilité d'exprimer leur appartenance religieuse dans l'espace public (port du voile) et au bureau. Ils sont très pieux et ont largement adopté la norme halal. Tertio, les « **autoritaires** », **soit 28 % de l'ensemble, dont on peut dire qu'ils n'adhèrent pas aux valeurs de la République...** et qui sont **largement minoritaires**. **Ils sont souvent jeunes, peu insérés dans l'emploi et vivent dans la banlieue des grandes agglomérations. Ce groupe se définit davantage par l'usage qu'il fait de l'islam pour signifier sa révolte vis-à-vis du reste de la société française que par sa connaissance des textes.** Cette minorité se caractérise par un manque de reconnaissance sociale et par une fragilité identitaire Et il n'y a aucun rapport entre le premier et le troisième groupe. L'islam n'est pas monolithique, comme le prétend Éric Zemmour.

É. Z. - **Le chiffre de 5,6 % de musulmans en France me paraît extrêmement minoré.** En outre, je vois une porosité entre les 28 % qui font passer la charia avant la loi de la République et les 25 % que vous qualifiez de conservateurs ou d'« *islamic pride* ». **Enfin, 50 % des jeunes sont des « ultras », ce qui révèle un fort potentiel sécessionniste dans la population musulmane en France.** Votre étude montre tout simplement **que l'islam est inassimilable et incompatible avec la France.** Hassan II avait dit chez Anne Sinclair : « *Les miens ne seront jamais français en dépit de tous les efforts d'intégration que vous ferez.* »

Hakim El Karoui, comment justement réorganiser un islam de France lorsque, selon votre enquête, les musulmans s'identifient davantage à Tariq Ramadan qu'à Dalil Boubakeur ?

H. E. K. - En mettant en place une organisation efficace et en mettant en avant des figures pour concurrencer Tariq Ramadan qui n'a pas de rival chez les jeunes aujourd'hui. Quant à l'organisation de l'islam, il faut la changer. Dans la réforme en cours - qui suit le bon chemin -, il y a deux entités. D'une part, la fondation, présidée pour un temps par Jean-Pierre Chevènement, destinée à financer des projets liés à la culture de l'islam. D'autre part, une association culturelle nationale, sous statut de la loi de 1905, à créer. Je propose que le conseil d'administration de cette association soit composé en majorité de Français de culture et de confession musulmane avec seulement une minorité issue du CFCM. Ce sont de grands chefs d'entreprise, avocats, universitaires, militaires ou encore médecins qui examineront ainsi des demandes de financement. Outre la construction de quelques lieux de culte, **l'association professionnaliser la formation, aujourd'hui insuffisante, des imams et financera le travail théologique et d'interprétation des textes. Contrairement à ce que l'on croit, l'islam français est aujourd'hui très pauvre. La France ne compte que 800 imams titulaires pour 2 500 lieux de culte.** Les 1 700 offices non pourvus sont tenus par des imams occasionnels, payés au lance-pierre.

Quant au sujet des ressources, celles-ci doivent être essentiellement françaises. Les financements étrangers légaux n'iront plus directement aux mosquées liées aux pays d'origine mais dans l'association nationale. Elle pourrait aussi collecter les dons des fidèles à la sortie des mosquées et lors du ramadan ainsi qu'une redevance sur les billets d'avion pour le pèlerinage à La Mecque. **Et puis surtout il faut instaurer une redevance sur le**

marché du halal qui représente 5 à 6 milliards d'euros. C'est possible si la volonté politique est là et si l'association nationale est gérée par des personnalités indépendantes.

É. Z. - **Cela ne marchera, pas car vous ne voulez pas admettre que la francisation de l'islam passe par un renoncement à une partie du dogme coranique.** Vous êtes condamné à faire de l'institutionnel, de l'organisationnel et à subir le rejet des musulmans, notamment les jeunes, qui ne voudront pas d'une mainmise de l'État. En 1806, sous Napoléon, les juifs contrairement aux musulmans ont dû abandonner une partie de leur dogme pour devenir français, sans renoncer pour autant à leur judaïsme. Ils se sont soumis à la volonté de l'Empereur de donner des prénoms français à leurs enfants. **Les musulmans devraient renoncer à la partie la plus belliqueuse du Coran.** S'il y avait des déclarations solennelles de nombreux représentants de l'islam de France allant dans ce sens, ce serait déjà une évolution considérable. **Mais cela est rendu impossible par le caractère « incréé » du Coran qui interdit toute interprétation et toute contextualisation des injonctions divines.** Chevènement, lorsqu'il était ministre de l'Intérieur, avait demandé une renonciation à la règle de condamnation à mort pour apostasie et il ne l'a jamais obtenue.

Hakim El Karoui, pourquoi proposez-vous d'instaurer des cours d'arabe dans l'enseignement public ?

H. E. K. - Il s'agit d'enseigner l'arabe en LV2, à partir de la quatrième, comme le portugais ou l'espagnol. Pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui 8 000 enfants apprennent l'arabe dans le secondaire alors qu'ils sont entre 80 000 et 100 000 dans les mosquées. En n'offrant pas de cours d'arabe à l'école publique, la République envoie ses enfants dans les mosquées ! La plupart sont respectables mais toutes enseignent l'arabe avec des manuels des pays d'origine qui n'ont pas les mêmes valeurs que nous. Il y a aussi une raison positive : quand on apprend l'arabe - comme le portugais ou le breton -, on a accès à l'histoire et à la culture. Moi, je crois en la connaissance. Je crois en l'école publique qui est le lieu de l'ouverture de l'esprit et de l'esprit critique, des outils essentiels face à l'ignorance diffusée par les islamistes.

É. Z. - L'« importance », que vous pointez, de la demande de la langue arabe est très significative. Elle reflète la non-demande de français. **C'est la première fois, depuis 150 ans, dans l'histoire de l'immigration en France, que des immigrés ou des personnes issues de l'immigration veulent retrouver leur langue au lieu de l'abandonner pour la langue du pays d'accueil. C'était le contraire pour les Espagnols, Polonais et Italiens qui voyaient là une façon de pouvoir mieux s'assimiler à la France, à sa culture et à son génie. L'assimilation commence par la compréhension et la maîtrise de la langue du pays d'accueil.** L'arabe est en effet une très belle langue poétique et musicale mais, comme le rappelle le linguiste Alain Bentolila, **« l'arabe n'est pas la langue de l'esprit critique ».** **L'arabe est une langue sacrée qu'on apprend par coeur.** Vous vous trompez lorsque vous pensez que plus on aura d'islam, moins on aura d'islamisme. **Je pense, au contraire, que cela va conduire à islamiser un peu plus l'école française.**

Pour vous, Éric Zemmour, il n'y a pas d'autres choix que la soumission ou la guerre civile...

É. Z. - Il y a une autre solution qui mériterait d'être tentée : revenir aux fondamentaux de la République française. **Il faudrait commencer par arrêter toute immigration en fermant les frontières, supprimer le regroupement familial, la double nationalité et le droit du sol.** Pour ce faire, il faut **sortir de la CEDH (Cour européenne des droits de l'homme),** car la religion des droits de l'homme interdit toute politique. L'historien Pierre Milza a chiffré le nombre d'Italiens venus en France entre 1870 et 1940 : environ 3,5 millions. Seulement 1,1 million est resté. Les deux tiers sont repartis, refusant les règles d'assimilation imposées par la France. En outre à l'époque, **la IIIe République renvoyait les chômeurs et les délinquants.**

Tout cela ne règle pas le problème des individus islamisés qui ont la carte d'identité française. La France doit revenir à un modèle assimilationniste strict, c'est-à-dire à l'obligation de discrétion dans l'espace public des religions : interdire tous les vêtements islamiques des femmes mais aussi des hommes. Je suis également contre le port de la kippa dans l'espace public. Dans les années 1960, les juifs ne portaient pas la calotte dans la rue. La laïcité, pour la plupart des musulmans, et pour beaucoup de spécialistes qui nous ont

enfumés avec cela depuis 20 années, est réduite à la liberté religieuse. **Or, la laïcité, c'est la neutralité dans l'espace public, en particulier pour les religions minoritaires. Le catholicisme a fait la France. Il a une primauté culturelle** - qui a été reconnue lors des discussions parlementaires autour de la loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État - sur les autres religions.

Mais je crains qu'il ne soit trop tard pour appliquer ce programme. Si un pouvoir fort reprenait mes propositions, une partie des musulmans ferait sécession. **Nous n'échapperons pas dans les trente ans qui viennent, soit à la guerre civile, soit à la soumission.** Le général de Gaulle a donné l'indépendance à l'Algérie parce qu'il considérait que les « Arabes » et les « Français » étaient comme « l'huile et le vinaigre », ne pouvant que se séparer.

H. E. K. - La France d'Éric Zemmour est comme un astre mort, qui brille encore mais qui n'est plus. Écoutons le général de Gaulle dans ses *Mémoires d'espoir* : « *La France vient du fond des âges, elle vit, les siècles l'appellent.* » Mais oui, la France vit ! Elle se renouvelle, elle se réinvente, tout en restant la France. C'est le génie français. J'ai à la fois des origines françaises et des origines tunisiennes. Je suis le produit de cette vitalité française. Alors, **bien sûr, il y a des difficultés aujourd'hui, comme la poussée islamiste. Mais comment faire adhérer au projet national ceux qui sont attirés par l'islamisme si on n'y croit plus soi-même ?** Moi, je crois en la République. Je crois en la France. N'ayons pas peur !

149,7

Eurokrise

Griechische Bredouille

Es ist offensichtlich, dass der deutsche Finanzminister Schäuble und seine europäischen Kollegen das griechische Schuldenproblem auf die lange Bank schieben wollen. Dass sie beleidigt sind, weil der IWF nicht mitmachen will, zeugt von einer gewissen Chuzpe.

15.10.2016, von **WERNER MUSSLER**



© DPA Der IWF fordert von den Eurostaaten vor seiner Entscheidung über eine weitere Programmbeteiligung Zusagen.

Der Streit zwischen der Bundesregierung und dem **Internationalen Währungsfonds** (IWF) über die griechische Schuldentragfähigkeit hat etwas Absurdes. Der Bundesfinanzminister kritisiert den Fonds immer heftiger, weil dieser auf konkreten Zusagen der Eurostaaten für einen Schuldennachlass besteht und vorher keine weitere Beteiligung am internationalen Kreditprogramm für Hellas beschließen will. Wolfgang Schäubles Problem besteht indes darin, dass kaum jemand auf diese Beteiligung so angewiesen ist wie er. Denn der Bundestag hat sie vor gut einem Jahr zur Bedingung für seine Zustimmung zum dritten Griechenland-Hilfsprogramm der Eurostaaten gemacht. In Deutschland traut man dem IWF zu Recht mehr als der EU-Kommission zu, sorgfältig vor Ort auf die Verwirklichung der Reformen zu achten, die mit der griechischen Regierung vereinbart sind.



Autor: Werner Mussler, Wirtschaftskorrespondent in Brüssel, Folgen:

Der Fonds darf sich nach seinen eigenen Regeln aber nur an einem Kreditprogramm beteiligen, wenn das betroffene Land seine Staatsschuld wieder tragfähig machen kann, wenn also die begründete Aussicht besteht, dass es sich auf Dauer wieder selbst über die Finanzmärkte finanzieren kann. Wer auf die Höhe der griechischen Staatsschuld - sie betrug 2015 knapp 180 Prozent des Bruttoinlandsprodukts (BIP) - blickt, kann die Einschätzung des IWF nachvollziehen, dass weitere „Schuldenmaßnahmen“ der Eurostaaten nötig sind, um die Tragfähigkeit wiederherzustellen.

Weiterer Schuldennachlass ist unausweichlich

Solche „Maßnahmen“ sind durchaus schon erfolgt: Die Kreditlaufzeiten und die Fälligkeiten wurden verlängert, die Zinsen liegen nahe null. Aber das reicht dem IWF nicht. Wenn der Fonds also an Bord bleiben soll, dürfte kein Weg daran vorbeiführen: Die Eurostaaten müssen mittelfristig einen weiteren Schuldennachlass gewähren, der in der Substanz einem Schuldenschnitt zu Lasten ihrer Staatshaushalte gleichkommt – egal wie man ihn dann nennt.



© DPA  Der Konflikt brach früher wieder auf als von Finanzminister Schäuble geplant.

Bisher konnten [Schäuble](#) und seine an einem Schuldenschnitt genauso wenig interessierten Euro-Amtskollegen diese Tatsachen verschleiern. Die im Mai getroffene Schulden-Verabredung mit dem IWF war in diesem Sinne eine politische Meisterleistung und ließ den Fonds, dessen Direktorin Christine Lagarde daran nicht direkt beteiligt war, alt aussehen. Die Eurogruppe verpflichtete sich, nach einem erfolgreichen Abschluss des bis 2018 laufenden Programms nötigenfalls weitere Schuldennachlässe zu gewähren. Das wäre nach den Wahlen in Deutschland, Frankreich und den Niederlanden. Im Gegenzug ließ der IWF die Bereitschaft erkennen, bis zum Jahresende ein neues Programm aufzulegen und sich so weiterhin an der Hilfe zu beteiligen.

Das Ende der Extrawurst

Der Konflikt um die Schuldentragfähigkeit wurde nicht gelöst, sondern schon im Mai in Formelkompromissen versteckt. Jetzt ist er früher als von Schäuble geplant wieder aufgebrochen, weil der IWF von den Eurostaaten vor seiner Entscheidung über eine weitere Programmteiligung Zusagen fordert. Der Minister ist davon „überrascht“, das ist nachvollziehbar: Er erinnert an die Vereinbarung vom Mai, der nach seiner Meinung nichts hinzuzufügen ist. Aber die IWF-Delegation überschritt damals wohl ihre Kompetenz und dehnte die Regeln des Fonds zu weit. Offenbar ist in der IWF-Führung die Bereitschaft nicht mehr groß, für Griechenland und die Eurostaaten Extrawürste zu braten.

Die ökonomischen Argumente hat der IWF allemal auf seiner Seite. Das bis 2018 laufende europäische Programm gründet auf der Annahme, dass Griechenland bis dahin jedes Jahr einen Primärüberschuss (also einen positiven Haushaltssaldo ohne Schuldendienst) von 3,5 Prozent des BIP erzielt. Nach der Analyse des Fonds ist das unrealistisch. In der Eurogruppe wird diese Einschätzung unter der Hand geteilt. Schäuble hat vorsorglich den Schwarzen Peter nach Athen weitergereicht und darauf verwiesen, dass diese Prognose ja aus Griechenland komme. Ob sie zutrefte, werde man 2018 sehen.

Schwebezustand bis 2018

Es ist offensichtlich, dass Schäuble und seine Kollegen an einer realistischen Einschätzung der Lage kein Interesse haben und das Problem auf die lange Bank schieben wollen. Dass sie beleidigt sind, weil der IWF dieses Spiel nicht mitzumachen gedenkt, zeugt von einer gewissen Chuzpe. Für den deutschen Minister gilt das besonders, weil gerade er auf eine weitere Beteiligung des Fonds dringt.

Der Konflikt zwischen der Eurogruppe und dem Fonds wird sich kurzfristig dadurch übertünchen lassen, dass der IWF einfach gar nicht entscheidet, aber den Anschein erweckt, er werde es bald tun. Womöglich lässt sich dieser Schwebezustand bis 2018 durchhalten. Jede Kritik des [Bundestags](#) daran wäre berechtigt – aber nur in Maßen glaubwürdig. Denn der Streit mit dem IWF verdeckt den eigentlichen Konflikt, den die deutsche Politik zu lösen hat. In nicht allzu ferner Zukunft wird sie die Steuerzahler mit realen Kosten der Griechenland-Hilfe konfrontieren müssen. Sie wird dann eine Güterabwägung zu treffen haben – zwischen einem Schuldenschnitt im Euroraum und einem, der mit einem griechischen Austritt aus der Währungsunion verbunden wäre. Teuer wird es so oder so.

How the west has lost the world

We are at a hinge point and the postwar settlement has been eroded

Philip Stephens

OCTOBER 13, 2016

by: Philip Stephens

It was only the day before yesterday that the rich democracies imagined a post-cold war global order fashioned in their own image. Now they are [running away from the world](#).

There were to be three pillars to the new order. As a benign hegemon, the US would underwrite the international peace and advance the spread of liberal democracy. Europe would export its model of postmodern integration to its near neighbourhood and beyond — remember those predictions that the Association of Southeast Asian Nations would soon be like the EU? A declining Russia would join China and the rising powers of the east and south in recognising their national advantage in becoming stakeholders in a western-designed system.

That was then. The US is still by a margin the pre-eminent power but, whether [Hillary Clinton](#) or [Donald Trump](#) wins the presidency in November, the domestic political impulse is to pull back from the world.

Europe is too busy filling the cracks in its own project to pay heed to what is happening elsewhere. Engulfed by crises — the eurozone, migration and most recently [Brexit](#) — it is a continent that has lost the capacity to think strategically. Meanwhile, China and Russia have no inclination to accept rules written by the US.

What happened? The war in Iraq, intended to demonstrate the reach of American power, instead delineated its limitations. The global financial crash of 2007-08 cruelly exposed the weaknesses of liberal capitalism.

Europe's integrationist dreams were shattered by the consequent eurozone shock. China grew a lot faster than anyone had expected, accelerating the redistribution of power in the global system.

The common thread now is nationalism. In the US this takes the form of “America-first” — some say, belligerent — isolationism. For Vladimir Putin, armed revanchism is about all he has left: Russia is weak in all the dimensions of power except the military. Europe, with its [populism](#) and pocket-sized authoritarians such as Hungary's Viktor Orban, is unlearning the lessons of its history. China wants to expunge the memory of 100 years of humiliation. You could say they are all Westphalians now.

I was reminded of the gulf of misunderstanding and mistrust at a gathering this week in Beijing. The annual [Xiangshan security forum](#) is the place where China's military and political elites speak to the world. It is a fascinating event for a westerner — a place where the voices of Europeans and Americans have to compete for time at the podium with those of such nations as Timor-Leste, Cambodia, Mongolia and, of course, China's ally of convenience, Russia.

The chosen theme for 2016 was the search for a “new model of [international relations](#)”. The subliminal message was that the west should recognise that the old order has passed and it is time to engage with China in co-designing its replacement.

Western talk of adapting the existing system to accommodate Beijing failed to recognise that what is required is something entirely new. Above all, the US, as the status quo outsider in east Asia, should adjust to the new realities. The alliance system of the second half of the 20th century does not fit the geopolitical realities of China's rise.

Apart from some sharp words about Beijing's resolve to protect its claims and interests in the South China sea, the language of the hosts was mollifying. China seeks positive sum co-operation and is determined to avoid the "Thucydides trap" of a clash between an established and rising power. But the new order cannot look like the old.

Like what then? You catch talk in the background about a new concert of great powers, modelled on the work of Metternich at the 19th-century Congress of Vienna. Or perhaps a series of regional power balances with the US and China at the apex? A less sanguine view is that order will simply be replaced by half-organised disorder.

Populism has become a wrecking force by appealing to the decent but downcast

There yet is another school of thought — call it realism, pragmatism or, more realistically, fatalism — that says there is simply nothing to be done. Later, if not sooner, this multipolar world will find a new equilibrium. Let nations sort out their own problems and conflicts, proponents of this view argue. A new balance will eventually emerge.

The snag is that eventually may be too late. The Middle East is burning and Russia wants to upturn the post-cold war settlement in Europe, but the really dangerous great power flashpoints are in east Asia. Add North Korea's nuclear programme to regional rivalry in the East and South China seas and it is not hard to see US-China competition turning to confrontation and worse.

The world is at a hinge point. The post-cold war settlement, organised around unchallenged US power, western-designed global institutions and multilateral rules and norms, has been eroded. The rule of power is chafing against the rule of law, nationalism against internationalism.

Some think that the simple fact of economic interdependence will save the day — conflict would throw up only losers. But the dynamic can operate in the other direction. It is no accident that the International Monetary Fund's latest annual report cites political risk as the biggest threat to the world economy. The liberal economic system depends above all on global security order.

149,11

Mehr Kinder in Deutschland

Höchste Geburtenziffer seit 1982

Die Geburtenziffer ist zum ersten Mal seit mehr als 30 Jahren wieder auf den Wert von 1,5 je Frau gestiegen. Doch nicht überall in Deutschland bekommen die Frauen mehr Kinder.

17.10.2016



© DPAIn Deutschland werden wieder mehr Kinder geboren

Die Frauen in Deutschland bekommen so viele Kinder wie seit 33 Jahren nicht mehr. Die durchschnittliche Kinderzahl stieg im vergangenen Jahr auf 1,50 Kinder je Frau, wie das **Statistische Bundesamt** in Wiesbaden am Montag mitteilte. Das ist nach Angaben der Behörde der bislang höchste Wert im wiedervereinigten Deutschland. Ein ähnlich hoher Wert sei zuletzt 1982 für das Gebiet der heutigen Bundesrepublik mit 1,51 Kindern je Frau registriert worden. Im Vergleich zu 2014 seien 27 Babys pro 1.000 Frauen mehr geboren worden (Geburtenziffer von 1,47).

Bei den Frauen mit deutscher Staatsangehörigkeit stieg die Geburtenziffer den Angaben zufolge nur geringfügig von 1,42 Kindern je Frau 2014 auf 1,43 im Jahr 2015. **Bei den Frauen mit ausländischer Staatsangehörigkeit wuchs sie dagegen deutlich von 1,86 auf 1,95 Kinder je Frau.** In 13 Bundesländern habe die Geburtenziffer 2015 zugenommen. Lediglich in Berlin sei sie unverändert geblieben sowie in Brandenburg und Niedersachsen geringfügig gesunken. **In den ostdeutschen Bundesländern bekamen die Frauen mit 1,56 Kindern durchschnittlich mehr Kinder als im Westen Deutschlands (1,50).**

Die zusammengefasste Geburtenziffer gibt an, wie viele Kinder eine Frau im Laufe ihres Lebens bekommen würde, wenn ihr Geburtenverhalten so wäre, wie das aller Frauen zwischen 15 und 49 Jahren im jeweils betrachteten Jahr. Die Zahl der Kinder, die Frauen im Laufe ihres Lebens tatsächlich bekommen haben, kann für Frauenjahrgänge angegeben werden, die das Ende des gebärfähigen Alters erreicht haben, das statistisch mit 49 Jahren angesetzt wird. **Das Alter der Mütter bei der Geburt stieg um knapp einen Monat auf durchschnittlich 31 Jahre.**

149,12

Von Schirachs „Terror“ im TV

Darf dieser Mann ein Passagierflugzeug abschießen?

Ein Film, wie gemacht für den Unterricht in Staatsbürgerkunde: Die ARD lässt heute die Zuschauer zu Gericht sitzen über den Soldaten, der ein entführtes Flugzeug abgeschossen hat.

17.10.2016, von JÜRGEN KAUBE



© PICTURE-ALLIANCE Eurofighter-Pilot Lars Koch (Florian David Fitz, vorne) muss sich für den Abschuss eines entführten Passagierflugzeuges verantworten. Sein Verteidiger (Lars Eidinger, l.), die Staatsanwältin (Martina Gedeck) und der Richter (Burghart Klaußner, r.) verhandeln, aber am Ende entscheiden die Zuschauer.

Die ARD zeigt heute Abend die Verfilmung des Theaterstücks „Terror“ des Strafrechtlers und Schriftstellers [Ferdinand von Schirach](#). Darin geht es um den Prozess, der einem Major der Bundeswehr gemacht wird, weil er eine Passagiermaschine der Lufthansa abgeschossen hat. Entführt durch einen Terroristen aus dem Umkreis des IS, befand sie sich im Anflug auf die vollbesetzte Münchner Allianz-Arena. Der Jagdflieger steht wegen Mordes an 164 Personen unter Anklage. Er hat die Tat gestanden. Seine Verteidigung beruft sich auf übergesetzlichen Notstand.

Der Fall ist erfunden, er könnte sich aber so zutragen. Im Jahr 2005 hatte der Deutsche Bundestag ein Gesetz verabschiedet, das es dem Verteidigungsminister erlaubt hätte, den Befehl zum Abschuss eines solcherart zur Waffe umfunktionierten Flugzeugs zu geben. Ein Jahr danach hob das [Bundesverfassungsgericht](#) den entsprechenden Paragraphen wieder auf. Der Staat dürfe nicht Leben gegen Leben abwägen, das verletzte die Würde der Passagiere.

Der Pilot des Kampfjets handelt im Bewusstsein, dass das geltende Recht irrt, an das sich im Stück die Verteidigungsministerin hält, die keinen Abschussbefehl erteilt. Das Verhältnis von 70.000 gegen 164 zwingt dazu abzuwägen. Die Staatsanwältin hält ihm Hybris vor, und dass sich keine Grenze ziehen lasse, ab wann ein Opfer von Individuen zugunsten einer größeren Zahl rechtens sei. Dem antwortet der Major, die Menschen in der Zivilmaschine wären beim Absturz ins Stadion ohnehin gestorben. Daraufhin verschiebt auch die Staatsanwältin ihr Argument: Menschen mit geringer Lebenserwartung - etwa Todkranke, auf deren Organe andere dringend warten - könnten nach Ansicht des Angeklagten vom Staat geopfert werden? Wenige Stunden seien nicht wenige Sekunden, versetzt der Pilot. Wiegt denn eine Menschenwürde, die noch fünf Minuten lang gilt, Tausende Tode auf? Was aber wiederum, wenn in diesen fünf Minuten der Terrorist im Flugzeug überwältigt worden wäre?

Es ist ein Stück wie aus dem Unterricht in Staatsbürgerkunde. Man könnte ein ganzes Schuljahr aus seinen Motiven bestreiten. Kaum ein Aspekt des Dilemmas bleibt unerwähnt, keine beteiligte Figur argumentiert aus einem Guss, viele Fragen - etwa danach, ob es sich nicht um einen Fall von Landesverteidigung handelt - bleiben offen. Sichtbar wird, gerade durch die sachliche Herangehensweise der Regie sowie die äußerst taktvoll eingesetzte Kunst der Schauspieler, welche große Rolle Zwischentöne der Rhetorik im Rechtsverfahren spielen. Die Staatsanwältin fragt, ob der Pilot auch geschossen hätte, wäre seine Familie an Bord gewesen - der Verteidiger fragt nicht zurück, wie sie zum Abschuss stünde, wenn ihre im Stadion gewesen wäre. Zuschauer, die nicht hin und her gerissen sind, dürften in der Minderheit bleiben. Das Recht selbst und der Staat sind in

Fällen wie diesem nicht aus einem Guss. Was wohl eine Verteidigungsministerin politisch zu erwarten hätte, die rechtskonform die Rettung eines ausverkauften Stadions verweigert? Womöglich dasselbe wie eine, die sich über die Verfassung hinwegsetzen würde.

Aber es muss entschieden werden. Im Anschluss an das Fernsehspiel sollen es, wie vom Stück vorgesehen, in der Schuldfrage die Zuschauer tun. Dass der Pilot verurteilt werden muss, unterliegt nach geltendem Recht keinem Zweifel. Ob die Alternative nur Freispruch oder lebenslanger Freiheitsentzug lauten kann, hingegen schon. Dass die Schuld tragen muss, wer im Grenzfall glaubt, höheren Maßstäben als den rechtlichen folgen zu müssen, präjudiziert kein Strafmaß.

So oder so: Nach „sechs, sieben, acht Minuten“, lässt uns die [ARD](#) durch Herrn Plasberg wissen, sei das aus E-Mails, sozialen Medien und Telefonvoten zusammengerechnete Urteil da. „Wir haben Zeit“, heißt es zweimal im Stück an Stellen, an denen ein Befragter sagt, er wisse nicht, was er antworten solle. Sechs, sieben, acht Minuten sind nicht lange für eine Unterredung unter Geschworenen oder Schöffen. Jede Theaterpause ist länger.

Anders als es die damaligen Beschwerdeführer vor dem Bundesverfassungsgericht, Gerhart Baum und Burkhard Hirsch, meinten (F.A.S. vom 1. August), ist also nicht die Ausstrahlung des Stückes im Fernsehen als solche eine fragwürdige Sache. Die FDP-Politiker monierten, das Stück bringe sein Publikum, das in den Theatern meist mehrheitlich auf „nicht schuldig“ plädiert, gegen die Verfassung auf. Das ist nicht nur angesichts der Abstimmungszahlen - in Deutschland in gut 450 Vorstellungen 88 912 mal Freispruch, 59 939 mal „schuldig“ - sowie des Schlussplädoyers der Staatsanwältin eine verwegene Behauptung. Auch wer sich vor Augen hält, auf welchem niederschmetternden Diskussionsniveau das Fernsehen seit Jahren sein Publikum mit Fragen öffentlichen Interesses befasst, kann über die paternalistische Schlussfolgerung, die Leute lieber nicht mit Fragen zu befassen, die in Karlsruhe zweifelsfrei „geklärt“ worden seien, nur staunen.

Fragwürdig ist hingegen, dass die Leute urteilen sollen, ohne lange nachgedacht und sich unterredet zu haben. Im Grunde könnte die ARD, wenn sie den Zusammenhang von Urteilsbildung und Nachdenken so locker sieht, die entsprechenden Telefonnummern für „schuldig“ und „unschuldig“ darum auch jetzt schon freischalten.

149,14

Schirachs „Terror“ in der ARD

Eine Frage der Schuld

Die Zuschauer der ARD haben zu dem Film „Terror“ ihr Urteil gefällt: Freispruch für den Piloten, der ein Flugzeug abschießt. Ist das gefährlicher Populismus? Nur auf den ersten Blick.

18.10.2016, von MICHAEL HANFELD

Mit dem Zuschauervotum ist das so eine Sache. Es dauert keine drei Minuten, und schon ist es vorbei. Eben erst ist der Fernsehfilm „Terror“ nach dem Theaterstück von [Ferdinand von Schirach](#) zu Ende. Eben erst sagt Frank Plasberg in der nachfolgenden Talkshow „Hart aber fair“, man habe eine Viertelstunde Zeit, in sich zu gehen, da prangt unten am Bildschirm schon das Signet: „Das Votum ist beendet.“ Beendet? Bitte? Nicht wenige, die mitmachen wollten, dürften in der kurzen Zeit nicht durchgekommen sein. Bei uns jedenfalls ist die angegebene Durchwahl besetzt und hängt sich die angegebene Seite im Internet auf. No Vote! Das Ergebnis, das [Frank Plasberg](#) verkündet, ist dafür umso eindeutiger: 86,9 Prozent derer, die votieren konnten, haben dafür plädiert, den angeklagten Luftwaffenpiloten Lars Koch, der ein von einem islamistischen Terroristen gekapertes Flugzeug abgeschossen hat, um 70.000 Menschen in der Allianz Arena in München zu retten, „nicht schuldig“ zu sprechen, 13,1 Prozent sind für „schuldig“. In Österreich gibt es geisterhafterweise exakt dasselbe Abstimmungsergebnis, in der Schweiz ist es ebenfalls eindeutig: 84 Prozent für „nicht schuldig“.

Worüber haben wir abgestimmt?

Doch was heißt das? Worüber haben die Fernsehzuschauer hier eigentlich abgestimmt? Über das Grundgesetz und über die Menschenwürde, meint der FDP-Politiker [Gerhart Baum](#), und sieht sich in seinen schlimmsten Befürchtungen bestätigt, die er in der Frankfurter Allgemeinen Sonntagszeitung formuliert hatte: Ferdinand von Schirach führe die Menschen mit seinem Stück „in die Irre“, und habe etwas losgetreten, „was er nicht mehr im Griff hat“. „Millionen von Menschen“, sagt Baum am Ende der Sendung, zu der ihm Plasberg das Schlusswort überlässt, „waren heute als Richter tätig. Das ist doch schrecklich.“ Die Abscheu vor der vox populi ist Baum anzusehen, er ist die ganze Sendung über außer sich. Aber stimmen die Zuschauer wirklich über das Grundgesetz ab? Suspendieren sie dessen ersten Artikel und die Unantastbarkeit der Menschenwürde? Machen sie sich zu Herren über Leben und Tod und spielen Gott, wie dies im Film die von [Martina Gedeck](#) gespielte Staatsanwältin dem Luftwaffenoffizier Lars Koch (Florian David Fitz) vorhält? Oder stimmen sie dem früheren Verteidigungsminister Franz-Josef Jung (CDU) zu, der sich in Plasbergs Runde in seiner Auffassung bestätigt sieht, hier handele es sich um übergesetzlichen Notstand und gehe es zuvörderst um die Frage, ob die 70.000 Menschen im Fußballstadion gerettet werden konnten?

So beschränkt sind die Zuschauer nicht

Nach unseren Dafürhalten traut man den Zuschauern, Lesern, Theaterbesuchern, Bürgern zu wenig zu, wenn man denkt, sie hielten dies für ein Leichtes und seien nicht in der Lage zu erkennen, dass es sich hier um ein Theaterstück respektive einen Fernsehfilm respektive eine Versuchsanordnung handelt und sie die Laienrichter nur spielen. Sie sitzen nicht zu Gericht, sie „urteilen“, weil das im Stück so vorgesehen ist, in Wahrheit aber nehmen sie moralisch Stellung, ohne dass ihnen die Möglichkeit gegeben wäre, dies so ausführlich zu begründen wie die Juristen im Stück.

Als Vertreterin des Publikums begreifen wir in der Talkshow von Plasberg die designierte Regionalbischöfin von Hannover, Petra Bahr. „Die Menschen haben über das Ende des Films abgestimmt“, sagt sie, und in dem gehe es um die Wahl „zwischen falsch und falscher“, um das Aushaltenmüssen einer unerträglichen Situation, aus der niemand mit moralisch weißer Weste herauskomme. Der Pilot möge schuldig sein im Sinne des Gesetzes, doch nehme er als „selbstloser Täter“ Schuld auf sich, um viele Menschen zu retten. Es gehe nicht um „Volksjustiz“. Bis zum Ende verweigert sich Petra Bahr der „Amtsanmaßung“, die ihr von Schirach mit seinem Stück wie Plasberg in seiner Talkshow aufzwingen wollen. Sie schwingt sich nicht zur Richterin auf.

Baum und Jung gehen gleich in den Clinch

Damit dürfte sie von dem Versuchsaufbau des Ganzen sehr viel mehr verstanden haben als Baum oder Jung, die umstandslos in den politischen Schlagabtausch von vor zehn Jahren verfallen, als Jung Verteidigungsminister war und Baum mit seinem Kollegen [Burkhard Hirsch](#) das damalige Luftsicherheitsgesetz vor dem Bundesverfassungsgericht in wichtigen Punkten zu Fall brachte. Die Menschen seien weder über das Grundgesetz noch über das Gerichtsurteil im Bilde, klagt Baum, Jung redet davon, in welcher Gewissensnot er sich in einem solchen wie dem hier vorgestellten Fall als Minister befunden habe. Wären nur die beiden im Studio und nicht auch Petra Bahr und der frühere Kampfpilot Thomas Wassmann, handelte es sich um eine unwirkliche Veranstaltung. An dem Major a.D. Wassmann ist es, auf den eigentlichen Effekt des Theaterstücks und des Fernsehabends hinzuweisen: Dass dieses Thema wieder in den Blickpunkt rückt, um das sich die Politik seit dem Urteil des Bundesverfassungsgerichts vor zehn Jahren tunlichst nicht gekümmert hat, das sich die Soldaten der Bundeswehr aber jeden Tag vorlegen müssen: Was ist in einer solchen Lage erlaubt und was nicht? Bezieht der Staat Stellung oder bin ich mit der Entscheidung allein? Dass mit dem Urteil der Verfassungsrichter alles gesagt sei, wie Gerhart Baum meint, ist für Thomas Wassmann zu wenig. „Das Leben lässt sich nicht wie eine Checkliste abhaken.“ Soll der Pilot nichts tun? Enthebt ihn das Grundgesetz von der Frage, was es bedeutet, 164 Menschen zu opfern, um 70.000 zu retten?

Hätte er geschossen, wenn Frau und Kind im Flieger saßen?

Wie im Wortsinne fragwürdig und eben nicht im Sinne Baums ein für allemal erledigt das ist, zeigt das Stück von Schirach, zeigt der von Lars Kraume streng inszenierte Film in jedem Fall. Denn bei genauem Hinsehen tut von Schirach einiges dafür, dass die Theaterbesucher und Zuschauer für „schuldig“ plädieren: Die Staatsanwältin ist überzeugender als der von Lars Eidinger gespielte Verteidiger des Luftwaffenpiloten. Die für die Sicherung des Luftraums zuständige Gruppe von Bundeswehroffizieren und Beamten unternimmt 63 Minuten lang keinerlei Anstalten, die bedrohten 70.000 Menschen aus dem Fußballstadion zu evakuieren – weil sie heimlich der Überzeugung ist, Major Koch werde tun, was getan werden musste, aber niemand befehlen oder selbst tun wollte. Der Major selbst wiederum ist seiner Sache etwas zu gewiss und weiß bei der Frage, ob er auch geschossen hätte, wenn seine Frau und sein Kind in der Maschine gesessen hätten, nicht mehr weiter.

Eine einzige Aufforderung, für „nicht schuldig“ zu plädieren, ist das jedenfalls nicht. Und doch tun es die Theaterbesucher und Zuschauer. Da kann mit der vermuteten Manipulation doch wohl irgend etwas nicht stimmen. Das Drei-Minuten-Voting der ARD ist allerdings unwürdig.

149,15

18. Oktober 2016, 07:11 Uhr

"Terror" in der ARD

Die TV-Zuschauer stimmen gegen das Grundgesetz

Er spielte schon Jesus und jetzt den heldenhaften Kampfflieger: Florian David Fitz ist nicht ganz unschuldig daran, dass die große Mehrheit der ARD-Zuschauer nach dem Film "Terror" für den Freispruch eines Mörders plädiert.

TV-Kritik von Ruth Schneeberger

Er hat schon Jesus gespielt, auch das ziemlich überzeugend: Florian David Fitz, 41, ist eine der Wunderwaffen des deutschen Fernsehens und das weiß er auch. Am Montagabend ließ die [ARD](#) als [großangekündigtes "TV-Ereignis"](#) die Zuschauer darüber abstimmen, ob der fiktive Held aus dem Theaterstück "Terror" von Ferdinand von Schirach, ein Soldat namens Lars, freigesprochen oder wegen Mordes verurteilt werden soll.

Die Handlung in der fürs TV adaptierten Version: Der junge Elitesoldat, ein stolzer Kampfflieger und gewissenhafter Verteidiger seines Vaterlandes, soll eine von Terroristen entführte Lufthansamaschine im Einsatz beobachten. Sein Vorgesetzter verweigert den Befehl zum Abschuss - doch der Soldat, gespielt von Fitz, widersetzt sich. Und schießt die Maschine ab. 164 Menschen kommen dabei ums Leben, alle Insassen. Dafür kommen 70 000 Menschen in der Münchner Allianz-Arena, das Ziel des Anschlags, mit dem Leben davon.

Dutzende Menschen töten, um Zehntausende zu retten - darf man das? Nie und nimmer auf dem Boden unseres Grundgesetzes, erregte sich schon vor der Ausstrahlung der ehemalige Bundesinnenminister Gerhart Baum und wollte gar die Absetzung der Sendung samt Zuschauerabstimmung erwirken.

Der ungehorsame Soldat

Der Hintergrund: Baum und sein FDP-Kollege Burkhard Hirsch hatten 2005 gegen das von Rot-Grün gerade neu eingeführte Luftsicherheitsgesetz geklagt, das im Falle einer Flugzeugentführung durch Terroristen den militärischen Abschuss erlaubt hätte - und damit auch die Tötung unschuldiger Menschen. Das Bundesverfassungsgericht gab Baum und Hirsch recht - weil ein Menschenleben nicht gegen ein anderes aufgewogen werden dürfe, gemäß Artikel 1 des Grundgesetzes: "Die Würde des Menschen ist unantastbar".

Wie schwierig aber die Umsetzung des Gesetzes im konkreten Fall sein kann, das zeigt das Kammerstück von Lars Krauch als Regisseur und Oliver Berben als Produzent ganz vorbildlich: Der Soldat widersetzt sich den Befehlen seines Vorgesetzten - aus moralischen Gründen. Er fühlt sich verantwortlich für die größere Anzahl der zum Opfer auserkorenen, die er noch retten kann. Und entscheidet sich binnen Minuten, dafür die todgeweihten Flugzeuginsassen zu opfern. Aber waren sie wirklich todgeweiht oder hätten die Passagiere die Terroristen im Flugzeug noch überwältigen können?

Die mühsam errungene Verfassung

In dem grandios besetzten Stück übernimmt die großartige Jördis Triebel den Part der wütenden Hinterbliebenen eines Opfers, die dem Piloten ihre Wut und Verachtung, ihre Trauer ins Gesicht spuckt. Stolz und verletztlich zugleich. Ihre Aussage vor Gericht ist einer der Momente, in denen die Zuschauer hin- und hergerissen werden in ihrem Urteil. Auch Martina Gedeck als Staatsanwältin verdeutlicht insistierend nicht nur dem Angeklagten, sondern auch dem Zuschauer den nötigen Respekt vor der gerade in Deutschland so mühsam errungenen Verfassung.

Lars Eidinger, mal nicht nackt

Ein weiterer Kunstgriff der Macher: Lars Eidinger als Verteidiger. Ausnahmsweise mal nicht nackt, dafür teils seiner Robe entledigt und mit dem nötigen Pfiff als Querdenker ausgestattet, gelingt ihm die Verteidigung des hochbrisanten Mandanten nicht mühelos, aber vorzüglich. Einzig auf das Herumrennen im Gerichtssaal hätte die Regie verzichten können. So etwas gibt es an deutschen Gerichten nicht, ganz anders als in den USA. Der wunderbare Burghart Klaußner, der von Schirachs Stück auch schon selbst am Theater inszeniert hat, übernimmt hier die Rolle des mäßigenden Richters.

Und dann kommt Plasberg. Als sei dieser Urteilsspruch wirklich von politischem Belang, hüpfert der "Hart-aber-fair"-Moderator im Anschluss an den Spielfilm aufgeregt durch sein Studio - man könnte fast meinen, es hätte noch nie ein Fernsehpublikum über ein Urteil abgestimmt. Dabei befragte das ZDF seine Zuschauer einst jahrzehntelang "Wie würden Sie entscheiden?" und die Gerichtsshows der Privaten sind ebenfalls seit Jahrzehnten nicht totzukriegen. Neu ist nun, dass das Publikum wirklich entscheiden darf - und der Richter im Anschluss [das Urteil des Volkes](#) verkündet.

Technische Probleme beim Voting

Doch die so wortreich verkündete Neuerung krankt - wie so oft im öffentlich-rechtlichen TV - a bisserl an der Umsetzung: In den paar Minuten nach der Sendung, in der die Leitungen für die Wahl zwischen "schuldig" oder "nicht schuldig" freigeschaltet waren, kamen viele Anrufer wegen einer technischen Störung nicht durch; auch die Internetseite war schlecht zu erreichen.

Bleibt diese ganz besondere Plasberg-Sendung: Dort bekämpfen sich nach Volkes Urteilsspruch Baum (FDP) auf der einen und Franz-Josef Jung (CDU) als ehemaliger Verteidigungsminister auf der anderen Seite ziemlich munter - mal befeuert durch einen echten ehemaligen Kampffjet-Flieger der Bundeswehr (Thomas Wassmann: "Ich würde in dieser Situation auch schießen"), dann wieder beruhigt durch die zukünftige Bischöfin von Hannover, Petra Bahr ("In solchen Extremsituationen gibt es kein Richtig und Falsch"). Jung hatte 2006 in Brüssel vor Journalisten erklärt, dass er trotz des Urteils des Bundesverfassungsgerichts Passagierflugzeuge durch die Luftwaffe abschießen lassen würde, wenn diese entführt und zu Angriffen benutzt würden - mit Verweis auf einen dann "übergesetzlichen Notstand".

Terrorismus und Verantwortung

Die Diskussion ist heute brandaktueller denn je. Der Terrorismus hat in diesem Sommer Deutschland erreicht, ein Terrorverdächtiger hat sich jüngst in Sicherheitsverwahrung das Leben genommen. Auch [dieser Fall](#) erregt die Öffentlichkeit in einem Maße, der bisweilen das Maß vermissen lässt. Der Hintergrund ist eine Mischung aus Angst, politischer Instrumentalisierung und dem dringenden Wunsch, jemanden zur Verantwortung zu ziehen für das, was passiert.

Genau solche Debatten rückt "Terror - ihr Urteil" gezielt in den Mittelpunkt und lässt das Volk darüber verhandeln. Dass die Fernsehzuschauer [mit überragenden 86,9 Prozent](#) für einen Freispruch plädiert haben (nur 13,1 Prozent votierten für "schuldig", genau wie in Österreich, die ebenfalls dazu befragte Schweiz plädierte zu 84 Prozent für den Freispruch des Piloten), liegt auch an dem gefühligen Medium TV als Stimmungsverstärker - und nicht zuletzt an Schauspieler Fitz, dem man als Zuschauer einfach nichts übel nehmen kann. Die Versuchsanordnung, alle Sympathien gleich zu verteilen, ist da nicht ganz gelungen.

Dass Schirachs Stück im Theater weit [weniger eindeutige Freisprüche liefert](#) (das Verhältnis ist dort eher 60 Prozent Freisprüche zu 40 Prozent Schuldsprüchen) spricht dafür. Die These, die nun allenthalben empört geäußert werden wird, dass das Volk einfach nicht zur Volksabstimmung taugt, kann also getrost wieder verworfen werden. Nicht alles und jedes ist eben zur Volksabstimmung gedacht. Und [Frank Plasberg](#) ist, so gerne er es vielleicht wäre, nun einmal kein Richter.

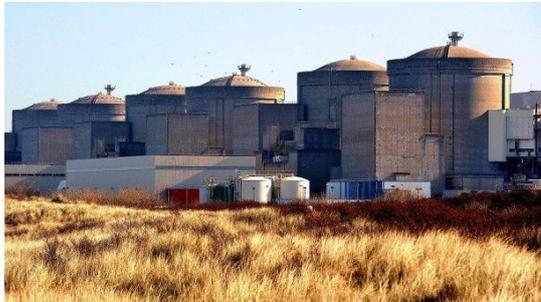
149,17

Zweifel an Reaktor-Bauteilen

Paris legt Atomkraftwerke still

Von den 58 französischen Kernreaktoren stehen 21 gerade still. Das hängt nicht nur mit üblichen Kontrollen zusammen.

19.10.2016, von CHRISTIAN SCHUBERT, PARIS



© AFPViele französische Atomreaktoren liegen derzeit still.

Der französische Energiekonzern **Électricité de France (EdF)** muss außerplanmäßig fünf Reaktoren vorübergehend stilllegen. Das hat die französische Aufsichtsbehörde ASN am Dienstagabend verordnet.

Grund ist der Verdacht auf Unregelmäßigkeiten in den Stahllegierungen von Dampfgeneratoren. „Es handelt sich nicht um einen Notfall, doch wir wollen eine schnelle Kontrolle“, sagte der ASN-Präsident, Pierre-Franck Chevet der Wirtschaftszeitung „Les Echos“. Die Behörde hat EdF drei Monate Zeit gegeben für die Überprüfungen. Doch weil der Winter naht, wird der Energieerzeuger die Kraftwerke in den kommenden Tagen oder Wochen herunterfahren.

Tests an 18 zusätzlichen Reaktoren

Im Blickpunkt stehen Bauteile des japanischen Zulieferers JCFC. In seinen Stahlteilen sollen an einzelnen Stellen besonders hohe Konzentrationen von Kohlenstoff aufgetreten sein.

Zum gleichen Phänomen ist es beim Druckbehälter des in Bau befindlichen Kernkraftwerkes Flamanville in der Normandie gekommen, wo mit dem EPR-3 der neueste Nuklearreaktor gebaut wird. Im Bereich der Dampferzeuger handele es sich um „ernsthafte Anomalien“, wie der ASN-Präsident mitteilte, auch wenn Probleme im Stahl des Druckbehälters wie in Flamanville gravierender seien.

Im Juni hatte die ASN von EdF zusätzliche Tests an 18 **Reaktoren** verlangt, weil unter Umständen das gleiche Problem wie in Flamanville vorliegen könne. Die Baustelle in der Normandie hat durch die Auffälligkeiten an den Bauteilen neue Verzögerungen hinnehmen müssen.

Viele Unstimmigkeiten

Derzeit bereits stehen in Frankreich 21 der 58 Nuklearreaktoren still. Das ist für diese Jahreszeit zwar nicht ungewöhnlich. Zu den regelmäßigen Abschaltungen für Routinekontrollen sind in jüngster Zeit aber einige andere Probleme infolge von Anomalien hinzugekommen. Im Mai hatte der staatliche französische Kraftwerkskonstrukteur **Areva** Unregelmäßigkeiten in einer seiner Fabriken eingestanden, die unter Umständen jahrzehntelang vertuscht wurden. Diese könnten zu Schwachstellen in Stahlkomponenten wie dem Reaktorkessel sowie bei Rohren und Ringen von Dampfgeneratoren führen.

Eine interne Untersuchung bei Areva brachte zutage, dass von rund 10.000 Akten in einem konzerneigenen Stahlbetrieb in Le Creusot südlich von Dijon 400 Dossiers Unstimmigkeiten aufwiesen. Diese werden seither untersucht.

Von der bevorstehenden Abschaltung ist auch der Reaktor 1 des Kernkraftwerks Fessenheim an der deutsch-französischen Grenze im Elsass betroffen. Damit werden beide Reaktoren von Frankreichs ältestem aktivem Atomkraftwerk zumindest vorübergehend still liegen. Die französische Regierung will Fessenheim endgültig schließen, hat dafür aber noch kein Datum genannt.

Dem mehrheitlich staatlichen Energieerzeuger EdF drohen wegen der Abschaltungen unter Umständen empfindliche Einnahmeverluste. Der EdF-Aktienkurs notierte am Donnerstagvormittag an der Pariser Börse mit 2,8 Prozent im Minus.

Die Franzosen stellen sich indes die Frage, ob die heimische Stromproduktion im Winter ausreichen werde. Diese Sorge herrscht jedes Jahr, weil die Franzosen in großem Umfang Stromheizungen nutzen. Um die Nachfrage zu decken, muss EdF häufig Strom aus dem Ausland importieren sowie ältere Kohle- oder Gaskraftwerke wieder einschalten. Aufgrund der hohen Kosten hat EdF diese Notreserve in Form von vorgehaltenen Kapazitäten in jüngster Zeit jedoch zurückgefahren.

149,18

Pourquoi les enfants de l'immigration vont-ils davantage en prison ?

Les personnes issues de l'immigration et les musulmans sont surreprésentés dans les prisons. Enquête du « Monde » à l'occasion de la sortie du livre du sociologue Farhad Khosrokhavar, « Prisons de France ».

LE MONDE | 20.10.2016 à 06h46 • Mis à jour le 20.10.2016 à 07h23 | Par [Jean-Baptiste Jacquin](#)

Réagir Ajouter

Partager (23) [Twitter](#)

C'est un sujet tabou. Les personnes issues de l'immigration sont surreprésentées dans les prisons françaises. Mais en l'absence de statistiques ethniques, le sujet ne peut pas exister autrement qu'instrumentalisé par les uns ou tu par les autres.

Personne ne conteste le phénomène, qui est ancien et n'est pas propre à la France. Mais l'aborder et l'étudier pour en comprendre les causes est mission impossible pour les chercheurs, alors qu'ils peuvent le faire, par exemple, au sujet des Noirs dans les prisons américaines.

Est-ce la simple conséquence de conditions sociales, le produit d'un système judiciaire qui serait discriminatoire ? Est-ce, pour reprendre les théories d'un Eric Zemmour, le résultat d'une plus grande propension à la délinquance chez les personnes d'origine étrangère ?

Ce sujet ultra sensible revient avec force dans le débat dans le contexte de la lutte antiterroriste. Le **prosélytisme islamiste en prison est devenu une préoccupation majeure**. S'adressant, le 6 octobre à Agen, devant la dernière promotion de surveillants de l'École nationale d'administration pénitentiaire, le premier ministre, Manuel Valls, a souligné que la « *situation rend indispensable l'évolution de [leurs] métiers, d'abord en matière de lutte contre la radicalisation* ».

« Sévérité accrue des décisions de justice »

Plusieurs des terroristes qui ont ensanglanté la France depuis janvier 2015 avaient en commun un passage en détention. Et certaines des violences perpétrées ces dernières semaines dans des établissements pénitentiaires auraient une motivation islamiste.

Le risque que le discours djihadiste trouve un écho dans le milieu carcéral apparaît d'autant plus fort que le nombre de détenus musulmans, issus de l'immigration maghrébine ou subsaharienne, est important.

Dans son ouvrage (*Prisons de France. Violence, radicalisation, déshumanisation : quand surveillants et détenus parlent*, Robert Laffont, 684 pages, 23,50 euros) paru le 20 octobre, le sociologue Farhad Khosrokhavar révèle en particulier la place prise par l'islam dans l'univers carcéral. Ses entretiens menés pendant trois ans dans quatre prisons, largement retranscrits, donnent une grande force à ce travail.

Sans pouvoir entrer dans le débat du « combien », Le Monde a voulu explorer le « comment » et le « pourquoi ».

Auparavant, il est à noter que l'accroissement continu de la population pénale n'est guère lié à l'évolution de la délinquance. Du fait de « *la suppression des lois d'amnistie* », pour commencer. Mais également en raison du « *durcissement de la législation pénale depuis de nombreuses années* » qui s'est « *accompagné*

d'une sévérité accrue des décisions de justice », écrit Jean-Jacques Urvoas dans le rapport (publié le 20 septembre) que, en tant que ministre de la justice, il a consacré à la surpopulation carcérale.

« Une schizophrénie française »

Côté chiffres, le débat (ou plutôt la polémique) n'est pas clos. **La proportion de musulmans dans la population carcérale atteint « entre 40 % et 60 % probablement », avance M. Khosrokhavar dans son livre.**

« Des chiffres qui ne reposent sur aucun fondement », rétorque Annie Kensey, démographe, chef du bureau des statistiques et des études à la direction de l'administration pénitentiaire. **« C'est une schizophrénie française, répond M. Khosrokhavar, on vous interdit de faire des statistiques, mais quand on avance prudemment une approximation entourée de tous les conditionnels, on vous affirme que vous avez tort. Qu'on me le prouve ! »**

Adeline Hazan, contrôleur générale des lieux de privation de liberté, ne valide pas non plus une telle estimation. Mais elle rappelle cependant que **le directeur de la maison d'arrêt de Fresnes (Val-de-Marne) avait estimé lui-même en 2015 qu'environ 60 % des détenus étaient de confession musulmane.**

A Fleury-Mérogis (Essonne), la plus grande prison d'Europe, « la situation est équivalente », affirme-t-elle. « La proportion n'est pas la même ailleurs en France », précise M^{me} Hazan, qui reconnaît plus généralement que « **la surreprésentation en détention des populations issues de l'immigration s'est en outre accentuée avec le doublement de la population carcérale en trente ans.** »

La politique pénale serait socialement discriminante

Seuls deux chiffres officiels existent. La proportion de détenus de nationalité étrangère, qui atteint plus de 18 %, contre 6,4 % sur le territoire national, et le nombre de personnes qui s'inscrivent pour obtenir un plateau-repas spécial pendant le mois du ramadan. En 2016, ils ont été 18 630, soit 27,5 % de la population carcérale, à solliciter ce repas du soir plus copieux. « **Un chiffre stable depuis quelques années** », précise M^{me} Kensey.

Cette population de détenus est surtout présente dans les maisons d'arrêt (réservées à la détention provisoire et aux peines inférieures à deux ans) et dans les établissements pour mineurs, où la proportion atteint 29 %. Dans les maisons centrales, ces prisons pour longues peines réservées aux criminels et au grand banditisme, seuls 14 % des détenus s'inscrivent pour les repas aménagés pendant le ramadan.

Laurent Mucchielli, sociologue à l'université d'Aix-Marseille, directeur de recherche au CNRS, avance une première explication de nature politique : « **La délinquance de rue, celle des miséreux, mène en prison ; la délinquance des riches, comme la fraude fiscale ou l'escroquerie, se conclut sur des transactions ou des amendes.** » Par exemple, en matière d'évasion fiscale à l'étranger, « **la cellule de Bercy ne saisit la justice que lorsque la négociation avec le délinquant a échoué** ».

La politique pénale serait socialement discriminante. La demande sociale, et donc politique, pour la répression de la délinquance de rue (vols à l'arraché, cambriolages, violences, petits trafics de stupéfiants, etc.) est plus forte que pour la répression de la délinquance en col blanc.

Petite délinquance répétitive

La volonté d'accélérer la réponse pénale pour les petits délits qui ne nécessitent pas d'investigation longue s'est traduite par un durcissement de la justice. Les procureurs, notamment évalués sur leur capacité à traiter rapidement les affaires, orientent de plus en plus de dossiers vers les comparutions immédiates et les déferrements en comparution sur reconnaissance préalable de culpabilité (CRPC).

Or, ces procédures débouchent le plus souvent sur des peines de prison (*Justice ou précipitation. L'accélération du temps dans les tribunaux*, collectif, Presses universitaires de Rennes, avril 2016, 216 pages, 22 euros).

Ce vendredi 14 octobre à Nanterre, la seizième chambre du tribunal correctionnel tient, comme tous les jours, l'audience des comparutions immédiates. Une litanie désespérante de la petite délinquance répétitive face à laquelle la justice ne sait plus quoi proposer comme solution, à part envoyer en prison.

Karim A. arrive menotté dans le box après une nuit de garde à vue pour avoir volé la veille dans un magasin Décathlon, alors qu'il était en état d'ivresse, deux montres de 35 euros et 20 euros. Était-ce pour les revendre afin d'acheter de l'alcool ou du cannabis ? Le président du tribunal n'obtiendra pas de réponse. Mais le jugement tombe : deux mois de prison ferme avec un mandat de dépôt, c'est-à-dire qu'il est emmené directement de la salle d'audience à la prison pour y effectuer sa peine.

« Désocialisé et pauvre », « issu de l'immigration »

Plus que les faits pour lesquels cet homme de 35 ans était jugé, son parcours et son casier judiciaire ont justifié la sanction. En dix-sept ans, il a été condamné à quinze reprises pour une succession de violences en état d'ivresse et autres vols, et il a déjà fait plusieurs séjours en détention.

Pour tenter d'amoindrir la sévérité du glaive de la justice, l'avocate de permanence en cet après-midi pluvieux invoque, non sans raison apparente, « *la faiblesse des facultés mentales* » de cet homme qui vit avec les 430 euros de son revenu de solidarité active (RSA) chez sa concubine, elle-même sous curatelle.

Le déroulé de cette audience confirme que les critères socio-économiques de cette petite délinquance sont à l'origine de la surpopulation carcérale. Sur les sept hommes qui ont comparu ce vendredi, deux ont vécu une partie importante de leur enfance dans des foyers de l'Aide sociale à l'enfance faute de cellule familiale stable et un seul a le bac.

Aujourd'hui, un est sans domicile fixe (SDF) et sans la moindre ressource, un est au RSA, deux sont au chômage, deux ont des contrats précaires – à durée déterminée (CDD) et intérim – et un seul a un contrat à durée indéterminée. Deux sont nés à l'étranger, mais tous sont français. Quatre sont Noirs (un d'Haïti et trois d'origine africaine) et trois d'origine maghrébine. Aucun Blanc n'a été traduit en comparution immédiate ce 14 octobre. « Désocialisé et pauvre » semblerait pouvoir s'associer, à Nanterre, avec « issu de l'immigration ».

L'échec scolaire et le quartier

« *L'origine n'est pas le facteur explicatif de tel ou tel délit* », affirme Laurent Mucchielli. Dans l'étude statistique sur 600 jeunes délinquants qu'il s'appête à publier, l'universitaire a examiné parmi les différents critères, la nationalité, le pays de naissance et le prénom.

Trois facteurs déterminants ressortent : la sphère familiale, l'échec scolaire et le quartier. « *Un adolescent fragile qui habite dans une cité dégradée aura plus de probabilité de basculer dans la délinquance* », observe-t-il.

La taille des fratries est également un facteur. Marwan Mohammed, chargé de recherche au Centre Maurice-Halbwachs (Ecole normale supérieure, Ecole des hautes études en sciences sociales, CNRS), a travaillé sur les phénomènes de bandes sur plusieurs générations.

« *Quand on élimine de l'étude les individus issus de grandes fratries, le critère de l'origine n'apparaît plus pertinent dans l'appartenance à une bande* », constate-t-il. Or, « *ce sont les familles d'immigration récente qui ont les familles les plus nombreuses* », précise-t-il.

Cumulé à de faibles ressources et à l'absence de réseau social, cela est souvent synonyme d'enfants qui traînent dans la rue, faute d'un logement adapté, et d'échec scolaire.

Risque de discriminations en amont

Une étude particulièrement fouillée réalisée en 2000 par l'Insee et l'administration pénitentiaire sur « l'histoire familiale des hommes détenus » avait identifié ce déterminant. Le risque d'incarcération était alors quatre fois plus important pour une personne issue d'une famille de cinq enfants par rapport à celle n'ayant qu'un frère ou une sœur.

Cette recherche, qui n'a malheureusement pas été renouvelée faute de crédits, révélait également que 30 % des personnes incarcérées avaient un père qui ne leur avait jamais parlé en français pendant leur enfance.

A ces critères socio-économiques vient s'ajouter le risque de discriminations en amont de la machine judiciaire, sans parler des contrôles au faciès par les forces de l'ordre déjà largement documentés.

Les contrôles fréquents sont susceptibles de provoquer davantage de protestations, qui en tant que telles peuvent justifier un renvoi en comparution immédiate sur des qualifications pénales d'« *outrage à agent* » ou de « *rébellion* », voire de « *menaces de mort* », comme ce « *fil de putes, je vais vous niquer, je vais tous vous buter avec vos familles* », rapporté vendredi au tribunal de Nanterre.

Automatismes

Sans instruire de procès d'intention, il est plus facile pour la police, à délits équivalents, de contrôler ceux qui consomment du cannabis au pied de leur immeuble que ceux qui le font dans leur appartement où ils ont la place de recevoir leurs amis.

Le chercheur Patrick Peretti-Watel a ainsi démontré que la population des personnes interpellées pour usage de cannabis était beaucoup plus populaire que le profil des consommateurs dessiné par les enquêtes déclaratives.

Ces discriminations ne sont pas du racisme, mais relèvent d'automatismes, analyse Marwan Mohammed, qui cite l'exemple d'un observateur d'écrans de vidéosurveillance obligé de faire des choix : « *Si au même moment deux caméras suivent deux groupes distincts, l'un de jeunes Maghrébins, l'autre d'étudiants blancs, quelle caméra va-t-il sélectionner ?* »

La procédure judiciaire peut ensuite accentuer les inégalités de départ. Une étude menée par l'université de Nantes sur 7 000 dossiers correctionnels a démontré que la justice n'opérait pas de discrimination à raison de la naissance du prévenu. En tout cas, pas directement.

Le lieu de naissance n'a pas d'impact sur la peine, mais pèse sur le choix de la procédure. Deux critères ont été ainsi identifiés comme facteurs de peines plus lourdes. « *A délit équivalent, le risque de peine de prison ferme est huit fois plus lourd pour une personne jugée selon la procédure de comparution immédiate* », explique Claire Saas, désormais enseignante en sciences criminelles à la faculté Jean-Monnet de Sceaux (université Paris-Sud).

« Le juge est comme tout le monde, il a ses préjugés »

Pour un prévenu qui comparaît détenu, le facteur multiplicateur est de cinq. Or, révèle cette étude, « *la probabilité d'une comparution immédiate est trois fois plus probable* » pour une personne née à l'étranger. « *Et la détention provisoire à son encontre est décidée 4,8 fois plus que pour un prévenu né en France* » (*La Réponse pénale, dix ans de traitement des délits*, coordonné par Jean Danet, Presses universitaires de Rennes, 2013).

En fait, les magistrats ont peur, comme avec les SDF, de voir les personnes nées à l'étranger se soustraire à d'éventuelles convocations ultérieures.

« *Le principal motif de détention provisoire en matière correctionnelle est le risque de récidive* », rappelle le procureur général d'une grande cour d'appel chargé de faire appliquer la politique pénale. Mais un magistrat prend cette décision notamment au regard des « *garanties de représentation* ». Un critère légal qui recouvre l'existence de liens familiaux, d'un emploi, d'un logement, etc.

Le magistrat fera davantage confiance à une adresse dans un beau quartier que dans une cité de banlieue mal famée. « *Le juge est comme tout le monde, il a ses préjugés* », remarque Jean-Marie Delarue, qui fut le premier contrôleur des prisons. Et de relever que « *la tchatche des jeunes des cités est à l'opposé de la culture du juge* ».

Les différences sociales et culturelles seraient ainsi un facteur de recours à la détention provisoire par précaution... qui produit mécaniquement des peines de prison plus fréquentes et plus longues.

La prison, un moment dans la « carrière »

Ces peines sont à l'origine du surpeuplement des maisons d'arrêt d'Ile-de-France, de Toulouse ou Marseille. Celles-là même qui concentrent les préoccupations liées aux risques de radicalisation islamiste.

La surreprésentation des jeunes des cités de banlieue dans les maisons d'arrêt rejoint la question des courtes peines, selon M^m Hazan. Avec un effet pervers, notamment chez les jeunes qui tirent leurs revenus des trafics de stupéfiant. « *La prison est intégrée comme un risque du métier, un moment temporaire dans la "carrière" que ces jeunes reprendront en sortant, s'ils ne la poursuivent pas en détention* », analyse M. Khosrokhavar.

Autre inégalité devant la justice, la capacité à être bien conseillé ou défendu. Le système de l'aide juridictionnelle et des avocats commis d'office est censé garantir un accès égal à tous. Mais parfois, une défense de qualité ressemble à un objectif théorique.

Pour les comparutions immédiates ou les CRPC, l'avocat commis d'office rencontre le prévenu, qui ne sera sans doute jamais son « client », quelques minutes, ou au mieux deux ou trois heures, avant l'audience.

Jugé sans avocat

Certains n'ont même pas d'avocat. C'est le cas de trois des sept prévenus passés devant la seizième chambre de Nanterre. « *Je ne sais pas pourquoi mon avocat n'est pas venu* », s'interroge Oumar S., dont l'affaire avait été renvoyée à ce 14 octobre.

Il ne sait manifestement pas que l'avocat commis d'office pour une garde à vue ou une comparution immédiate ne le suit pas en cas de renvoi à un procès ultérieur. C'était à lui de déposer une demande d'aide juridictionnelle et de choisir un avocat. Lui a-t-on jamais dit, ou l'a-t-il oublié ? Ce n'est pas l'affaire du tribunal, il est jugé sans avocat.

Une fois la peine prononcée, la prison devrait être la même pour tous. Or, certains publics échappent aux possibilités d'aménagement de peine.

Jean-Claude Bouvier, juge d'application des peines (JAP) à Paris, a mené lorsqu'il était au tribunal de Créteil en 2013 une étude pour comprendre pourquoi « *on ne voit jamais certains détenus aux audiences d'aménagement de peine* ». Quatre-vingts détenus de la prison de Fresnes ont été entendus ainsi que les conseillers pénitentiaires d'insertion.

Sans surprise, ce sont les condamnés à des peines inférieures à six mois ou un an qui échappent le plus aux aménagements, compte tenu des délais d'audiencement devant le JAP. A l'intérieur même de ce groupe, les personnes précaires, désocialisées et sans famille stable bénéficient moins d'accompagnement et d'aménagement de peine, en raison de ces « *garanties de représentation* » et de leur prisme discriminant.

Cercle vicieux

Le problème est que les courtes peines n'offrent guère de temps pour mettre sur pied des projets d'insertion ou pour profiter d'une formation en détention. Or, ces « sorties sèches » sans aménagement ni accompagnement sont statistiquement synonymes de risque plus élevé de récidive. Cela ressemble à un cercle vicieux.

Ces facteurs, l'une des explications de la forte proportion d'étrangers et de personnes issues de l'immigration en prison, ne sont pas propres à la France. En Europe, « *la proportion d'étrangers en détention est en moyenne le triple de celle dans la population du pays concerné* », observe Jean-Marie Delarue. En Allemagne, par exemple, ce taux est de 30 %, selon les derniers chiffres du Conseil de l'Europe. Il atteint 41 % en Belgique.

Reste la question du lien entre population issue de l'immigration et islam. Il n'est pas automatique. L'expression religieuse en détention est souvent de nature différente comparée à l'extérieur, comme le démontre une étude dirigée par Claire de Galembert, chercheuse au CNRS, spécialiste des religions à l'Institut des sciences sociales du politique (ENS Paris-Saclay).

« *Le succès du religieux dans ses versions les plus intensives et collectives* » peut s'expliquer par le besoin d'un « *idiome de substitution* », écrit-elle (*De la religion en prison*, collectif, Presses universitaires de Rennes, mars 2016, 360 pages, 20 euros). La religion serait un révélateur de « *la vacuité de la peine* » et de la violence que produit la prison.

« L'islam, élément de socialisation »

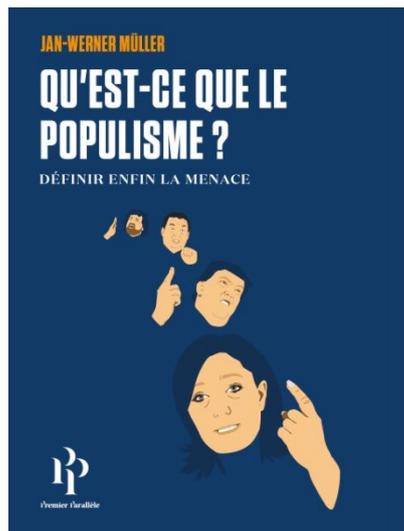
« *L'islam peut faire partie de l'expression de la révolte en étant un élément de socialisation en prison : je ne suis ni français ni arabe, mais je fais partie d'une communauté qui a une identité universelle* », explique M. Khosrokhavar. Là encore, le sujet recouvre celui des courtes peines.

Au final, la revendication musulmane en prison résulterait en partie de la détention elle-même. Elle s'exprime d'autant plus facilement qu'elle est véhiculée parmi une population jeune, en rupture, et issue de l'immigration.

Mais à l'origine, il s'agit bien d'une question sociale. « *On ethnicise les choses pour occulter le facteur social* », affirme M. Mucchielli, qui a étudié 489 comparutions immédiates au tribunal de Nice entre 2012 et 2013 (*Délinquances, police, justice. Enquêtes à Marseille et en région PACA*, avec Emilie Raquet, Presses universitaires AMU, 2016, 300 pages, 25 euros).

« *Les conditions sociales se culturalisent, se confessionnalisent et s'autonomisent par rapport à leur condition d'émergence* », confirme M. Khosrokhavar. Une remarque qui ne retire rien au problème posé par le risque de radicalisation en détention. Surtout que, constate-t-il, « *en raison du vide idéologique, il n'y a guère plus que le djihad sur le marché de la révolte* ».

149,24



« Nous sommes les seuls, disent-ils, à représenter le peuple véritable. »

Qu'est-ce que le populisme? Définir enfin la menace

Jan-Werner Müller

200 pages / 2 heures

Publié le 06 octobre 2016

Traduit de l'allemand par Frédéric Joly

Ce livre est disponible en librairie au prix de 18 €

ISBN papier : 9791094841358

Acheter le livre en numérique au prix de 6.99 €:

[.epub / .mobi](#) [lecture en ligne](#) [Ipad / Iphone](#) [KindleAndroid](#) [Kobo](#)

ISBN numérique : 9791094841341

Qu'ont en commun Marine Le Pen, Donald Trump, Viktor Orban, Beppe Grillo, tous régulièrement qualifiés de populistes?

Cette accusation est aujourd'hui utilisée à tort et à travers, contre les habitués de la démagogie et de la violence verbale mais aussi parfois simplement pour discréditer un adversaire.

La critique des élites suffit-elle à définir le populisme? Le populisme a-t-il une couleur politique? Doit-on exclure les populistes du débat démocratique ou au contraire leur répondre pied à pied?

Jan-Werner Müller nous propose une véritable théorie du populisme et nous donne les clés pour répondre, concrètement, à la menace. C'est qu'il y urgence. Parce qu'il s'approprie "le peuple", qu'il récuse la possibilité d'une opposition légitime, mais aussi la diversité des sociétés contemporaines, le populisme menace la toujours fragile démocratie, qui semble aujourd'hui, plus que jamais, à la peine.

"Un remarquable essai, qui frappe par sa clairvoyance. Une lecture édifiante qui balaie les idées reçues et cerne parfaitement les secousses démagogiques qui secouent l'Europe". Christian Makarian, **L'Express**

"Un excellent petit essai politique. Une présentation extrêmement claire de tout ce qu'on peut essayer de comprendre sur le populisme". Marc-Olivier Padis dans [l'émission L'Esprit Public](#) sur **France Culture**.

L'auteur



Jan-Werner Müller

Né en 1970, Jan-Werner Müller enseigne la théorie politique et l'histoire des idées à l'Université de Princeton (Etats-Unis). Il est notamment l'auteur de *Difficile démocratie* (Alma, 2013), reçu comme un livre de première importance et... [Lire plus...](#)

Introduction : sur liseuse

https://www.amazon.fr/Quest-ce-que-populisme-D%C3%A9finir-menace-ebook/dp/B01M0YBLV6/ref=sr_1_1?s=books&ie=UTF8&qid=1476975922&sr=1-1&keywords=qu%27est-ce+que+le+populisme

Sur France Culture : Alain Finkielkraut 14 mars 2015 5 Reynié, Delsol

<https://www.franceculture.fr/emissions/repliques/quest-ce-que-le-populisme#>

Interview TV5 Monde : 9 octobre 2016 12'

<https://www.youtube.com/watch?v=H6EMbeQul6w>

Interview France Inter 5 octobre 43'

<https://www.franceinter.fr/emissions/un-jour-dans-le-monde/un-jour-dans-le-monde-05-octobre-2016>

149,26

La France championne des dépenses sociales

Publiée 20/10/2016 à 17:24

LE SCAN ÉCO - Prestations sociales et familiales, retraite, santé... Comparez les dépenses sociales dans 35 économies développées qui «demeurent à des niveaux historiquement élevés», selon l'OCDE.

L'OCDE a dévoilé ce jeudi une floppée de statistiques [sur les dépenses sociales des 35 pays développés](#) qu'elle couvre. La part de ces dépenses en prestations sociales, en pensions de retraites et soins de santé notamment «demeurent à des niveaux historiquement élevés, s'établissant à 21 % du PIB en moyenne. Elle dépasse les 30% en France (31,5%) et en Finlande (30,8%), et se situe à plus de 25 % en Allemagne, en Autriche, en Belgique, au Danemark, en Grèce, en Italie, en Norvège et en Suède. À l'autre extrême, le Chili, la Corée, la Lettonie, le Mexique et la Turquie y consacrent moins de 15 % de leur PIB.

L'essentiel des dépenses porte sur les pensions de retraite, juste supérieures à 8 % en pourcentage du PIB en moyenne dans la zone OCDE, suivies de la santé, où les dépenses sont passées de 4 % du PIB en 1980 à 6 % aujourd'hui. D'autres postes atteignent des pourcentages plus modestes - les prestations familiales représentant 2,1 % du PIB et les indemnités de chômage seulement 0,9 %.

Allongement de l'espérance de vie

Les plus fortes hausses concernent les pensions de retraite, où les dépenses en valeur réelle entre 2010 et 2013 se sont accrues dans tous les pays de l'OCDE, à l'exception de l'Estonie et de la Pologne. «Cette tendance à la hausse s'explique notamment par l'allongement de l'espérance de vie et l'augmentation du nombre de retraités», explique l'OCDE.

» [Les départements face à l'explosion des dépenses sociales](#)

Les dépenses publiques consacrées à la santé continuent de progresser, mais beaucoup moins que dans la période d'avant 2009 - seuls Israël, le Japon et le Mexique ont enregistré une croissance moyenne annuelle plus élevée depuis 2009 qu'auparavant. Le Chili et la Corée sont les seuls pays à avoir vu leurs dépenses annuelles de santé augmenter chaque année de plus de 5 % depuis 2005.

La base de données de l'OCDE comprend également des estimations de dépenses sociales d'entreprises, de particuliers ou d'ONG sur des postes tels que les prestations maladie ou le versement de pensions: ces dépenses sociales privées équivalent à 2,7 % du PIB en moyenne dans les pays de l'OCDE, et c'est aux États-Unis, où elles se montent à 11 %, qu'elles sont les plus élevées.

» [Les dépenses sociales des départements en 5 chiffres clés](#)

La France doit «poursuivre ses efforts en matière de retrait»

En France, la retraite pèse pour 14,3 % du PIB, la santé 8,6 %, les prestations familiales 2,9 % et les allocations chômage et aides à l'emploi 2,5 %. «Les Français sont attachés à leur modèle social qui, en effet, les protège des fortes inégalités. Mais face à un système social complexe et une pression fiscale importante, elle ne peut pas dépenser plus. Elle doit dépenser mieux», analyse Maxime Ladaique, responsable des ressources statistiques à la division des politiques sociales de l'OCDE. Selon lui, la France doit poursuivre ses efforts en matière de réformes. Notamment sur les retraites, alors que la France «est un des pays où le temps passé à la retraite est le plus élevé: 26 ans pour les femmes et 22 ans pour les hommes».

149,27

Migrants : par-delà les peurs, une chance pour l'économie française

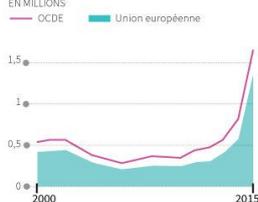
Selon l'OCDE, les pays doivent accentuer les efforts pour intégrer les immigrés, afin que ceux-ci puissent contribuer d'une manière durable à l'économie.

LE MONDE ECONOMIE | 19.09.2016 à 11h15 • Mis à jour le 19.09.2016 à 13h27 | Par [Audrey Tonneller](#)

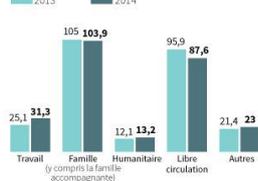
Réagir Ajouter

Le nombre de demandeurs d'asile a fortement augmenté dans les pays de l'OCDE...

ÉVOLUTION DU NOMBRE DE DEMANDEURS D'ASILE, EN MILLIONS



PRINCIPALES ENTRÉES D'ÉTRANGERS EN FRANCE PAR CATÉGORIE, EN MILLIERS



SOURCES : PERSPECTIVES DES MIGRATIONS INTERNATIONALES 2016, OCDE

INFOGRAPHIE LE MONDE

« Les flux de migrants sont positifs pour les économies des pays d'accueil. Notre plus grand défi, c'est leur intégration. » En commentant le rapport 2016 de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) « Perspectives des migrations internationales », Angel Gurría, son secrétaire général, a donné le ton.

Ce rapport devait être dévoilé lundi 19 septembre lors de la « réunion de haut niveau pour gérer les mouvements massifs des réfugiés et des migrants », qui se tient à New York entre chefs d'Etat et de gouvernement en marge de l'Assemblée générale des Nations unies.

Alors que la crise des migrants a mis à mal la cohésion européenne et multiplié les surenchères populistes nationales, la question de l'impact économique des migrations – qu'elles soient pour des raisons économiques, humanitaires ou familiales – demeure brûlante. La France n'est pas en reste. Craintes pour l'emploi, angoisses sécuritaires sur fond de menace terroriste, rejet dans les villes censées accueillir des réfugiés... La défiance persiste, les doutes se multiplient.

Malgré le chômage, « des besoins non pourvus »

Pourtant, les chercheurs ne sont pas alarmistes. « L'effet de l'immigration sur le marché du travail ou les finances publiques est extrêmement faible », assure El Mouhoub Mouhoud, professeur d'économie à l'université Paris-Dauphine.

« Pour la France, nous disposons désormais d'études très précises, réalisées à partir des déclarations sociales des entreprises. Les personnes immigrées occupent le plus souvent les postes pénibles, permettant aux natifs d'aller vers des emplois plus élaborés, donc mieux rémunérés. L'effet positif sur les salaires des natifs varie de 3 % à 5 %, selon les études », détaille M. Mouhoud.

Et ce, même en période de chômage de masse. « Même dans une économie avec 10 % de chômage, il y a des pénuries d'emplois. Le marché du travail n'est pas homogène », relève M. Mouhoud. Selon l'OCDE, 28 % des entrées en emploi dans des professions dites en déclin (artisanat...) sont le fait de migrants, contre 15 % pour les professions en croissance, plus qualifiées.

« *L'immigration répond à des besoins non pourvus* », souligne Jean-Christophe Dumont, chef de la division des migrations internationales à l'OCDE.

En matière fiscale aussi, « *les migrants contribuent en général plus en impôts et cotisations sociales qu'ils ne perçoivent de prestations individuelles* », indique M. Dumont. Un argument à relativiser pour la France, qui compte davantage d'immigrés âgés issus d'arrivées plus anciennes. L'effet chez nous est seulement neutre.

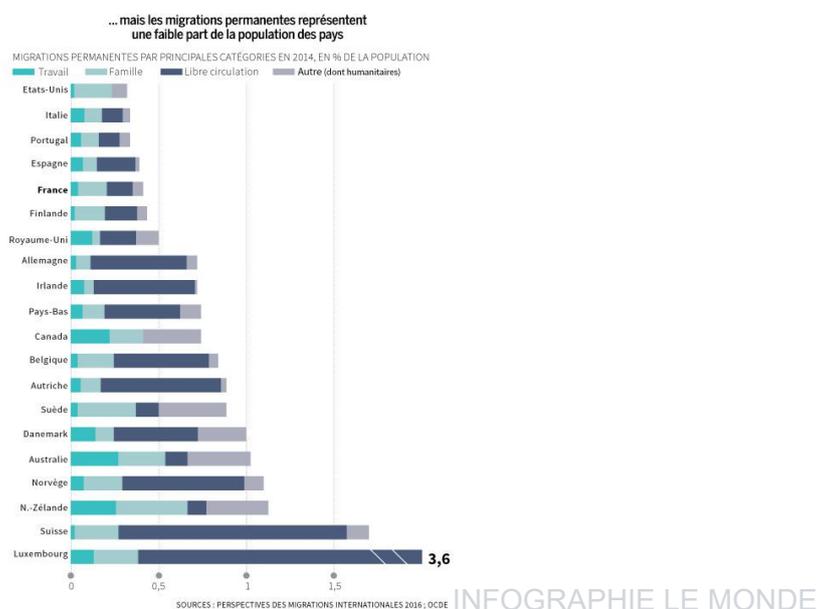
Mais « dans la plupart des pays de l'OCDE, les migrants sont jeunes, ils utilisent peu les fonds de retraite ou maladie. Nos sociétés vieillissantes ont besoin d'eux », souligne M. Gurria.

D'autant que les migrations récentes tranchent avec le profil du réfugié peu éduqué : 40 % des migrants syriens ont fini leurs études secondaires et 15 % leurs études supérieures.

Effets importants au niveau local

Si les économistes sont sereins sur le sujet, pourquoi reste-t-il aussi inflammable ? « *Ceci est en partie dû au sentiment que les flux migratoires sont très élevés et que les pays ont perdu le contrôle sur la gestion de ces flux* », estime le rapport de l'OCDE.

En 2015, les pays développés comptaient 4,8 millions de nouveaux migrants permanents (ayant obtenu un droit d'installation dans un pays), un record depuis 2007. Mais c'est seulement 0,4 % des populations de ces Etats.



La France a enregistré l'an dernier 73 500 demandeurs d'asile, issus majoritairement du Soudan, de Syrie et du Kosovo. Un plus haut historique qui correspond à... 0,1 % de la population. Et encore, cette augmentation s'explique-t-elle essentiellement par l'effort des autorités pour convaincre les immigrés de demander l'asile en France plutôt que de continuer leur route jusqu'au Royaume-Uni.

Autre explication à la peur de l'immigré : « *L'impact de la migration n'est pas le même pour tout le monde* », note Stefano Scarpetta, directeur de la division emploi, travail et affaires sociales à l'OCDE. Les immigrés se concentrent presque toujours dans des zones urbaines spécifiques, souvent les plus défavorisées.

Les effets au niveau local peuvent donc être beaucoup plus forts qu'au niveau national, aggravant des problèmes structurels et d'infrastructures en matière de logement, de transports ou d'éducation.

« *Intégrer 12 000 personnes [l'objectif du gouvernement pour évacuer les réfugiés de Calais], soit à peine plus de 100 personnes par département, ce n'est rien ! Mais la question ne se pose évidemment pas en ces termes* », admet M. Dumont. « *On ne peut pas décider d'une répartition sur la base du nombre de places d'hébergements sans prendre en compte les perspectives d'emploi* », abonde M. Scarpetta.

De fait, même pour les économistes, tout n'est pas idyllique.

« Même s'il n'a pas d'effet sur l'emploi lui-même, l'afflux d'immigrés peut avoir des effets négatifs sur le salaire médian des natifs travaillant dans des secteurs peu qualifiés, comme le bâtiment pour les travaux publics. Il s'agit souvent des travailleurs issus d'une vague d'immigration précédente », indique M. Mouhoud.

Distinguer court et long termes

C'est peut-être là le nœud du problème : en matière d'immigration, il faut distinguer court et long termes. Et raisonner en termes d'investissement. Contrairement à un migrant économique, qui trouve un emploi dès son arrivée, un réfugié constitue initialement un coût. *« Mais ce coût peut être compensé par une meilleure qualification et une productivité plus élevée si l'on met en place une véritable politique d'accueil »,* note M. Mouhoud. Apprentissage de la langue, reconnaissance des compétences, scolarisation des enfants : autant de clés qui permettent d'accélérer l'intégration des migrants et de multiplier leurs chances de contribuer à l'économie.

Les « bons élèves » en la matière, selon l'OCDE ? La Suède ou le Canada. La France, elle, reste à la traîne. *« Si les immigrés avaient, par âge, sexe et niveau d'éducation, le même taux d'emploi que les natifs, le gain fiscal serait de plus d'un demi-point de PIB. Investir dans l'intégration est rentable ! »,* martèle M. Dumont.

Selon lui, la France manque d'une politique d'intégration à long terme, par exemple en impliquant les employeurs pour aider les migrants à décrocher un premier emploi. Plus profondément, regrette M. Mouhoud, *« nous restons incapables d'avoir un débat rationnel sur l'immigration. Tous les problèmes structurels de la société française sont ramenés à cette question ».* Et d'évoquer les lacunes de la politique d'aménagement du territoire, la crise des banlieues...

« Si l'immigration est bien gérée, il n'y a pas de raison d'en avoir peur. Mais il est très difficile en France de poser les termes d'un débat apaisé, qui ne se contente pas de relayer les craintes de la population » déplore M. Dumont.

A sept mois de l'élection présidentielle, cette situation a malheureusement peu de chances d'évoluer.

Un nombre record de migrants permanents

Quelque 4,8 millions de migrants permanents (qui ont obtenu le droit de s'installer définitivement dans un pays) ont rejoint les Etats de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) en 2015, un record depuis 2007 (4,7 millions), a indiqué, lundi 19 septembre, l'institution. Soit une hausse de 10 % par rapport à 2014, mais seulement 0,4 % de la population de ces Etats. Les pays de l'OCDE ont reçu 1,5 million de nouvelles demandes d'asile en 2015, dont 1,3 million dans un pays européen. Sur le Vieux Continent, *« le rythme des arrivées a baissé depuis le début de l'année, mais le nombre de demandes d'asile a continué d'augmenter en raison des délais d'enregistrement des demandes »,* a souligné Angel Gurría, le secrétaire général de l'OCDE. Mais ce sont les pays voisins de la Syrie qui paient le plus lourd tribut au conflit en cours : la seule Turquie a accueilli, l'an dernier, 2,7 millions de Syriens.

Intégration des migrants : le grand écart européen

Sur le Vieux Continent, le taux de chômage des migrants est plus de deux fois plus élevé que celui des nationaux, révèle une étude d'Eurostat. Mais le constat varie selon les pays.

LE MONDE | 07.06.2016 à 06h43 • Mis à jour le 07.06.2016 à 11h38 | Par [Marie Charrel](#)

Comment les migrants s'intègrent-ils sur le marché du travail de leur pays d'accueil ? Difficile d'esquisser une réponse nuancée à cette question brûlante d'actualité. Et pour cause : **le constat est radicalement différent d'un pays européen à l'autre**, rappelle une étude d'Eurostat, publiée lundi 6 juin.

Selon l'institut, le taux de **chômage des citoyens étrangers (14,8 %)** dans l'Union européenne (UE) en 2015 est, en moyenne, **près de deux fois plus élevé que celui des citoyens qui possèdent la nationalité du pays concerné (8,7 %)**. De même, les 20-64 ans étrangers affichent un taux d'activité (actifs occupés ou cherchant un emploi) de 74,8 %, inférieur à celui des nationaux (77,3 %).

Mais, parmi les étrangers, précise Eurostat, **il convient de distinguer ceux qui viennent d'un autre pays de l'UE de ceux qui viennent de l'extérieur**. Les premiers affichent en effet un taux de chômage de 10,2 %, proche de celui des nationaux, alors que **celui des seconds frôle les 19 %**. « *Ce n'est pas étonnant : les Européens s'établissent dans un pays voisin avant tout pour trouver un travail et s'intègrent plus vite* », résume Carlos Vargas-Silva, spécialiste des migrations à l'université britannique d'Oxford.

Autre constat : la France enregistre l'un des taux de chômage des non-Européens (20-64 ans) les plus élevés, de 25,4 % en 2015, contre 11,9 % en Allemagne ou 8,5 % au Royaume-Uni. En revanche, **la France (48,2 %) et l'Allemagne (51,2 %) sont aussi mauvaises élèves l'une que l'autre en matière de taux d'activité des femmes non européennes**, loin derrière la moyenne de la zone euro (57,8 %).

L'étude présente aussi des résultats plus surprenants. Ainsi, à l'inverse de ce que l'on constate dans les autres Etats membres, le taux d'activité des nationaux est plus faible que celui des non-Européens dans le sud de l'Europe : 72,6 % contre 80,7 % en Grèce, 67,9 % contre 72,6 % en Italie, 78,7 % contre 82 % en Espagne. Et cela, en dépit du chômage élevé dans ces pays.

Ecarts

« *C'est moins paradoxal qu'il n'y paraît*, explique Maria Vincenza Desiderio, analyste politique au think tank Migration Policy Institute. *Dans le sud de l'Europe, l'immigration est récente et pour bonne partie constituée de travailleurs seuls, tous actifs, alors que dans le nord, comme en France ou en Suède, l'immigration est plus ancienne, et est donc plus largement alimentée par le regroupement familial.* »

En outre, l'offre d'emplois peu qualifiés, notamment dans l'agriculture ou le secteur informel, est plus élevée dans le sud de l'Europe. « *Les migrants sont nombreux à occuper ces jobs boudés par les locaux* », précise M^{me} Vincenza Desiderio. D'autant que, si les jeunes Italiens ou Espagnols prolongent leurs études ou logent chez leurs parents en attendant de trouver un poste, les migrants du même âge sont contraints de prendre le premier travail venu.

Enfin, l'origine des migrants, très variable d'un pays à l'autre, explique également les écarts d'intégration. « *Dans les pays où les procédures de naturalisation sont plus faciles, les étrangers rejoignent plus vite la catégorie des nationaux : c'est également un biais de lecture* », ajoute M. Vargas-Silva, appelant à **toujours considérer ces chiffres avec prudence**.

149,31

Zerfällt Europa? (17)

Europa zwischen Nationalstaatlichkeit und Einheit

Auch in einem vereinten Europa kann nur der Nationalstaat die Werte, die Leitideen und den Zusammenhalt einer ganzen Gesellschaft verkörpern und verwirklichen. Der Abgesang kommt zu früh.

21.10.2016, von Hans-Jürgen Papier ist Staatsrechtler und war von 2002 bis 2010 Präsident des Bundesverfassungsgerichts.

Nicht erst mit der Staatsschulden- und Finanzkrise in Europa, die noch längst nicht überwunden ist, nicht erst mit der dramatischen Zuspitzung der Flüchtlingskrise, auf die die **Europäische Union** ebenso wie die deutsche Politik ziemlich ratlos reagiert, vor allem nicht erst mit dem Brexit-Entscheid des britischen Volkes beobachten wir ein denkwürdiges Phänomen. Da ist zum einen die Entwicklung der Europäischen Union. Sie ist ein Erfolgskapitel ohnegleichen in der Geschichte dieses Kontinents. Im mittlerweile sechsten Jahrzehnt ist die EU uns Deutschen und unseren Nachbarn Garant für Frieden, Freiheit und Wohlstand. Eine ähnlich lange Periode der Stabilität und des friedlichen Wachstums hat es in Europa seit Jahrhunderten nicht mehr gegeben. Die Erfolgsbilanz Europas ist, im Ganzen gesehen, ziemlich singulär. In der EU leben sieben bis acht Prozent der Weltbevölkerung. Die Union erwirtschaftet etwa 25 Prozent des Bruttoinlandsprodukts aller Volkswirtschaften der Welt, sie gibt 50 Prozent der Sozialausgaben der Welt aus: Das heißt mit anderen Worten, weit weniger als zehn Prozent der Weltbevölkerung wenden die Hälfte der Sozialausgaben weltweit auf.



© FRANK RÖTH Hans-Jürgen Papier im Jahr 2010 in seinem Büro im Bundesverfassungsgericht.

Auf der anderen Seite, und das ist das eingangs erwähnte Phänomen, fehlt es seit Jahrzehnten an jedem Enthusiasmus in der Bevölkerung der Mitgliedstaaten. Stattdessen muss sich die europäische Idee einer bestenfalls müden Gleichgültigkeit, bei realistischer und aktueller Betrachtung sogar einer bedrohlichen Skepsis, wenn nicht gar Feindschaft erwehren. So sollen nach einer aktuellen Umfrage nur 29 Prozent der Deutschen die **EU** positiv bewerten, 29 Prozent dagegen negativ. 41 Prozent sollen ihr gleichgültig gegenüberstehen.

Grund für diese schon länger währende Entfremdung ist bei oberflächlicher Betrachtung unter anderem die Art und Weise, wie Europa präsentiert wird und wie es sich präsentiert. Hinter dem Schlagwort „Brüssel“ verbirgt sich für viele der anonyme Moloch einer bürgerfernen europäischen Zentralgewalt, die am grünen Tisch und fernab der tatsächlichen Gegebenheiten vor Ort unter anderem Milchquoten festlegt, Naturschutzgebiete ausweist, Industrienormen sowie Handelsklassen für alle möglichen Güter und Standards etwa für Staubsauger, Glühbirnen und Duschköpfe erlässt sowie nach dem Ausbruch der Finanz- und Schuldenkrise über immer neue Haftungs- und Garantiesummen in schwindelerregenden Größenordnungen verfügt.

Freilich tragen nationale Politiker einen beträchtlichen Teil der Schuld an diesem fatalen Erscheinungsbild. Oftmals verweisen sie mit Unschuldsmiene auf vermeintliche Brüsseler Vorgaben, um die Verantwortung für unpopuläre Maßnahmen von sich zu schieben. Dass die Beschlüsse in Brüssel zuvor auch mit den eigenen Stimmen gefasst wurden, ja dass manchmal geradezu absichtlich über die europäische Bande gespielt wurde, um unliebsamen heimischen Diskussionen zu entgehen, fällt dabei oft unter den Tisch. Einige der in den nationalen Hauptstädten immer wieder über angebliche Kompetenzanmaßungen und Fehlentscheidungen Brüssels vergossenen Tränen sind daher nichts anderes als Krokodilstränen. Der Schwarze Peter ist immer wieder zu Unrecht nach Brüssel geschoben worden; in Wahrheit gehörte er etwa nach Berlin, Rom oder Paris.

Unter den Bürgern gewinnt jedenfalls die Einschätzung die Oberhand, die politischen Eliten in Europa und in der EU hätten sich in der Vergangenheit zu oft als Motoren immer neuer Erweiterungen der Europäischen Union bei immer tieferer Integration gefallen, sie hätten zu ausgiebig von ihrer Kompetenz Gebrauch gemacht und dabei zu oft die regionalen und nationalen Besonderheiten und Befindlichkeiten aus dem Auge verloren. Es hat sich das Bild einer politischen Klasse ausgeprägt, die Europa am Reißbrett gestaltet und jede Rückbindung an die Basis, also die Bevölkerung in den Mitgliedstaaten, weitgehend verloren hat. Diese Skepsis, nicht zuletzt gegenüber einem zunehmenden Zentralismus in Europa, ist derzeit so ausgeprägt wie nie. Eine diffuse Angst vor europäischer Gleichmacherei und Regulierungswut, die sich wohl schon seit längerem aufgestaut hat, ist lautstark hervorgebrochen und hat sich nicht selten gegen die nahezu gesamte politische Klasse Gehör verschafft.

Dieser fällt vielfach - jedenfalls in Deutschland - nichts anderes ein, als auf die Alternativlosigkeit der europäischen Integration zu verweisen. Europa sei schließlich unsere Zukunft, denn in Zeiten zunehmender Digitalisierung und Globalisierung, aber auch wegen internationaler Bedrohungen der eigenen Sicherheit seien nationalstaatliche Lösungen und Problembewältigungen nahezu unmöglich geworden; Fehler seien nicht in der Sache, sondern allenfalls in der Vermittlung und Erklärung der Politik gemacht worden.

In dieser Haltung zeigt sich eine grobe Verkennung der wirklichen Probleme. Die europäische Integration war seit längerem von drei Zielsetzungen getragen: Die erste und wichtigste war und ist die stetige Vertiefung der Integration. In diesem Sinn spricht dann auch der Vertrag über die Europäische Union im Artikel 1 Absatz 2 von der Verwirklichung „einer immer engeren Union der Völker Europas“. Das zweite Ziel war und ist die ständige geographische Erweiterung der Europäischen Union. Schließlich ist das dritte Integrationsziel zu erwähnen: Es geht um den Ausbau der Demokratie und des Parlamentarismus in der EU.

Die Politik hat nicht gesehen oder hat nicht sehen wollen, dass diese drei Ziele nicht gleichzeitig, nicht gleichmäßig und nicht gleichrangig verwirklicht werden können. Es besteht vielmehr ein eklatantes Spannungsverhältnis. Wiederholt ist darauf hingewiesen worden, dass derjenige, der eine Vertiefung der europäischen Integration anstrebe, letztendlich Abstriche an der Demokratisierung und Parlamentarisierung innerhalb der Europäischen Union machen müsse. Dasselbe gilt im Hinblick auf die geographischen Erweiterungen. Der ehemalige Präsident des EU-Parlaments Klaus Hänsch hat das mit den einfachen Worten ausgedrückt: „Je größer die Union wird, desto weiter entfernt sie sich von ihren Bürgern.“ Wissenschaftler haben auf diese Spannungslagen immer wieder hingewiesen, ohne dass die politischen Eliten in Deutschland und anderswo dies hätten wahrhaben wollen. In der Folge dieser Ignoranz stehen wir heute an einem Ort, der aus der Sicht eines Großteils der Bevölkerung nicht mehr weit von einem Scherbenhaufen entfernt ist.

Der Vertrag über die Europäische Union (EUV) benennt im Artikel 2 die Werte, auf die sich die Union gründet. Zu diesen Werten gehört neben der Achtung der Menschenrechte, Freiheit, Gleichheit und Rechtsstaatlichkeit die Demokratie. Nach Artikel 4 Absatz 2 EUV achtet die Union die jeweilige nationale Identität der Mitgliedstaaten, also auch deren demokratische Ordnung. Die Union darf nur innerhalb der Grenzen ihrer Zuständigkeiten tätig werden, welche die Mitgliedstaaten ihr in den Verträgen übertragen haben (Artikel 5 Absatz 2 EUV). Die Mitgliedstaaten bestimmen also als Herren der Verträge die Kompetenzen der Union, die überdies nur unter Beachtung des Grundsatzes der Subsidiarität ausgeübt werden dürfen (Artikel 5 Absatz 3 EUV). Zugleich aber wird schon in der Präambel des Unionsvertrages das Prozesshafte der Union angesprochen. Denn es ist dort von einem „Prozess der Schaffung einer immer engeren Union der Völker Europas“ die Rede und davon, dass „Demokratie und Effizienz in der Arbeit der Organe der Union“ zu stärken seien.

Nach der gegenwärtigen Verfassungsrechtslage des nationalen und des europäischen Rechts gründet sich die Union auf zwei Säulen: die demokratische Ordnung der Mitgliedstaaten, die nach wie vor die Herren der Verträge sind und die Rechtsetzung der Union über den Rat maßgeblich bestimmen, sowie eine eigenständige, der mitgliedstaatlichen Demokratie gleichwohl nicht voll entsprechende demokratische Ausgestaltung der Union selbst. Diese wird vor allem durch das aus direkten und unmittelbaren Wahlen der Unionsbürger hervorgegangene Parlament verkörpert, das gemeinsam mit dem Rat als europäischer Gesetzgeber tätig wird.

Nach ihrer normativen Verfassung ist die EU also kein überdimensionierter und demokratisch defizitär ausgestalteter Superstaat, sondern ein enger, spezifischer Verbund nach wie vor souveräner, voll demokratisch verfasster Staaten. Dies zu ändern, also beispielsweise aus der Union einen europäischen Bundesstaat zu machen, dessen Organe über eine eigenständige, volle demokratische Legitimation durch ein gesamteuropäisches Staatsvolk verfügen und der eine staatliche „Allzuständigkeit“ besitzt, ginge nur mit dem Willen und der Zustimmung aller Mitgliedstaaten, die allerdings ihre jeweiligen verfassungsrechtlichen Vorgaben zu beachten hätten.

Nach diesem Befund scheint die europäische Welt an sich in bester Ordnung zu sein. Aber die normative Analyse ist höchst trügerisch. Da wird seit einiger Zeit vom Eintritt in ein „postdemokratisches Zeitalter“ gesprochen. Man verweist auf die „Entmachtung“ der demokratisch legitimierten Parlamente der einzelnen Mitgliedstaaten. Es gilt in der Tat die allgemeine Feststellung: Wenn die gewählten Vertretungen der Völker Europas, also die nationalen Parlamente, nichts mehr zu entscheiden haben, weil alle wesentlichen Kompetenzen letztlich nach „Brüssel“ verlagert sind, dann ist die demokratische Ordnung auf staatlicher Ebene entleert. Mit anderen Worten: Wenn man in dem gutgemeinten Drang nach mehr Europa die vom Demokratieprinzip gezogenen Grenzen überschreitet und den Mitgliedstaaten kein Raum zur eigenen politischen Gestaltung der wirtschaftlichen, kulturellen und sozialen Lebensverhältnisse mehr bleibt, opfert man Grundwerte der nationalstaatlichen Verfassung: nämlich das demokratische Prinzip und das parlamentarisch-demokratische Regierungssystem.

Im europäischen Primärrecht, insbesondere nach seiner Änderung durch den sogenannten Lissabon-Vertrag, wird der Versuch unternommen, dieser Entwicklung durch Ausbau und Stärkung des Subsidiaritätsgrundsatzes entgegenzuwirken. Nach Artikel 5 Absatz 3 wird nach diesem Subsidiaritätsprinzip die Union in den Bereichen, die nicht in ihre ausschließliche Zuständigkeit fallen, nur tätig, sofern und soweit die Ziele der in Betracht gezogenen Maßnahmen von den Mitgliedstaaten weder auf zentraler noch auf regionaler oder lokaler Ebene ausreichend verwirklicht werden können, sondern vielmehr wegen ihres Umfangs oder ihrer Wirkungen auf Unionsebene besser zu verwirklichen sind. Im Lissabon-Vertrag hat man ferner den Versuch unternommen, das bislang zahnlose Kriterium der Subsidiarität mit einem wehrhaften Kontrollmechanismus zu versehen.

Trotz der vielfältigen theoretischen und normativen Absicherungen des Subsidiaritätsprinzips in den europäischen Verträgen und im Grundgesetz selbst (Artikel 23 Absatz 1) gibt es erhebliche Zweifel an der Effektivität des Subsidiaritätsgedankens in der europäischen Rechtswirklichkeit. Bislang ist das Subsidiaritätsprinzip nicht nur den Beweis schuldig geblieben, dass es überhaupt praxistauglich ist. Zudem ist es weder geeignet noch überhaupt darauf angelegt, als Hemmschuh für den fortschreitenden europäischen Integrationsprozess zu dienen.

Als Königsweg wird von manchen der institutionelle Umbau der Union selbst zu einer parlamentarischen Demokratie nach nationalstaatlichem Muster empfohlen. Die Devise lautet: Wenn die parlamentarische Demokratie nach dem gegenwärtigen Stand der EU und wegen ihres unvermeidlichen und unaufhaltsamen weiteren Ausbaus etwa im Sinne einer Fiskal- oder gar politischen Union sich auf nationalstaatlicher Ebene kraft innerer Auszehrung oder Aushöhlung allmählich dem Ende zuneigt, muss die demokratische Ordnung auf die Ebene der Union verlagert, Europa also als demokratiestaatliches Kompensations- und Ersatzmodell ausgebaut werden.

Gegenwärtig gibt es in der Europäischen Union nicht den Grad an parlamentarischer Demokratie, der in Deutschland und in den anderen Mitgliedstaaten der Union von Verfassungs wegen verankert ist. Eine „staatsanaloge“ demokratische Ordnung auf Unionsebene kann es derzeit auch gar nicht geben, weil und solange die Union nicht als Staat organisiert ist, sondern als Staatenverbund. Vordergründig kann man deshalb vielleicht zu dem Schluss kommen, die Union müsse dann eben zu einem parlamentarisch-demokratischen Bundesstaat ausgebaut werden, um das Abgleiten der europäischen Völker und Gesellschaften in ein postdemokratisches Zeitalter aufzuhalten oder zu beenden.

In staatsrechtlicher Hinsicht würde ein solcher europäischer Bundesstaat über ein europäisches Bundesparlament und eine von ihm gewählte und ihm verantwortliche europäische Bundesregierung verfügen, möglicherweise auch über eine zweite Kammer, etwa einen europäischen Bundesrat oder Senat, in dem die ehemals souveränen Mitgliedstaaten nunmehr als Glieder eines zentralen europäischen Bundesstaates vertreten wären. Es hätte auch eine staatenanaloge Gewaltenteilung zu gelten. In der Sache verfügte eine solche zum Staat gewordene Union nicht mehr nur über die von den Mitgliedstaaten übertragenen Einzelkompetenzen, sondern über das Recht, ihre Kompetenzen selbst zu bestimmen, was man gemeinhin in Deutschland als „Kompetenz-Kompetenz“ bezeichnet.

Sollte ein solcher europäischer Bundesstaat gegründet werden und wollte sich Deutschland diesem eingliedern, müsste sich das deutsche Volk eine gänzlich neue Verfassung geben. Auf der Basis des Grundgesetzes ist ein solcher Totalverzicht auf staatliche Souveränität ausgeschlossen. Eine neue Verfassung ist rechtlich sicherlich möglich: Nach Artikel 146 des Grundgesetzes verliert es seine Gültigkeit an dem Tag, an dem eine Verfassung in Kraft tritt, die vom deutschen Volk in freier Entscheidung beschlossen worden ist.

Das deutsche Volk wäre dabei nicht an die bestehenden unverbrüchlichen Vorgaben des Grundgesetzes gebunden. Auf diese Weise könnten also auch die grundgesetzlichen Integrationsschranken des Artikels 23 Absatz 1 in Verbindung mit Artikel 79 Absatz 3 überwunden werden. Dann aber müssten auch die anderen Völker Europas bereit und willens sein, einen europäischen Bundesstaat zu gründen und sich in diesen einzugliedern. Dafür sehe ich dort - aber letztlich auch in Deutschland - überhaupt keine Bereitschaft. Im Gegenteil: Soweit entsprechende Vorstöße aus Deutschland kommen und dabei auch noch der deutsche Bundesstaat als Referenzmodell favorisiert wird, kann man auswärts unschwer die Befürchtung erkennen, man strebe eine europäische Staatsgründung an, um Deutschland als Vormacht in Europa zu etablieren.

Im Hinblick auf das Ziel, Demokratie und Parlamentarismus zu erhalten und zu stärken, gilt aber vor allem Folgendes: Demokratie nach staatlichem Vorbild kann auch auf europäischer Ebene erst wirklich funktionieren, wenn bestimmte - vor allem tatsächliche - Voraussetzungen gegeben sind. Beispielhaft erwähnt seien nur die Existenz eines gemeinsamen europäischen Staatsvolks, eines identitätsstiftenden gesamteuropäischen Nationalbewusstseins, eines hinreichenden Maßes an Homogenität in Sprache, Tradition, Werteorientierung, Wertebewusstsein und Kultur, also die Entwicklung einer gesamteuropäischen Zivilgesellschaft mit einer gewissen solidarischen Verbundenheit, ferner eine gesamteuropäische Medienöffentlichkeit und eine gesamteuropäische Parteienlandschaft. Gerade die beiden letztgenannten Aspekte sind wesentliche Voraussetzungen für transparente politische Willensbildungsprozesse, die nicht in abgehobenen und abgeschotteten institutionellen Sphären und Zirkeln stattfinden, sondern von einer zivilgesellschaftlichen Öffentlichkeit begleitet und kontrolliert werden. Derzeit jedenfalls fehlen alle diese Grundbedingungen einer wirksamen europäischen Demokratie staatlichen Zuschnitts.

Rufe nach einem europäischen Bundesstaat sind jedenfalls derzeit also in jeder Hinsicht unangebracht. Sie sind vor allem kein Weg der politischen Revitalisierung von Demokratie und Parlamentarismus in Europa.

Auf absehbare Zeit wird man die künftige Grundstruktur der EU nicht in einer überdimensionierten Staatlichkeit sehen können. Diese wäre demokratisch notwendigerweise defizitär, wenn auch auf Rationalität und Effizienz, aber eben auch auf Technokratie, Reglementierung und Bürokratisierung aufgebaut, also gewissermaßen eine superstaatliche Quasi-Räterepublik neuen Stils. Demokratie und Subsidiarität können nur gewahrt werden, wenn nicht länger die permanente Vertiefung der Integration, die weitere Unitarisierung und Zentralisierung zum politischen Primärziel der Europäischen Union erklärt werden. Mittelfristig sollte es daher nicht um den permanenten Ausbau und die permanente Vertiefung Europas, sondern um einen sinnvollen Umbau gehen. Unerlässliche Kompetenzzuwächse, etwa im fiskalpolitischen Bereich, möglicherweise sogar im Bereich der Außen- und Verteidigungspolitik sowie vor allem in der Asylpolitik, sollten durch eine Beschränkung der Kompetenzen auf anderen Politikfeldern ausgeglichen werden. Nicht jede regelungsbedürftige und einer Regelung zugängliche Frage, etwa des Umwelt-, Natur- und Landschaftsschutzes, des Verbraucher- und Gesundheitsschutzes, des Zivil-, Arbeits- und Strafrechts oder der öffentlichen Daseinsvorsorge, muss zentral in Brüssel geregelt und entschieden werden. Auch der Subsidiaritätsgedanke bedarf der verstärkten juristischen Durchsetzung, vor allem aber auch der realpolitischen Verteidigung und Realisierung.

Die Behauptung, es gäbe nur noch die Alternative Ausbau der EU zum Bundesstaat oder den Verfall Europas, ist nicht mehr als ein angsteinflößendes Märchen. Man muss vielmehr mehr denn je darauf achten, dass Europa nicht an einer Überdimensionierung seiner Staatlichkeit scheitert, zu einem oktroiierten Superstaat ohne Volk und damit ohne wirkliche Volksherrschaft wird. Mit jedem Zentralisierungs- und Reglementierungsschub gehen ersichtlich europafeindliche Ressentiments der Bevölkerung einher, geht Bürgervertrauen in die Union und ihre Organe verloren, wächst ein Europa „ohne Europäer“ heran. Diese negativen Entwicklungen werden von Populisten ausgeschlachtet und angestachelt. Der Brexit-Entscheid im Vereinigten Königreich ist ein allzu drastisches Warnsignal.

Verschiedentlich wird behauptet, dass die Globalisierung und Ökonomisierung sowie die Digitalisierung aller Lebensbereiche eine wesentliche, wenn nicht gar die Hauptursache für die allmähliche Entmachtung der Staaten und damit einhergehend für die allmähliche Entmachtung der Parlamente und damit der Aushöhlung der demokratischen Ordnung seien. Gerade vor diesem zunehmend ökonomisch-internationalen Hintergrund der Politik muss mit Nachdruck daran festgehalten werden, dass die parlamentarisch-repräsentative Demokratie nach wie vor dasjenige Staatsmodell ist, das dem Einzelnen und der großen Masse der Bürger die größte Chance bietet, auf die Gestaltung ihrer Lebensbedingungen Einfluss zu nehmen, und dass nicht partikuläre Interessen, formuliert und durchgesetzt von mächtigen Lobbyverbänden, sondern Belange des gemeinen Wohls und der Allgemeinheit durchgesetzt werden. Es gibt nach wie vor keine Alternative zur parlamentarischen Repräsentation des Volkes, das heißt zu einem kraftvollen, lebendigen, in der Bevölkerung wieder auf mehr Akzeptanz stoßenden Parlamentarismus.

Ein solcher kann allerdings nur in einem Nationalstaat wirklich und wirksam praktiziert werden, der deshalb nach wie vor unentbehrlich ist. Auch in einem vereinten Europa kann nur der Nationalstaat die Werte, die Leitideen und den Zusammenhalt einer ganzen Gesellschaft verkörpern und verwirklichen. Der verbreitete Abgang auf den Nationalstaat, ja seine Verächtlichmachung als überholtes Staatsmodell des vorigen Jahrhunderts kommen zu früh.

Demokratie, also Selbstbestimmung des Volkes, und Rechtsstaat setzen souveräne Staatlichkeit voraus. Staatlichkeit ist mit anderen Worten Voraussetzung einer demokratischen Selbstverwaltung des Volkes und der Herrschaft des Rechts, insbesondere auch der Grund- und Menschenrechte. Selbstverständlich ist diese verfassungsrechtlich verbürgte Staatlichkeit verknüpft mit der im Grundgesetz getroffenen „unionsfreundlichen“ Entscheidung für eine offene Staatlichkeit, nach der staatliche Hoheitsrechte auf die Union übertragen werden dürfen. Das darf aber in keinem Fall zur Preisgabe oder zur substantiellen Gefährdung der Eigenstaatlichkeit führen. Es ist das Bundesverfassungsgericht gewesen, das in mehreren Grundsatzentscheidungen der deutschen und europäischen Politik diese Grenzen aufgezeigt hat.

Europa müsse „auf den Prüfstand“ - das sagte vor einiger Zeit die Bundeskanzlerin in Reaktion auf den Brexit-Entscheid zu Recht. Es ist allerdings zu befürchten, dass dieser politische Denkprozess die grundlegenden und institutionellen Perspektiven gar nicht erfassen und sich nach dem heute allgemein üblichen Muster politischer Entscheidungsfindung gestalten wird. Man hat allgemein den Eindruck, dass Entscheidungen auf der politischen Ebene, jedenfalls dann, wenn sie komplexer Natur sind, nur noch als Kriseninterventionsentscheidungen denkbar und möglich sind. Jedenfalls werden solche Entscheidungen nur unter höchstem Druck und in einer Art Ausnahmezustand getroffen werden. Bei solchen Versuchen, akute Krisen zu bewältigen, ist für Nachhaltigkeitserwägungen in der Politik kein Raum. Zwangsläufig schlägt dann oft die Stunde der Exekutive. Es besteht die Gefahr, dass dann, wenn man nur noch unter dem Druck eines Quasi-Ausnahmezustands politisch entscheiden kann, die Parlamente in der Gefahr sind, völlig an Bedeutung zu verlieren.

Nach dem europäischen Verfassungsvertrag, der dann letztlich scheiterte, sollte der Leitspruch der EU ausdrücklich lauten: „In pluribus unum“ - in Vielfalt geeint -, anders als der Leitspruch der Vereinigten Staaten und - ausweislich des Siegels - ihres Präsidenten, der „E pluribus unum“ lautet. Die Vereinigten Staaten sind eben ein Bundesstaat. Nun scheiterte der Verfassungsvertrag, und der zu dessen Rettung beschlossene Reformvertrag von Lissabon verzichtete bewusst auf Symbole wie einen Leitspruch. Dessen ungeachtet bringt jener Leitspruch Ziel und Grenze der europäischen Einheit nach wie vor zutreffend zum Ausdruck. Er steht auch über den jetzt geltenden europäischen Verträgen. Das zeigt sich nirgendwo deutlicher als im Artikel 4 EUV. Darin ist ausdrücklich festgeschrieben, dass die Europäische Union die nationale Identität ihrer Mitgliedstaaten achtet. Dazu gehört ohne Zweifel das Selbstbestimmungsrecht der Völker, die dieses Recht mit der Gründung beziehungsweise mit dem Eintritt in die Europäische Union beileibe nicht haben preisgeben wollen.

Wer dieses Selbstbestimmungsrecht der europäischen Völker, das in Osteuropa übrigens erst nach dem Zusammenbruch der Sowjetunion mühsam erkämpft wurde, zugunsten einer unionalen Zentralgewalt in Frage stellt oder rechtlich und faktisch entleert, der gefährdet den inneren Zusammenhalt der Europäischen Union.

[Zur Homepage](#)

Europe's single currency

France v Germany

The founders of the euro have fundamentally different ideas about how the single currency should be managed

Oct 29th 2016 | [From the print edition](#)



The Euro and the Battle of Ideas. By Markus Brunnermeier, Harold James and Jean-Pierre Landau. *Princeton University Press*; 440 pages; \$35 and £24.95.

THE euro crisis that first blew up in late 2009 has revealed deep flaws in the single currency's design. Yet in part because it began with the bail-out of Greece, many politicians, especially German ones, think the main culprits were not these design flaws but fiscal profligacy and excessive public debt. That meant the only cure was fiscal austerity. In fact, that has often needlessly prolonged the pain. Later bail-outs of countries like Ireland and Spain showed that excessive private debt, property bubbles and over-exuberant banks can cause even bigger problems for financial stability.

That is one early conclusion of "The Euro and the Battle of Ideas", by three academics from Germany, Britain and France. They describe thoroughly the watershed moments of the crisis, how power shifted to national governments (especially in Berlin) and the roles played by the IMF and the European Central Bank (ECB). They blame euro-zone governments for failing to sort out troubled banks more quickly, for not realising that current-account deficits matter when public debts are in effect denominated in a foreign currency, for not making the ECB into a lender of last resort and for not pushing through structural reforms in good times.

Such complaints are often heard, not least from Britain and America. **But more originally, the authors find the roots of these failings not in stupidity but in clashing economic ideas.** Simplifying a bit, they focus on Germany and France. *The Germans like rules and discipline, and fret about excessive debt and the moral hazard created by bail-outs. The French prefer flexibility and discretion, and worry about large current-account surpluses and the lack of a mutualised debt instrument. The Germans favour budget austerity even in hard times; the French favour fiscal stimulus on Keynesian lines. German policymakers are often lawyers, French ones more frequently economists.*

Examples of such ideological clashes run throughout the book. They range from the design of the Maastricht treaty and the later stability and growth pact to the constitution of the ECB and the application of the fiscal compact. **Throughout the crisis the French tended to see bank or national-debt woes as cases of illiquidity whereas the Germans usually viewed them as signs of insolvency. Similar divides have emerged in rows over Eurobonds (backed by France, opposed by Germany) and over accountability and democratic control at supranational level (backed by federal Germany but not by centralised France).**

As the authors note, such differences in ideas are not party-political (they persist regardless of whether the two countries have centre-left or centre-right governments). Nor, interestingly, are they fixed forever in history: in the 19th century, and even more in the 1930s, it was France, not Germany, that favoured rigid rules, big surpluses and the discipline of the gold standard. Only after 1945 did that change.

The authors end on an optimistic note, with proposals for a Europe-wide insurance mechanism built on a form of Eurobonds designed to please both France and Germany. **But their analysis might equally lead to pessimism. The euro crisis is far from over, with Greece needing more debt relief, Italy mired in banking problems and chronic slow growth and high unemployment almost everywhere.** Britain's Brexit vote will not help the mood, even if it was greeted by some as one more reason to push towards deeper fiscal and political union in the euro zone.

The trouble is that, as the book shows, France and Germany still have huge differences over the direction of travel. The French want debt mutualisation and more fiscal flexibility first, and are only then ready to talk about more discipline and deeper integration. The Germans are the reverse, pushing for discipline and integration before being ready even to think about debt mutualisation. After next year's elections in both countries, such deep differences are likely to cause continuing problems for the single currency.

From the print edition: Books and arts

149,36

EUROPE

Germany Hits Delay With Climate-Change Plan Ahead of U.N. Meeting in Marrakesh

Postponement marks latest stumble for Germany in cutting emissions since it decided to speed up phaseout of nuclear energy



ENLARGE Wind turbines dot the landscape at a wind farm near Cologne, Germany. The government earlier this year put the brakes on its aggressive drive to shift to renewables from conventional and nuclear energy. PHOTO: MARTIN LEISSL/BLOOMBERG NEWS

By **ZEKE TURNER**

Nov. 2, 2016 3:08 p.m. ET

BERLIN—The German government is postponing approval of a wide-ranging set of measures to combat climate change less than a week before a high-profile international meeting on combating global warming.

The decision, announced Wednesday, marks the latest embarrassment for a country that once pioneered the fight against global warming but has since seen its environmental credentials tarnished.

Germany's planned strategy—a set of measures to cut greenhouse-gas emissions—is intended to ensure that Europe's largest country meets its [pledge](#) at the United Nations' [climate summit in Paris](#) a year ago. Berlin had hoped to have the blueprint ready for the U.N. climate summit in Marrakesh, Morocco, next week, but it has become bogged down in bickering between the parties in Chancellor Angela Merkel's left-right coalition in Berlin.

While the postponement won't have an immediate impact on the [implementation of the 190-country Paris deal](#), experts said **a weak showing from Germany at the Marrakesh meeting could have a corrosive effect.** Environment Minister Barbara Hendricks told a group of regional newspapers on Wednesday that the plan wouldn't be ready until December.

“Germany has long been one of the climate leaders within the European Union and also internationally,” said Robert Falkner, an associate at the London School of Economics and Political Science's Grantham Research Institute on Climate Change and the Environment. **“When it comes to Morocco...countries will be looking at how they're developing,”** he said.

The fight against climate change has long been a priority of Ms. Merkel, herself a former environment minister and an early backer of an international agreement on emissions. **But Germany's reputation as a climate champion has suffered as the country has [struggled to cut carbon dioxide emissions](#) after Ms. Merkel's 2011 decision [to speed up a nuclear-energy phaseout](#), and amid her government's robust lobbying for the country's all-important car manufacturers.**

“I would like for this plan to be concluded promptly,” Ms. Merkel said at a news conference in Berlin on Wednesday. “We in the government agree unanimously that we need such a plan,” she said.

The government's plan “wasn't discussed today because, obviously, it wasn't ready to be passed,” said a spokesman for Ms. Merkel after the government's cabinet meeting.

The plan—which was drafted by Germany's environment and economics ministers, both members of the center-left Social Democrats—has drawn a string of objections from the agriculture and traffic ministers, who belong to the center-right Christian Social Union and have called for it to be renegotiated.

“High-quality groceries can't be produced with zero emissions,” Agriculture Minister Christian Schmidt said, criticizing the plan's tough rules for farmers.

In addition to imposing drastic emission limits on farmers, the plan proposes to phase out combustion engines by 2030. This has drawn objections from the transport ministry, whose spokesman said Wednesday that fighting climate change “requires realistic objectives.”

—Ruth Bender in Berlin contributed to this article.

149,37

Mittelmeerroute

De Maizière möchte Flüchtlinge zurück nach Afrika schicken

Gedankenspiele aus dem Innenministerium: Im Mittelmeer aufgegriffene Flüchtlinge könnten nach Afrika zurück gebracht werden und ihre Asylanträge dort stellen. Mit der EU abgestimmt ist das noch nicht.

06.11.2016



© DPA Seit Jahren nehmen Tausende den Weg über die Mittelmeerroute: Flüchtlingsboot vor der italienischen Insel Lampedusa, 2014.

Das Bundesinnenministerium plädiert dafür, im Mittelmeer gerettete Migranten möglichst direkt nach Afrika zurückzuschicken. „Die fehlende Aussicht auf das Erreichen der europäischen Küste könnte ein Grund sein, warum die Migranten davon absehen, unter Einsatz ihres Lebens und hoher eigener finanzieller Mittel, die gefährliche Reise anzutreten“, sagte eine Sprecherin von Ressortchef [Thomas de Maizière](#) (CDU) [der „Welt am Sonntag“](#).

Hinter dem Vorschlag steckt die Hoffnung, dass Migranten erkennen, dass die Überfahrt nach Italien aussichtslos ist. Ziel müsse es sein, den Schleuserorganisationen die Grundlage für ihre Geschäfte zu entziehen.

Unterbringung in Drittländern

Migranten, die von Libyen aus in See stechen, sollten dem Vorschlag zufolge nicht nach Libyen, sondern in ein anderes nordafrikanisches Land gebracht werden, wie zum Beispiel Tunesien oder Ägypten. Dort könnten sie ihren Asylantrag für Europa stellen. Sei dieser erfolgreich, würden sie sicher auf den Kontinent gebracht.

Nach Angaben des Bundesinnenministeriums gibt es aber noch keine konkreten Pläne oder Gespräche auf EU-Ebene. Die Einhaltung rechtsstaatlicher Verfahren und die Beachtung der Menschenrechtskonvention seien „unabdingbare Voraussetzungen“ auch für künftige Überlegungen.

Kritik an Überlegungen

Die Opposition übte scharfe Kritik an den Überlegungen. „Das Innenministerium behandelt Geflüchtete wie eine ansteckende Krankheit, die man sich vom Hals halten will“, sagte Grünen-Fraktionschefin Katrin Göring-Eckardt dem Blatt. „Wer Menschen auf der Flucht schon das Recht auf ein faires Verfahren verwehrt, handelt sowohl flüchtlingspolitisch als auch rechtlich mehr als fragwürdig.“

Der Vorsitzende der Linkspartei, Bernd Riexinger, sprach von einem „humanitären Skandal“ und einem „weiteren Schritt zur Abschaffung des Asylrechts“. Er plädierte in der „WamS“ für legale Fluchtwege in die EU. „Die Asylprüfung muss in Deutschland erfolgen, denn das Recht auf Asyl bedeutet auch, den Zugang zu rechtsstaatlichen Mitteln, das heißt zu Anwälten, Beratungsstellen und so weiter zu haben.“

Nach Angaben der Internationalen Organisation für Migration sind dieses Jahr bei der Flucht über das Mittelmeer bereits 4220 Menschen umgekommen. Das waren 725 mehr als im selben Zeitraum des Vorjahres.

149,38

Demografie

Rentnerdemokratie Deutschland

Es gibt hierzulande immer mehr ältere Menschen, und sie gehen eifrig zur Wahl. So werden Rentner zu Entscheidern. Die sozialen Kosten sind hoch – und Verteilungskonflikte unausweichlich und hart.

03.11.2016, von **HOLGER STELTZNER**



© LUCAS WAHL Jung oder alt? Die Wahlen entscheiden vor allem die Rentner.

Deutschland ist auf dem Weg in eine Rentnerdemokratie, vor der [Roman Herzog](#) schon vor Jahren gewarnt hat. Der Ausgang der letzten Bundestagswahl und der Auftakt zur nächsten Wahl geben dem früheren Bundespräsidenten recht. **Da Ältere eifrig zur Wahl gehen und es immer mehr ältere Leute gibt, entscheiden Rentner hierzulande Wahlen.** Das wissen Politiker; auch deshalb haben sie ein überkomplexes Rentensystem geschaffen, das kaum einer versteht, mit dem sich aber Emotionen schüren und wunderbar Rente gegen Kita oder Alt gegen Jung ausspielen lassen. **Wie gut die Emotionalisierung funktioniert, zeigt die weitverbreitete Angst vor der Altersarmut, obwohl diese im Land nur selten anzutreffen ist.**



Autor: Holger Steltzner, Herausgeber, Folgen:

Deutsche Rentenpolitik beginnt damit, dass Politiker nicht über Pensionen reden. **Selbst in der größten Hitze eines Rentenwahlkampfes wird nicht über die hohen Pensionen für Politiker und Beamte gesprochen.** Auch die Privilegien anderer Gruppen werden verschwiegen. Über die im Vergleich zur gesetzlichen Rente üppige berufsständische Versorgung etwa von Rechtsanwälten oder Ärzten weiß man wenig. Und die Befreiung von der Versicherungspflicht für Unternehmer ist meist nur wegen drohender Altersarmut mancher Soloselbständiger ein Thema.

Der politische Streit dreht sich fast nur um die vergleichsweise magere Rente für Arbeiter und Angestellte. Diese gesetzliche Rente haben Politiker mit versicherungsfremden Leistungen überfrachtet, **so dass mittlerweile ein Drittel der Rente aus Steuermitteln finanziert wird.** Es wird so getan, als ob Rentengeld aus Steuermitteln einfach da sei. **Dabei wird der größte Teil dieser Rentenmilliarden ebenfalls in Form von Steuern vom Gehalt der Arbeitnehmer abgezogen, als eine Art Zusatzbeitrag, der nur anders genannt wird.** Ursprünglich galt für die Rente die goldene Regel, wonach eine Auszahlung einen direkten Bezug zur Einzahlung haben sollte. Seit Politiker Wahlgeschenke verteilen (etwa Witwen-, Waisen-, Früh- oder Mütterrente), **löst sich der Zusammenhang zwischen Beitrag und Rente auf.**

Drei Arbeiter kommen für einen Rentner auf

Wie verworren die Gemengelage ist, zeigt ein Blick auf den aktuellen Rentenstreit zwischen [SPD](#) und Union. Die Chancen für einen Durchbruch auf dem Koalitionsgipfel in der kommenden Woche stehen schlecht, es wird nur mit einer Einigung auf ein kleines Rentenpaket gerechnet, **weshalb im Rentenwahlkampf wieder ein Überbietungswettlauf droht.** Immerhin hat sich die große Koalition auf eine Reform der betrieblichen Altersversorgung geeinigt. **Arbeitgeber brauchen künftig den Beschäftigten nur noch die Einzahlungen**

zusagen und müssen keine Garantie mehr für die spätere Rente abgeben. Für die Unternehmen bedeutet das in Zeiten von Negativzinsen eine echte Entlastung, **das Anlagerisiko muss allerdings der Arbeitnehmer alleine tragen.**

Auch Verbesserungen für Renten bei Erwerbsminderung sind wahrscheinlich. Für die Angleichung von Ost- und Westrenten liegt sogar schon ein Gesetzentwurf vor, aber es gibt Zweifel, ob man sich darauf einigen kann, weil im Osten Nachteile für Arbeitnehmer befürchtet werden und weil Bayern aus wahltaktischen Gründen dagegen ist. Von der Lebensleistungsrente aus dem Koalitionsvertrag hat sich inzwischen auch die Sozialministerin Nahles (SPD) distanziert, aber es könnte einen Zuschlag für langjährig beschäftigte Geringverdiener geben. Für die generelle Beitragshöhe und das Rentenniveau hat Nahles nun ebenfalls doppelte „Haltelinien“ ausgegeben, **während der bayerische Ministerpräsident Seehofer (CSU) noch mehr Mütter mit zusätzlicher Mütterrente beglücken möchte.**

Es ist verständlich, dass sich die „Babyboomer“, die bald in Rente gehen, gegen einen späteren Renteneintritt wehren. Aber ist es gerecht, wenn dann zwei Arbeitnehmer einen Rentner finanzieren sollen, der statistisch immer länger leben wird? Heute kommen drei Arbeiter mit ihren Beiträgen für einen Rentner auf. Viele Kinderlose unter den Babyboomern sind im Alter auf Zahlungen jener Nachfahren angewiesen, die sie selbst nicht geboren und großgezogen haben. Das wird nicht funktionieren, da die Jungen das nicht leisten können. Masseneinwanderung kann den demografischen Abgrund nicht zuschütten, zumal in der jüngsten Migrationswelle sehr viele Geringqualifizierte kamen, die wenig zur Produktivität beitragen und eher die Sozialkassen belasten dürften.

Politiker und Ökonomen tun so, als könnten sie auf die Stelle nach dem Komma genau das Rentenniveau und die Beitragshöhe der Jahre 2030 oder 2045 vorhersagen, dabei haben sie nicht einmal die kräftigen Rentenerhöhungen in diesem Jahr kommen sehen. Die Wähler sollten sich von dem Gerede über „Haltelinien“ nicht einlullen lassen. **Die sozialen Kosten der demografischen Schrumpfung sind hoch. Es wird harte Verteilungskonflikte geben. Wie will man das Rentenniveau und die Beitragshöhe stabil halten, wenn die Zahl der Einzahler stark schrumpft und Rentner länger leben?** Deutschland braucht ein atmendes Rentensystem, wie es Dänemark und Finnland eingeführt haben, das die steigende Lebenserwartung berücksichtigt. Bis dahin ist in der Rentnerdemokratie die Rente nur so sicher wie der nächste Rentenwahlkampf.

149,40

Analyse

Zehn Mythen zur Rente

Immer mehr Alte, immer weniger Junge, und die Renten sinken unaufhaltsam: Vor dem Wahlkampf malen die Parteien die Katastrophe an die Wand. Dabei sieht die Wahrheit anders aus.

07.11.2016, von RALPH BOLLMANN, BERLIN



© DPA Wie groß die Rente im Alter sein wird, lässt sich nicht mit Bestimmtheit sagen.

1. Die Renten sinken immer weiter

Das Rentenniveau sinkt und sinkt. Beträgt es derzeit noch 47,8 Prozent des Lohns, so sollen es im Jahr 2030 nur noch rund 43 Prozent sein und im Jahr 2045 schließlich 41,6 Prozent – vorausgesetzt, am Rentenrecht wird nichts geändert. Das klingt auf den ersten Blick dramatisch.



Autor: Ralph Bollmann, Korrespondent für Wirtschaftspolitik der Frankfurter Allgemeinen Sonntagszeitung in Berlin, Folgen:

Aber so ist es nicht. Denn dazu muss man wissen: Dieses „Standardniveau“ ist eine abstrakte Größe. Es setzt die Bruttobezüge eines Rentners mit 45 Beitragsjahren ins Verhältnis zum durchschnittlichen Bruttoentgelt der Erwerbstätigen im selben Jahr.

Weil die Löhne ständig steigen und das hoffentlich auch in Zukunft tun, sind 41,6 Prozent des Lohns im Jahr 2045 immer noch mehr Geld als 47,8 Prozent im Jahr 2016. Die „Standardrente“ wächst nach den offiziellen Vorausberechnungen von heute 1372 Euro auf dann 2571 Euro. Bleibt die Inflation moderat, wird sogar die Kaufkraft der Rentner weiter steigen.

Außerdem geht das Sicherungsniveau von einer gleichbleibenden Lebensarbeitszeit aus. In Wahrheit arbeiten die Menschen aber immer länger, eine zunehmende Zahl von Beschäftigten wird an die 45 Beitragsjahre des zitierten „Standardrentners“ heranrücken und diese volle Rente auch tatsächlich bekommen. Schließlich haben Rentner deutlich weniger Abzüge als Arbeitnehmer. Deshalb führt der Vergleich der Bruttobezüge in die Irre.

2. Die Riester-Rente ist gescheitert

Der CSU-Vorsitzende Horst Seehofer weiß es schon ganz genau: Die Riester-Rente war Bestandteil jener schlimmen „Neoliberalisierung“, die einst die rot-grüne Bundesregierung samt der damaligen Oppositionsführerin Angela Merkel anzettelte. Deshalb gehöre sie abgeschafft.

Dabei kann von einem Misserfolg keine Rede sein. Gut 16 Millionen Riester-Verträge gibt es in Deutschland. Natürlich sind die Erträge gesunken, und gerade Geringverdiener mit dem höchsten Armutsrisiko schließen sie zu selten ab. Außerdem ist der Stellenwert der staatlichen Rente durch die Finanzkrise wieder gestiegen.

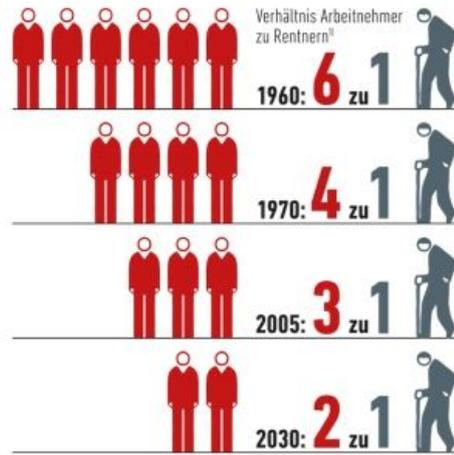
Aber das alles ist kein Argument für die Abschaffung der Riester-Rente, sondern für ihre Reform – für neue Sparpläne, für weniger Gebühren, für eine Ergänzung durch Betriebsrenten. Die Risiken der Altersvorsorge auf mehrere Säulen zu verteilen bleibt eine gute Idee.

3. Im Alter droht den Menschen Armut

Die heutige Rentnergeneration ist überwiegend gut versorgt“, heißt es im neuesten Alterssicherungsbericht der Bundesregierung. Und das stimmt. Nur rund drei Prozent der über 65-Jährigen liegen mit ihren Einkünften unterhalb des Existenzminimums, so dass sie Grundsicherung beantragen müssen. Das durchschnittliche Haushaltsnettoeinkommen in dieser Altersgruppe liegt dagegen für Ehepaare bei 2543 Euro, für alleinstehende Männer bei 1614 Euro und für alleinstehende Frauen bei 1420 Euro. Die gesetzliche Rente ist dabei nur ein Baustein. Hinzu kommen Betriebsrenten oder private Vorsorge, Miet- oder Zinseinnahmen, Beamtenpensionen oder auch Erwerbseinkommen.

Wer nur die deutlich niedrigeren Überweisungen der staatlichen Rentenkasse betrachtet, bekommt ein falsches Bild. Gerade die niedrigsten Zahlungen gehen an Leute, die darauf gar nicht angewiesen sind. Zum Beispiel an Senioren, die lange als Beamte oder Selbständige tätig waren und nur für eine kurze Angestelltenzeit zu Beginn ihres Berufslebens die gesetzliche Rente beziehen. Oder an – in der Regel weibliche – Rentner, die lange Zeit nicht berufstätig waren, aber mit einem gut verdienenden Partner liiert sind, von dem sie später auch eine Witwenrente beziehen werden. Pauschal die niedrigen Renten aufzustocken nützt deshalb sozialpolitisch gar nichts.

Die Belastung der Arbeitnehmer nimmt zu



Viel wichtiger als neue Rentengesetze sind deshalb zwei Faktoren: die Entwicklung der Löhne und des Arbeitsmarkts. Geringverdiener, die noch dazu längere Zeit arbeitslos waren, werden immer eine relativ geringe Rente erhalten. Wer durchgehend beschäftigt war und ein ordentliches Gehalt bezog, wird dagegen auch in Zukunft das geringere Problem haben. Hinzu kommt: Auch die künftigen Rentenerhöhungen hängen von der Lohnsumme ab. Sind mehr Leute im Job und gibt es noch dazu ordentliche Lohnerhöhungen, steigen auch die Renten stark an – in diesem Jahr zum Beispiel um 4,25 Prozent im Westen und um 5,95 Prozent im Osten. Die Formel, die eigentlich den Rentenanstieg bei sinkender Beschäftigtenzahl drosseln sollte, schlägt nun entgegen allen Prognosen ins Gegenteil aus – weil es dem Land so gutgeht und die Bevölkerung nicht so stark schrumpft wie vermutet.

Zu den wenigen Ausnahmen gehören Leute, die aus gesundheitlichen Gründen sehr früh aus dem Arbeitsleben ausscheiden. Die Erwerbsminderungsrenten sind seit den zurückliegenden Reformen in Deutschland deutlich niedriger als in anderen Ländern, weshalb Experten dringend zu privater Vorsorge raten – die bei hohen gesundheitlichen Risiken allerdings oft nicht möglich oder unbezahlbar ist.

Die andere Risikogruppe sind kleine Selbständige, die wenig verdienen und sich von ihren schmalen Einkünften keine Rentenversicherung leisten können oder wollen – von Paketfahrern bis zu Künstlern, die freilich über die [Künstlersozialkasse](#) in die Rentenversicherung einzahlen können. Die Selbständigen in ihrer Gesamtheit betrifft das Problem allerdings nicht. Rechtsanwälte oder Ärzte sind über ihre Versorgungswerke gut abgesichert, und Unternehmer mit eigenen Angestellten haben in aller Regel genügend Rücklagen angespart.

4. Das Rentenniveau lässt sich mit Steuern halten

Die Idee klingt bestechend, das Rentenniveau einfach auf dem jetzigen Stand festzuschreiben. Aber auch die Befürworter geben zu, dass das ganz schön teuer wird: Auf bis zu 26,4 Prozent des Gehalts würde der Beitrag der Arbeitnehmer dann steigen. Weil das kaum jemand will, verfallen die Befürworter auf eine andere Idee: Wie wäre es, einfach den Steuerzuschuss für die Rentenkasse zu erhöhen?

Es geht um 40 Milliarden Euro, das ist keine Kleinigkeit und selbst in Zeiten guter Konjunktur kaum ohne höhere Steuern zu finanzieren. Letztlich würde das daher nicht viel ändern: Auch die Steuern werden überwiegend von Arbeitnehmern und Arbeitgebern bezahlt, die jetzt die Rentenbeiträge entrichten. Die Verteilungswirkung hängt davon ab, welche Abgaben im Einzelnen erhöht werden. Die Einkommensteuer würde mittlere und höhere Löhne stärker belasten, die Mehrwertsteuer auch Geringverdiener und sogar die Rentner selbst.

Im deutschen System, das die Höhe der Rente von den Einzahlungen abhängig macht, passt ein solches Modell ohnehin nicht gut. Die meisten Länder, die einen größeren Anteil ihres Rentensystems aus Steuergeldern finanzieren, orientieren sich deshalb in Richtung einer stärker vereinheitlichten Grundrente. Solange das in Deutschland niemand will, wird es im Kern bei den Beiträgen bleiben – obwohl schon jetzt rund ein Drittel aus dem Staatshaushalt zugeschossen wird.

5. Ohne Pensionen für Beamte wäre alles besser

Beamte haben es besser, das stimmt. Das durchschnittliche Ruhegehalt von Bundesbeamten und Richtern liegt laut Alterssicherungsbericht der Bundesregierung bei 3070 Euro für Männer und 2640 Euro für Frauen, bei Ländern und Kommunen unterscheiden sich die Zahlen nicht wesentlich.

Die durchschnittlichen Auszahlungsbeträge der gesetzlichen Rentenversicherung lagen dagegen in Westdeutschland bei 1031 Euro für Männer und 568 Euro für Frauen. Allerdings sind darunter deutlich mehr Personen, die nicht das ganze Leben erwerbstätig waren, und es handelt sich um andere Berufsgruppen. Trotzdem bleibt ein deutlicher Unterschied, auch wenn die meisten Rentenkürzungen der vergangenen Jahre in ähnlicher Form auf Beamtenpensionen übertragen wurden.

Die Politik scheut eine Angleichung trotzdem. Und das nicht nur aus Eigeninteresse, aus Furcht vor der Beamtenlobby oder aus Respekt vor dem Verfassungsrang des deutschen Berufsbeamtentums. Die Gleichstellung würde vor allem teuer: Die öffentliche Hand müsste für ihre Beschäftigten jetzt schon Rentenbeiträge bezahlen – und zugleich noch jahrzehntelang die alten Pensionäre finanzieren. Möglich wäre das nur mit langen Übergangsfristen.

6. Die Mütter werden ungerecht behandelt

Wer wissen will, wie verrückt die Logik sozialpolitischer Debatten sein kann, braucht sich bloß die Dauerdiskussion zum Thema Mütterrente anzuschauen. Im Jahr 1992 hatten der damalige Bundeskanzler [Helmut Kohl](#) und sein Arbeitsminister Norbert Blüm beschlossen, durch die Aussicht auf eine höhere Rente mehr Frauen zum Kinderkriegen zu animieren. Statt des einen Beitragsjahres, das bisher pro Kind gutgeschrieben wurde, sollten es künftig drei sein – aber natürlich nicht rückwirkend, da schließlich auch keine Kinder nachträglich geboren werden.

Dann brachten die älteren Frauen aus CDU und [CSU](#) das Argument der Gerechtigkeit ins Spiel: Was den Jüngeren zustand, wollten sie jetzt auch. Früher sei es doch sogar viel schwieriger gewesen, Beruf und Familie miteinander zu vereinbaren. Jahrelang machten sie Druck, bis der Wunsch nach einem zweiten Beitragsjahr für Ältere 2013 im Wahlprogramm stand – und nach der Wahl auch tatsächlich verwirklicht wurde, weil der Koalitionspartner SPD im Gegenzug seine „Rente mit 63“ bekam.

Jetzt geschieht, was geschehen musste: Der CSU-Vorsitzende Horst Seehofer verlangt, den Frauen auch das dritte Jahr zu gönnen und sie mit den Jüngeren gleichzustellen. Der ursprüngliche Zweck des Gesetzes ist komplett vergessen, dafür kommt ein neues Gerechtigkeitsargument ins Spiel. Wenn die Rentner im Osten mehr Geld bekommen sollen, so Seehofer, dann müssten auch bayerische Mütter profitieren.

7. Die Reichen zahlen zu wenig ein

Derzeit liegt die Beitragsbemessungsgrenze in Westdeutschland bei einem Monatseinkommen von 6200 Euro. Das heißt: Wer mehr verdient, zahlt für die zusätzlichen Einkünfte keine Beiträge zur Rentenversicherung. Viele finden das ungerecht. Und es stimmt: Wenn man diese Grenze stark erhöht oder ganz aufhebt wie in der Schweiz, bringt das kurzfristig hohe Zusatzeinnahmen für die Rentenkasse.

Da in Deutschland aber das Äquivalenzprinzip gilt, wonach die Höhe der Altersrente von den eingezahlten Beiträgen abhängt, werden dafür später entsprechende Rentenzahlungen fällig – das ist anders als bei der gesetzlichen Krankenkasse, wo alle Versicherten trotz unterschiedlicher Beiträge gleiche Leistungen bekommen. In der Schweiz geht die Rechnung auf, weil die Maximalrente dort gedeckelt ist und die staatliche Rentenversicherung einen starken Umverteilungseffekt hat.

Im deutschen System wäre das ein Nullsummenspiel. Die kurzfristigen Zusatzgewinne würden in eine Zeit fallen, in der die Rentenversicherung sowieso noch vergleichsweise gut finanziert ist. Gehen die geburtenstarken Jahrgänge in Rente, werden schon die ersten Auszahlungen fällig, und der Effekt ist dahin.

8. Die Rente mit 67 ist eine verkappte Rentenkürzung

Viele Leute glauben das tatsächlich: Wenn sie im Jahr 2030 erst mit 67 Jahren in Rente gehen dürfen, dann bekommen sie aus der Rentenkasse unter dem Strich weniger heraus. Das stimmt aber nicht, weil bis dahin auch die Lebenserwartung weiter steigt – und zwar nach allen Prognosen deutlich stärker als das Renteneintrittsalter. Seit den 1960er Jahren hat sich die durchschnittliche Rentenbezugsdauer in Deutschland fast verdoppelt, auf heute rund 20 Jahre.

Das ist es, was private Versicherer das „Langlebigerkeitsrisiko“ nennen: Die Rentenversicherung wird umso teurer, je länger sie Rente auszahlen muss. Das ist eine banale Erkenntnis, die bei der Debatte um die gesetzliche Rentenversicherung oft vergessen wird. Berücksichtigt man diesen Effekt, ist deren Rendite gar nicht so schlecht, gerade in Zeiten, in denen andere Geldanlagen unter niedrigen Zinsen leiden. Davon jedenfalls ist das Umlagesystem unabhängig.

Auch lässt es sich durch eine Verschiebung des Rentenalters relativ leicht stabilisieren. Einige skandinavische Länder haben deshalb schon beschlossen, den Eintritt in den Ruhestand an die Lebenserwartung zu koppeln. Die Versicherten erfahren dann regelmäßig ein paar Jahre im Voraus, wann genau sie ihre Altersbezüge beantragen können. Die zusätzlichen Lebensjahre werden dann in einem festen Verhältnis aufgeteilt. Wenn sich die Lebenserwartung zum Beispiel um drei Jahre verlängert, könnten die Versicherten ein Jahr länger ihre Rente genießen und müssten dafür zwei Jahre länger arbeiten. Dann bekämen sie ein zusätzliches Jahr im Ruhestand geschenkt und hätten es auch noch selbst finanziert.

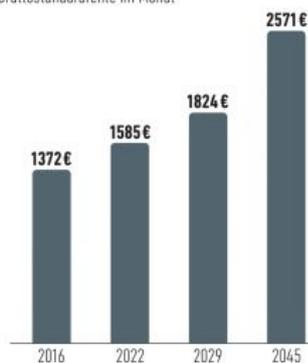
Die Renten fallen hinter die Löhne zurück,...



Quellen: Destatis; Deutsche Rentenversicherung; BMAS / FA.Z.-Grafik Brocker

...aber sie steigen trotzdem

Bruttostandardrente im Monat²⁾



2) Prognostizierter Rentenbezug eines Rentners, der 45 Jahre lang zum Durchschnittslohn gearbeitet hat.

© F.A.Z.

Solche flexiblen Modelle haben noch einen weiteren Vorteil: Sie lösen das Problem, dass Prognosen über die künftige Bevölkerungs- und Beschäftigungsentwicklung viel unsicherer sind als oft angenommen. Früher behaupteten Demographen gern, die künftige Einwohnerzahl exakt vorausberechnen zu können. Die zuletzt gestiegenen Einwandererzahlen und Geburtenraten haben sie aber überrascht. Auch die Lebenserwartung stieg in den meisten Ländern stärker als vermutet, mancherorts entwickelte sie sich allerdings auch weniger positiv als vermutet. Beschäftigungslage und Lohnentwicklung, für die Rentenhöhe von großer Bedeutung, sind sowieso stark konjunkturabhängig.

Die Vermutung, es werde alles immer schlimmer, trifft auf die Rente sowieso nicht zu. Die größten Schwierigkeiten wird die staatliche Altersvorsorge in den Jahren um 2030 haben, wenn die geburtenstärksten Jahrgänge aus dem Arbeitsleben scheiden. Danach verliert die Entwicklung ein wenig von ihrer Dramatik, weil weniger Menschen in die Rente nachrücken und sich die Zahl der Beitragszahler auf niedrigerem Niveau stabilisiert. Das drückt sich auch in den Prognosen der Bundesregierung aus. Während das Rentenniveau von 2016 bis 2030 deutlich sinkt, von 47,8 auf rund 43 Prozent, wird es bis 2045 nur noch geringfügig zurückgehen, auf 41,6 Prozent. Von einer dramatischen Rentenkürzung kann dann ohnehin nicht mehr die Rede sein.

9. Die Einwanderer lösen alle Probleme

Eines steht fest: Einwanderung hilft, die Sozialkassen zukunftsfest zu machen. Auch geringer qualifizierte Neuankömmlinge können dazu beitragen, wenn sie zum Beispiel Alte pflegen, im Biergarten kellnern oder auf dem Bau arbeiten. Das gilt vor allem, wenn sie relativ jung ins Land kommen. Dann können sie noch lange genug in die Rentenkasse einzahlen, selbst wenn die Integration lange dauert und den Staat zunächst Geld kostet. Gerade in der Zeit um das Jahr 2030, wenn die Babyboomer in Rente gehen, kann das die Rentenkasse deutlich entlasten.

Allerdings ist der Effekt nur vorübergehend. Schließlich werden auch die Neuankömmlinge älter und beziehen irgendwann Rente. Trügerisch ist auch die Vermutung, dass sie mehr Kinder bekommen und dadurch das Sozialsystem stabilisieren: Je schneller sie sich integrieren, desto rascher geht die Kinderzahl auf das Niveau einheimischer Familien zurück. Der Nutzen von Einwanderung reicht nicht aus, um Rentenreformen überflüssig zu machen.

10. Dem Osten geht es schlechter

Jahrelang haben ostdeutsche Politiker gejamert: Die Alten zwischen Ostsee und Erzgebirge bekommen weniger Rente. Jetzt, wo es mit einer Angleichung ernst werden soll, merken sie: Das stimmt so gar nicht. Wahr daran ist, dass für jedes angesammelte Beitragsjahr sechs Prozent weniger Altersbezüge ausbezahlt werden als im Westen – weil auch die Löhne im Osten noch immer deutlich niedriger sind.

Dafür werden aber die Beiträge, die ostdeutsche Beschäftigte in die Rentenversicherung einzahlen, künstlich aufgewertet. Sie erhalten dafür also mehr Rentenpunkte und später irgendwann mehr Rente. Unter dem Strich fällt die höhere Gewichtung der Beiträge stärker ins Gewicht als der Abschlag bei der Rente. Außerdem haben zu DDR-Zeiten viel mehr Frauen gearbeitet als im Westen, Zeiten von Arbeitslosigkeit waren offiziell unbekannt.

Auch deshalb zählen Rentner in der ostdeutschen Provinz vielerorts zum wohlhabenderen Teil der Bevölkerung. Grund zur Klage haben gerade die älteren Jahrgänge kaum. Und gerade sie würden von einem Wegfall der Abschläge am meisten profitieren. Deshalb würde das für die Rentenkasse kurzfristig teurer, langfristig aber billiger. Den Jüngeren hingegen bringt eine Angleichung mehr Nachteile, weil sie auf die Höherwertung ihrer Beitragspunkte künftig verzichten müssten.

Anti-Americanism Across the Continent

Affection for Russia unites French presidential candidates—and many other European politicians.



ENLARGE Hervé Mariton gestures as he delivers a speech during "Les Republicains" national council on July 2 in Paris. PHOTO: AGENCE FRANCE-PRESSE/GETTY IMAGES

By JOHN VINOCCUR

Nov. 7, 2016 3:41 p.m. ET

Hervé Mariton is a conservative member of France's Parliament with ideas of his own. But because of a handful of missing signatures on a petition he won't be an official presidential candidate next year. Meanwhile, he gets no chance to participate in the national television debates leading up to the Nov. 20 primary for right-wing and centrist parties.

Which is a shame, because Mr. Mariton has something unusual to say about France's future from outside the immured discussion bound to continue until election day on May 7.

A member of Nicolas Sarkozy's Republican party, Mr. Mariton would have shared his view of France's political reality with the millions of TV viewers. Here he is, in his press statements: "I'm flabbergasted to observe my friends moving month to month in an anti-Atlanticist, anti-American, anti-Western, anti-free-trade direction. There is also a kind of veneration of [Vladimir Putin](#). It appalls me."

Sure enough, in Thursday's debate Mr. Sarkozy; his former prime minister, François Fillon; and the former president of Mr. Sarkozy's former party, the Union for a Popular Movement, Jean-François Copé, insisted on advocating that Russia play a decisive role in determining Syria's fate. As a reward for propping up Bashar Assad's murderous dictatorship? And in spite of the Russian bombing attacks that United Nations officials say point to war crimes? Nothing approached an answer in the 2½-hour broadcast.

The French right is soft on Russia. Historically, and a good century before [Donald Trump](#) became Vladimir Putin's friend, a basic French instinct took hold involving suspicion or fear of America, a power that overwhelmed any notion of the universal primacy of French civilization—and cast Russia in a less glaring light. "The Kremlin's propaganda people must not be able to believe their eyes, seeing how easily their point of view is being espoused by a good number of European officials and, especially, part of the French right," Mr. Mariton has said.

The left is not very different. In July, President François Hollande described Russia as a relatively benign partner. French exceptionalism's it-couldn't-happen-here reflexes have excluded discussion of a Russian cyberinvasion of its current election process.

Two other Western European countries, both with national elections in 2017, face similar complications. In the Netherlands, still America-friendly and in spite of its pro-Western parties' argument not to do Russia any favors, voters in April rejected the idea of Ukraine tightening its relationship with the European Union.

In Germany, where the Social Democratic Party is insistently pro-Russian, a poll last week forecast that the pro-Putin and anti-American right-wing populists Alternative for Germany could enter the Bundestag as its third-largest party with 13% of the vote.

Anti-Americanism appears increasingly like a common denominator. When it comes to denouncing America's alleged domination of Europe, the far-right National Front's Marine Le Pen sounds like the rabidly pro-Russian Mr. Fillon, who sounds like Germany's former chancellor and Putin hired-hand, Gerhard Schröder. Mr. Fillon looks toward the necessity of "a serious confrontation with the United States" and says, Schröder-style, that America "exercises a form of control of the European economy that's absolutely intolerable." All of which ties into his question: "Must we continue to provoke Russia?"

Alain Juppé, the former prime minister and conservative front-runner in preprimary polling, stood outside the pack last year, insisting there were times when Mr. Putin had to be told "no." These days, as the increasingly probable presidential candidate of the right, Mr. Juppé's pushback has weakened.

Where's the French opposition to this groundswell of accommodation?

At the U.N., on the question of who should bear responsibility for the criminal bombing of Aleppo, Foreign Minister Jean-Marc Ayrault has asserted that it's "the Syrians and, above all, the Russians." But this is far from a politically indelible view. Evading the link between Russia's aggression in Syria and its military presence in Ukraine, the unpopular Mr. Hollande—who will decide in December whether to seek another term—became the first EU leader to suggest that its sanctions against Moscow be scaled down at the end of 2016.

Now, in a new book by Gérard Davet and Fabrice Lhomme recounting their private conversations with the president last year, Mr. Hollande is quoted as saying “Russia isn’t an aggressive power” but rather one “in favor of the status quo.” In contrast, “the Americans, whatever they’re up to, are arrogant.”

Consistent with the conviction that the U.S. is the indispensable nation, the new U.S. president ought to take a clear position on a French 2017 presidential field that is prepared—in part because of [Barack Obama](#)’s lack of forcefulness—to make a rotten compromise with Russia.

But here’s a surer thing: Russia’s intentions for France will be unmistakable—if not via an open endorsement, certainly through the invasive means so very potently at Mr. Putin’s disposal.

"Le populisme, une grande manipulation"

Propos recueillis par Christian Makarian, publié le 29/09/2016 à 07:20



Petry (AfD). "Avec l'arrivée des réfugiés, la théorie conspirationniste a pénétré ce parti allemand et l'idée, venue de France, du 'grand remplacement' s'est maintenant installée."

REUTERS/Stefanie Loos

Les populistes émergent partout en Europe. Sous des formes diverses, ils défient la démocratie. Jan-Werner Müller en fait l'analyse dans son dernier livre. Lucide.

Spécialiste de la pensée politique contemporaine, Jan-Werner Müller, professeur à Sciences po - puis à Princeton, depuis 2005 - publie un remarquable essai qui frappe par sa clairvoyance: Qu'est-ce que le populisme? Définir enfin la menace (Premier Parallèle). Une lecture édifiante qui balaie les idées reçues et cerne parfaitement les secousses démagogiques qui ébranlent l'Europe.

Que désigne-t-on au juste sous le terme globalisateur de populisme?

Aujourd'hui, en Europe, on a tendance à mettre tous les politiciens populistes ou présentés comme tels dans le même sac. D'une part, on mélange des critères très différents: la démagogie, les promesses trompeuses, la dénonciation des élites, une offre politique simplifiée à l'excès. D'autre part, c'est une façon de délégitimer des partis, comme Podemos en Espagne ou Syriza en Grèce, qui critiquent les mesures de sauvetage de l'euro et qui, à mon avis, ne s'apparentent pas directement à des mouvements populistes.

Pour être clair, le critère principal d'identification des populistes est le fait de revendiquer le monopole moral de la représentation du "peuple vrai". Leur langage repose fondamentalement sur le "Nous", sur le rejet de la légitimité des autres acteurs politiques: "Nous, et seulement nous, sommes le peuple". Le populisme, c'est donc, fondamentalement, l'antipluralisme. En même temps, le discours populiste repose sur une grande manipulation: il invente le peuple en mettant dans sa bouche les mots qui ont été choisis à sa place.



"Le discours populiste invente le peuple en mettant dans sa bouche les mots qui ont été choisis à sa place", soutient Jan-Werner Müller.

A. DOYEN POUR L'EXPRESS

Comment cela se traduit-il?

D'abord, en fustigeant les élites, accusées d'être corrompues, incompétentes et ennemies de la nation. Mais ce n'est pas l'essentiel. Les populistes affirment surtout que les citoyens qui ne les soutiennent pas n'appartiennent pas, non plus, au "peuple vrai". Ce sont deux exclusions à la fois. Il ne s'agit pas seulement de diviser le champ politique entre les élites et le "peuple vrai", mais aussi de jeter la suspicion sur tous les citoyens qui combattent les mouvements populistes en les privant de leur statut moral.

Aux Etats-Unis, par exemple, les populistes emploient le terme de "*real Americans*" pour se définir; cela exclut tous les autres. C'est à la fois l'exclusion symbolique des élites, la dévalorisation des minorités et la mise au banc des adversaires politiques. En Hongrie et en Pologne, ce ne sont pas seulement les Roms qui sont ciblés, mais également la gauche mondialiste et ceux qui agissent en faveur de l'intégration européenne.

Selon Jaroslaw Kaczynski, président du parti gouvernemental Droit et justice (PiS), les adversaires de ses thèses sont carrément des traîtres à la nation polonaise. Le critère d'identification des populistes est clair: selon eux, tous les mouvements et les citoyens qui ne se rattachent pas à la notion de "peuple vrai" s'écartent d'eux-mêmes de la définition nationale. Avec cette promesse, complètement fautive: l'homogénéité, qui va résoudre tous les problèmes. Or l'homogénéité ne se construit que par l'exclusion.



Kaczynski. "Selon le président du parti gouvernemental Droit et justice (PiS), les adversaires de ses thèses sont carrément des traîtres à la nation polonaise."

[afp.com/JANEK SKARZYNSKI](https://www.afp.com/JANEK_SKARZYNSKI)

Cela induit-il automatiquement des pratiques antidémocratiques?

En Hongrie et en Pologne, où le pouvoir est déjà aux mains des populistes, on assiste à une manière de gouverner qui découle directement de la conception du monopole de la représentation. Par essence, un mouvement populiste estime qu'il est le seul à incarner la nation. Ce n'est pas par hasard que Budapest et Varsovie ont pris une direction plutôt autoritaire. Si l'Europe se définit comme le continent de la démocratie libérale, on constate que non seulement le libéralisme est battu en brèche, mais aussi que certains principes démocratiques le sont tout autant. Par exemple, la pluralité des médias est menacée et le découpage des circonscriptions électorales est manipulé, ce qui porte certes atteinte aux valeurs libérales, mais aussi aux mécanismes de la démocratie.

En dehors des pays d'Europe centrale, marqués par le traumatisme soviétique, comment voyez-vous le risque de contagion en Europe de l'Ouest?

Il se produit sous des formes plus évolutives. En France, le Front national poursuit sa mutation en mettant en avant la paix sociale, la préservation des acquis sociaux, et plus seulement la souveraineté nationale. Dans sa stratégie de dédramatisation, Marine Le Pen se présente de plus en plus comme susceptible de rassembler le pays (son slogan "La France apaisée" est devenu dernièrement "Nous le peuple") et de le défendre contre la mondialisation, les vagues de migrants, les technocrates de Bruxelles, mais sans les excès xénophobes de son père.

Il est très intéressant de noter qu'en Allemagne, Alternative für Deutschland (AfD) a copié immédiatement ce processus. L'AfD ne se dit pas raciste et prône la paix. Cette dialectique fonctionne assez bien; les gens qui sont vraiment racistes continuent de voter pour le Front national, et d'autres, qui se méfiaient du racisme proclamé et du négationnisme, y viennent pour manifester leur rejet des formations traditionnelles. Est-ce que cela marchera encore longtemps? Je n'en sais rien, car on peut toujours assister à la naissance d'une branche plus radicale.



Marine Le Pen. "Dans sa stratégie de dédramatisation, elle se présente de plus en plus comme susceptible de rassembler le pays et de le défendre contre la mondialisation, les vagues de migrants, les technocrates de Bruxelles, mais sans les excès xénophobes de son père."

REUTERS/Benoit Tessier

N'êtes-vous pas spécialement inquiet pour l'Allemagne, après les succès de l'AfD?

Au départ, l'AfD était un parti de professeurs, assez conservateurs, plutôt petits bourgeois, très opposés à l'euro, mais pas forcément populistes. Avec l'arrivée des réfugiés, le changement a été très rapide; la théorie conspirationniste a pénétré le mouvement et l'idée, venue de France, du "grand remplacement" s'est maintenant installée dans les esprits.

La dialectique de l'AfD consiste à voir en Angela Merkel un début de pouvoir autoritaire, l'instigatrice d'un complot antidémocratique des élites pour transformer l'Allemagne. Le temps de résister serait venu et l'AfD serait la seule alternative pour sauver la nation. Dans ce registre, l'AfD ne marque plus aucune différence avec un mouvement d'extrême droite comme Pegida, autre formation populiste initialement plus radicale et ouvertement xénophobe.

Faut-il voir dans le Brexit une autre manifestation du populisme?

Oui, mais dans un sens spécifique. Au Royaume-Uni, le champ politique, mais aussi le champ symbolique, ont été laissés à Nigel Farage, leader du parti populiste antieuropéen Ukip. C'est ce dernier qui a, d'une certaine façon, défini le débat: la démocratie britannique contre la dictature de Bruxelles. Le camp du Brexit avait pour slogan: "*Take Back Control*" [Reprenez le contrôle]. Cette promesse était très efficace. On n'en a pas pris suffisamment conscience et on a opposé à Farage des réponses inappropriées. Il a presque disparu après le référendum, comme s'il avait voulu seulement vaincre les élites, sans vouloir assumer la suite... Je me méfie de cette impression.

On dit souvent que les populistes ont peur de gagner et d'exercer des responsabilités. Mais en Hongrie et en Pologne, on les a vus mettre en pratique leurs idées sitôt après avoir accédé au pouvoir. C'est une illusion des démocrates que de croire que les populistes auraient seulement une vocation protestataire.

Y a-t-il des populismes de droite et d'autres de gauche?

Oui, malgré une opinion répandue chez certains intellectuels: le populisme étant un mal, il ne peut exister qu'à droite... Il ne fait aucun doute qu'Hugo Chavez était un leader populiste - et il était de gauche. Mais, au-delà, attention aux symétries trop simples. Mettre en balance, par exemple, Bernie Sanders pour les démocrates et Donald Trump pour les républicains est absolument impossible. Même en France, on ne peut pas rapprocher Marine Le Pen et Jean-Luc Mélenchon.

Si je me réfère au critère de définition du populisme que j'énonce - à savoir: la prétention qui consiste à affirmer: "Nous sommes les seuls à représenter le vrai peuple" -, il est évident que Bernie Sanders ne dit rien de tel, pas plus que Podemos ou Syriza. Ces derniers critiquent les élites, ils vitupèrent contre le néolibéralisme, sans se réclamer d'un monopole moral, comme le faisait Hugo Chavez - qui ne se voyait pas d'adversaires en politique, mais seulement des ennemis.



Orbán. "Sans doute, Kaczynski a-t-il beaucoup appris de lui. En Hongrie et en Pologne, ce ne sont plus des démocraties normales: là, les populistes attaquent les contrepoids politiques et judiciaires, même la société civile."

REUTERS/Francois Lenoir

L'accusation de populisme n'est-elle pas une facilité à laquelle se livrent les élites européennes faute de meilleur argument?

En grande partie, oui. Herman Van Rompuy, puis José Manuel Barroso n'ont cessé d'agiter la menace populiste et de mettre tout le monde dans le même sac pour délégitimer des mouvements comme Syriza ou Podemos. A mon avis, ce type d'attaque n'est pas légitime. Encore une fois, il ne faut pas qualifier de populiste un mouvement au seul motif qu'il critique les élites.

Voyez-vous des germes de dictature dans les populismes?

On ne peut pas affirmer que tous les populismes sont des totalitarismes. Les populistes ne veulent pas forcément contrôler tous les aspects de vie quotidienne, or c'est là le critère d'identification des totalitarismes. Toutes les analogies avec le XXe siècle ne servent à rien, si ce n'est à renforcer le discours populiste.

L'Union européenne a-t-elle une chance de résister?

Le risque est celui d'une polarisation, avec la technocratie d'un côté et le populisme de l'autre. Les décideurs européens disent: "Il y a une seule solution pour sauver l'euro." Et ils coupent court au débat; il n'y a pas de

pluralité d'opinion. Prétendre que l'Europe serait en crise dès lors que le choix des élites n'est pas adopté sans discussion n'est pas conforme à l'esprit démocratique.

En fait, la technocratie et le populisme ont des traits un commun: premièrement, il y aurait une seule solution correcte, deuxièmement, il existerait une seule volonté du peuple, authentique et homogène. Cela contribue fortement à l'affaiblissement constant de la représentation politique. Les citoyens veulent avoir la sensation qu'il y a plusieurs choix possibles, qu'il existe un débat pour discuter d'une alternative; c'est ce qui nous manque aujourd'hui.

WIRTSCHAFT

WACHSTUMSSCHWÄCHE

Star-Ökonom erwartet den Euro-Austritt Italiens

Von Tobias Kaiser | Veröffentlicht am 05.10.2016 | Lesedauer: 3 Minuten

Der renommierte Volkswirt und Nobelpreisträger für Wirtschaft Joseph Stiglitz plädiert für eine Abschaffung des Euro. Nur so ließe sich Europas Wirtschaft noch retten.

Quelle: Die Welt

Nobelpreisträger Joseph Stiglitz glaubt nicht, dass die Politik die Währungsunion in ihrer heutigen Form retten kann.

- Den Mitgliedsländern mangle es an Reformwillen, an Entschlossenheit und an der nötigen Solidarität über Grenzen hinweg.
- Überlebensfähig ist nach Ansicht des Star-Ökonoms nur eine kleinere Euro-Zone – in der Italien nicht mehr dabei wäre.

Starökonom Joseph Stiglitz glaubt nicht, dass Italien auf Dauer Teil der Euro-Zone sein wird. „Wenn ich mich mit Italienern unterhalte, spüre ich, dass die Menschen dort zunehmend enttäuscht sind vom Euro“, sagte der Nobelpreisträger im Gespräch mit der „Welt“.

Die Enttäuschung breite sich auch unter Wissenschaftlern und führenden Politikern aus. „Den Italienern wird gerade klar, dass Italien im Euro nicht funktioniert. Das ist für die Italiener emotional wirklich schwierig, und sie haben sich lange geweigert, diese Einsicht zu akzeptieren.“

Die italienische Wirtschaft befindet sich in einer tiefen Krise. Die Banken des Landes kämpfen mit gewaltigen Beständen fauler Kredite und die Wirtschaft wächst seit fast zehn Jahren nicht mehr, während die Arbeitslosigkeit im gleichen Zeitraum stark gestiegen ist.

Joseph Stiglitz beklagt mangelnde Solidarität in Europa

Ohne weitere tiefgreifende Reformen werde die Währungsunion nicht weiter funktionieren, sagt Stiglitz. Der Amerikaner, der 2001 den Nobelpreis erhielt, erwartet aber nicht, dass die europäische Politik die immer noch kriselnde Euro-Zone langfristig retten kann. Den Mitgliedsländern gebreche es an dem Willen, die notwendigen tiefgreifenden Reformen wie etwa die Schaffung einer Bankenunion oder einer gemeinsamen Einlagensicherung anzugehen.



Joseph Stiglitz (73) lehrt an der Columbia University in New York und ist einer der bekanntesten Ökonomen der Welt Quelle: picture alliance / Photoshot

„Die Entschlossenheit fehlt“, sagte Stiglitz. „Mir macht die Geschwindigkeit Sorgen, mit der die Entscheidungen in Europa ablaufen. Die Politik einigt sich darauf, was getan werden muss, aber dann wird blockiert, getrödeln und sich Zeit gelassen.“ In Europa fehle es an der nötigen Solidarität über Grenzen hinweg.

Die Euro-Zone in ihrer heutigen Form wird zerbrechen

Deshalb werde der gemeinsame Währungsraum vermutlich in den kommenden Jahren zerbrechen. Dann werde es die Euro-Zone in ihrer heutigen Form nicht mehr geben, sagte der Topökonom: „Es wird in zehn Jahren noch eine Euro-Zone geben, aber die Frage ist, wie sie aussehen wird. Es ist sehr unwahrscheinlich, dass sie immer noch 19 Mitglieder haben wird. Es ist schwer zu sagen, wer dann noch dazugehört wird.“

Deutschland habe beispielsweise schon akzeptiert, dass Griechenland die Euro-Zone verlassen wird. In der Vergangenheit hatte Stiglitz bereits Portugal und Griechenland geraten, aus der Euro-Zone auszutreten.

Der Ökonom kann zwar eine ganze Reihe von Reformen aufzählen, die nötig wären, damit die Währungsunion tatsächlich funktioniert. Offenbar glaubt er selbst aber nicht daran, dass sich die Regierungen der Mitgliedstaaten zu diesen Schritten aufraffen werden. Die Auflösung der Gemeinschaftswährung oder der Bruch in einen Nord-Euro und einen Süd-Euro seien deshalb die einzig realistischen Optionen, die lahmende Wirtschaft des Kontinents wieder in Schwung zu bringen.

„Die Krise begann in den USA, aber die Wirtschaft dort erholt sich wieder, während die Euro-Zone vor sich hindümpelt“, sagt der Ökonom, der in der Vergangenheit Chefökonom der Weltbank war. Beide Wirtschaftsräume seien ähnlich aufgestellt, verfügten über ähnliches Humankapital, ähnliche Bodenschätze und ähnliche Institutionen. „Der große Unterschied“, sagt Stiglitz, „ist der Euro.“

149,53

Interview mit Joseph Stiglitz

Muss Deutschland den Euro verlassen?

Berlin -6. Mai 2016

Wenn Wirtschaftsnobelpreisträger Joseph Stiglitz nach Europa reist, freut sich die US-Regierung. Dann bekommt ausnahmsweise die europäische Wirtschaftspolitik die Leviten gelesen. Der frühere Chefvolkswirt der Weltbank gehört zu den weltweit prominentesten Kritikern des deutschen Sparkurses in der Eurozone. Zum Interview treffen wir ihn auf einem Europa-Kongress der Hans-Böckler-Stiftung in Brüssel und erleben einen ebenso freundlichen wie scharfzüngigen Beobachter der europäischen Misere.

Seit fast einem Jahrzehnt leben wir in einer Wirtschaftskrise, zumindest in Europa. Was muss die Politik unternehmen, diesen permanenten Ausnahmezustand zu beenden?

Stiglitz: Dafür muss sie die Euro-Zone reformieren.

Das macht sie die ganze Zeit.

Stiglitz: Aber nicht schnell genug. Und die Politik muss die Art der Reformen ändern. Europa erlebt ein verlorenes Jahrzehnt, aus dem ein verlorene Ära von einem ganzen Vierteljahrhundert zu werden droht. Dabei gibt es gar keine unheilbare europäische Krankheit, die ein Wachstum wie in andern Regionen verhinderte und unmöglich machte.



US-Ökonom Joseph Stiglitz (r.).Foto: imago

Woran liegt es dann?

Stiglitz: Das liegt auf dem einseitigen Fokus auf Austerität oder Kürzungen im Staatshaushalt. Wenn ich einen Grund für die europäische Misere benennen sollte, dann würde ich diesen anführen. Es kommen aber weitere Gründe hinzu. So haben es die Euro-Staaten versäumt, eine Bankenunion zu schaffen.

Sie kritisieren also, dass die Bundesregierung mehr Sparsamkeit und einen konsequenten Defizitabbau erzwingt. Aber muss sie das nicht nach den Erfahrungen mit den Schuldenkrisen?

Stiglitz: Die Eurokrise wurde nicht durch übermäßige Ausgaben verursacht. Nicht einmal in Portugal war dies der Auslöser und in Spanien und Irland schon gar nicht. Nur in Griechenland spielte die Staatsverschuldung eine wichtige Rolle.

Dennoch brauchen viele Regierungen offenbar Druck. Besteht nicht die Gefahr, dass sie ohne höhere Zinsen oder harte Auflagen zu viel Geld ausgeben und Reformen verschleppen?

Stiglitz: Europa redet aus meiner Sicht zu viel über Fehlanreize oder das, was Ökonomen moral hazard nennen. Kein Land unterzieht sich freiwillig den Qualen, die große Teile Europas durchstehen müssen, nur um ein bisschen Geld von den anderen zu bekommen. Wenn die Menschen wählen könnten zwischen einer gesunden Wirtschaft in ihren Ländern und Hilfgeldern aus Deutschland, würden sie sich immer für eine gesunde Wirtschaft entscheiden.

Andererseits haben die Steuerzahler aus Deutschland und anderen Staaten viel geholfen. Griechenland etwa bekam schon drei Hilfspakete.

Stiglitz: Griechenland ist ein gutes Beispiel. Griechenland bekam all die Kürzungen und die so genannten Reformen aufgezwungen. Und was passierte? Im Jahr 2012 brauchte das Land einen Schuldenschnitt. Und jetzt sind wir im Jahr 2016. Und was sagt der Internationale Währungsfonds? Griechenland braucht den nächsten Schuldenschnitt. Die Gläubiger wie Deutschland zahlen einen hohen Preis für ihre eigenen Fehler.

Was schlagen Sie vor?

Am Anfang der Krise betrugen die griechischen Schulden 110 Prozent des Bruttoinlandsprodukts, deutlich weniger als heute. Wenn damals die Politik mit einem Konjunkturprogramm die Wirtschaft stimuliert und ins Laufen gebracht hätte, müsste niemand dem Land Geld geben. Es könnte seine Kredite selbst zurückzahlen. Die USA hatten nach dem Zweiten Weltkrieg eine Verschuldungsquote von 130 Prozent. Großbritannien brachte es auf 250 Prozent. Doch dank des Wachstums in den Ländern war es möglich, damit umzugehen – ganz ohne Krise.

Sie fordern eine Bankenunion in Europa. Aber genau die haben die Regierungen ja schon auf den Weg gebracht. Wir haben eine gemeinsame Bankenaufsicht durch die Europäische Zentralbank (EZB) und wir bekommen eine gemeinsame Absicherung der Spareinlagen im ganzen Euro-Raum.

Stiglitz: Das ist genau das Problem, dass dies viel zu langsam kommt. Die gemeinsame Einlagensicherung ist der zentrale Baustein einer Bankenunion und unverzichtbar für die Stabilität einer Währungsunion. Und da sagen die Regierungen: Dafür brauchen wir Jahre. Damit verschärfen sie die Probleme.

Warum drängen Sie zu Eile?

Stiglitz: Ohne eine Bankenunion strömt das Kapital von den schwachen Ländern nach Deutschland. Wenn Sie also damit warten, zerstören Sie die Bankensysteme in Italien, Spanien und anderen Staaten. Der Schaden daraus ist kaum wieder gut zu machen. Ohne echte Bankenunion verlässt das Kapital Länder wie Italien und Spanien oder Griechenland. Damit kommen vor allem kleine und mittlere Unternehmen kaum an Kredite. Und so entsteht eine private Nachfrageschwäche, die die öffentliche Nachfrageschwäche verstärkt. Die private Austerität und die öffentliche Austerität kommen zusammen.

Deutschland steht immer wieder in der Kritik für seine Leistungsbilanzüberschüsse. Warum ist es schlecht, wenn wir mehr exportieren als importieren?

Stiglitz: Weltweit gleichen sich Exportüberschüsse und –defizite aus. Mit einem Überschuss zwingt ein Land andere Länder, ein Defizit auf sich zu nehmen. Dies heißt, diese Länder müssen sich verschulden. Ihre Wirtschaft schwächelt. Setzen sie das Jahr für Jahr fort, landen sie in einer Krise. Zudem lassen die deutschen Exportüberschüsse den Euro aufwerten. Damit erschweren sie es den anderen Ländern, auf den Weltmärkten zu exportieren. Eine Korrektur der deutschen Politik würde den Druck auf Italien oder andere mindern. Die deutsche Politik hat Auswirkungen auf die anderen Länder.

Der deutsche Finanzminister Wolfgang Schäuble (CDU) sagt, nicht er schaffe mit seiner Politik die Export- oder Leistungsbilanzüberschüsse. Die seien das Ergebnis von Marktkräften, von der Wettbewerbsfähigkeit der Firmen.

Stiglitz: Überschüsse entstehen nie allein durch den Markt. Deutschland könnte eine andere Arbeitsmarktpolitik beschließen, beispielsweise um Lohnsteigerungen zu begünstigen. Es könnte mit einer anderen Finanzpolitik mehr investieren und mehr ausgeben, statt einseitig zu sparen. Die Überschüsse sind das Ergebnis einer bestimmten Wirtschaftspolitik, nicht einfach von Marktkräften.

Die Väter des Euro wollten die Länder zusammenführen. Nun spaltet die Währungsunion. Warum haben sie sich so getäuscht?

Stiglitz: Die Väter des Euro nahmen an, dass das Kapital von den reichen in die armen Länder fließen würde. Kapital fließt in der liberalen Marktwirtschaft immer zu den reichen Staaten. Hinter den Banken in den wohlhabenden Volkswirtschaften stehen deren zahlungskräftige Regierungen. Die reichen Nationen bieten eine

gute Infrastruktur, ein besseres Bildungssystem, moderne Technologien. Und dann zwangen die Väter des Euro den Regierungen noch eine Sparpolitik auf, Austerität. Das hat die Spaltungstendenzen verschärft.

Was können wir machen, um das Auseinanderdriften zu stoppen?

Stiglitz: Dies geht nur mit einer stärker europäischen, einer gemeinsamen Wirtschaftspolitik. Europa braucht eine Industriepolitik, um den schwächeren Ländern zu unterstützen. Die Europäische Investitionsbank kann dabei helfen, Investitionen anzukurbeln. Europa muss den schwächeren Ländern mehr Unterstützung geben. Mir ist klar, dass die Deutschen nicht mit Begeisterung für andere Länder zahlen. Es liegt aber im eigenen Interesse der Deutschen. Die Schwäche des Euroraums schwächt Deutschland. Auch das deutsche Wachstum ist im internationalen Vergleich nicht gerade berauschend.

Sie beschreiben die Lage des Euro als schlecht, fast desaströs. Wäre es an der Zeit, das Experiment mit der Währungsunion zu beenden? Sollte Griechenland den Euro verlassen?

Stiglitz: Die beste Lösung wäre für Europa, die Währungsunion zu stärken. Dafür muss es seine Finanzpolitik neu ausrichten, eine echte Bankenunion schaffen und den überschuldeten Ländern Schulden erlassen. Wenn die Regierungen dies nicht hinbekommen, laden sie den Menschen weitere Belastungen auf.

Und wenn das nicht gelingt, bleibt dann nur die Aufspaltung des Euro?

Stiglitz: Das wäre keinesfalls der beste, sondern allenfalls der zweitbeste Weg. Möglicherweise aber wird es unvermeidlich sein, wenn die Regierungen nicht die Kraft haben, die falsche Politik zu korrigieren. Dann bleibt in der Tat nur die Aufspaltung des Euro. Wenn aber ein Land den Euro verlassen soll, dann muss es Deutschland sein. Das wäre ökonomisch am sinnvollsten.

Wie bitte? Warum soll ausgerechnet das stärkste Land den Euro verlassen?

Stiglitz: Das würde das Übel an der Wurzel packen. Scheidet Deutschland aus dem Euro aus, würde sein Exportüberschuss verschwinden. Denn die nationale Währung würde sofort kräftig aufwerten und den Export drücken. Die Südländer und andere Peripheriestaaten wachsen dann schneller, weil ihre Währung abwertet und sie mehr exportieren können. Über Nacht gewännen sie an Wettbewerbsfähigkeit. Und sie könnten zur Normalität zurückfinden.

Das wäre kein gutes Szenario für Deutschland.

Stiglitz: Es wäre die beste Lösung für Europa insgesamt.

„Ein 15-Punkte-Plan für Europa“

Brexit, Flüchtlingswelle, Euro-Desaster: Europa taumelt von einer Krise in die nächste. Es wird höchste Zeit für einen Neustart!

Hans-Werner Sinn

Frankfurter Allgemeine Sonntagszeitung, 16.10.2016, S. 29

1. Schaffen wir eine atmende Währungsunion zur Gesundung des Euro!

Die Eurozone wird zu einer atmenden Währungsunion umgewandelt, die geregelte Ein- und Austritte erlaubt. Länder, die ihre Wettbewerbsfähigkeit verloren haben, können den Euro verlassen, um sie durch eine Abwertung wiederzuerlangen. Beim Austritt erhalten sie Übergangshilfen für den Kauf sensibler Importprodukte, die sie sich nicht mehr leisten können. Zu einem späteren Zeitpunkt können sie, wenn sich ein stabiler Wechselkurs ihrer neuen Währung herausgebildet hat, zu den üblichen Bedingungen, wie sie auch für neu eintretende Länder gelten, wieder in den Euroverbund zurückkehren.

2. Wir brauchen eine Konkursordnung für Staaten.

Neben der Austrittsmöglichkeit vereinbart die EU-Staatengemeinschaft (in Erfüllung der bereits vorhandenen Vorgaben der EU-Verträge) Regeln für den geordneten Konkurs eines Staates. Im Falle von Liquiditätsproblemen, die einen vorübergehenden Charakter zu haben scheinen und das Land zwingen, Hilfsmittel des europäischen Rettungsschirms ESM zu beantragen, müssen die Inhaber der fällig werdenden Staatspapiere zunächst eine Laufzeitverlängerung akzeptieren. Wenn sich danach trotzdem keine Entspannung der Liquiditätsproblematik zeigt, ist die Insolvenz zu erklären. Dann werden die Staatspapiere einem Schuldenschnitt unterworfen, und das Land tritt zumindest temporär aus dem Euro aus, um durch die Verbesserung seiner Wettbewerbsfähigkeit wieder kreditwürdig zu werden.

3. Geldpolitik der Europäischen Zentralbank mit minimalem Risiko.

Die EZB darf im Rahmen ihres Mandats nur noch erstrangige Wertpapiere mit einem AAA-Rating am offenen Markt kaufen. Staaten, die nicht über ein AAA-Rating verfügen, sind gehalten, hinreichend mit Pfändern besicherte Staatspapiere auszugeben, so dass dieses Rating erreicht wird. Refinanzierungskredite müssen ebenfalls mit Wertpapieren besichert werden, die ein AAA-Rating haben.

4. Tilgung der Target-Verbindlichkeiten.

Nationale Notenbanken dürfen nur noch im Verhältnis zur Landesgröße Geld durch die Kreditvergabe an die lokale Volkswirtschaft schöpfen. Weichen sie von dieser Regel ab und lassen sie durch Nettoüberweisungen an andere Länder Target-Verbindlichkeiten entstehen beziehungsweise drucken sie physisch überproportional viele Banknoten, müssen sie diese Verbindlichkeiten jährlich durch die Hergabe von Gold oder erstklassig besicherten Staatspapieren tilgen. Der jeweilige Nationalstaat hat eine Nachschusspflicht für etwaige Verluste seiner Notenbank.

5. EZB-Stimmrechte nach der Haftung und Größe der Mitgliedsländer.

Die Stimmrechte im EZB-Rat werden nach der Größe der Haftung der Länder vergeben, die selbst wiederum gemäß der Landesgröße (Mittelwert von Bevölkerungs- und BIP-Anteil) verteilt ist. Entscheidungen des EZB-Rates, die fiskalischen, also potentiell umverteilenden Charakter haben, sind mit einer Mehrheit von 85 Prozent der Stimmen zu treffen.

6. Migration muss gesteuert werden: Heimatland- statt Gastlandprinzip für bedürftige EU-Bürger.

EU-Bürger und Bürger aus Ländern, die mit der EU assoziiert sind, erwerben das Anrecht auf soziale Leistungen eines Landes durch Geburt oder durch die Zahlung von Steuern und Sozialbeiträgen. Abgesehen von Leistungen für Arbeitslose, können EU-Bürger diese Leistungen in einem Land ihrer Wahl konsumieren, können dort aber keine Ansprüche erheben. Ansprüche auf steuerfinanzierte Sozialleistungen können sie im Gastland nur in dem Maße geltend machen, wie sie sie zuvor selbst durch Steuern finanziert haben.

7. Inklusion der Asylanten, aber Asylanträge außerhalb der EU-Grenzen.

Anerkannte Asylbewerber werden wie einheimische Staatsbürger in das Sozialsystem der Gastländer integriert, solange der Asylgrund besteht. Die Asylanträge sind allerdings außerhalb der EU-Grenzen zu stellen und nach einem für alle EU-Länder einheitlichen Verfahren zu entscheiden. Zu diesem Zweck richtet die EU im Einvernehmen mit ihren Nachbarn Antragsbehörden auf deren Territorium ein. Sofern ein solches Einvernehmen nicht erzielbar ist, richtet die EU auf ihrem Territorium extraterritoriale Zonen ein, wie es beim sogenannten Flughafen-Verfahren der Fall ist, und führt die Asylverfahren dort durch. Nur anerkannten Asylbewerbern wird die Weiterreise aus diesen Zonen gestattet.

8. Grenzsicherung als EU-Aufgabe.

Die EU-Länder sichern ihre Grenzen gemeinschaftlich, so dass sie eine praktisch lückenlose Kontrolle über die Immigration haben. Auch die Schengen-Länder sichern ihre Außengrenzen. Kommen die EU oder die Schengen-Außenländer ihren Aufgaben nur unzureichend nach, müssen die Nationalstaaten ersatzweise ihre eigenen Grenzen sichern.

9. Hilfen für schwächer entwickelte EU-Nachbarstaaten.

Die EU integriert sämtliche schwächer entwickelte Anrainerstaaten in ein Abkommen über Freihandel und freien Kapitalverkehr mit dem Ziel, diesen Ländern eine gute Chance für einen raschen wirtschaftlichen Aufschwung zu geben und den Migrationsdruck zu senken. Außerdem organisiert sie ein spezielles Entwicklungshilfeprogramm für diese Länder, das darauf setzt, die staatliche Infrastruktur so zu verbessern, dass sich die private Wirtschaft entfalten kann.

10. Aussetzung des Mindestlohns, aber "Aktivierende Sozialpolitik".

Der Mindestlohn wird für Berufsanfänger für fünf Jahre ausgesetzt, und zwar unabhängig davon, ob es sich um Einwanderer oder Einheimische handelt. An die Stelle des Mindestlohns tritt eine "Aktivierende Sozialpolitik" mit Lohnzuschüssen.

11. Punktesystem für hochqualifizierte Migranten.

Die EU-Länder erlauben die Einreise von Hochqualifizierten nach einem Punktesystem, das sich am kanadischen Muster orientiert, doch auch jeweils auf den nationalen Bedarf an Arbeitskräften ausgerichtet ist. Abgelehnte Asylbewerber erhalten auf der Basis eines solchen Punktesystems eine zweite Chance auf ein dauerhaftes Bleiberecht im Gastland.

12. Freihandel und freier Kapitalverkehr ohne Arbeitnehmer-Freizügigkeit: Regeln für assoziierte EU-Mitglieder.

Die EU bietet jenen Nachbarländern, die wirtschaftlich stark sind, aber nicht zur EU gehören wollen, den Status eines assoziierten Mitglieds an. Dieser Status ist einerseits durch einen Freihandel mit Gütern und Dienstleistungen sowie einen freien Kapitalverkehr gekennzeichnet. Andererseits gestattet er eine Begrenzung des freien Personenverkehrs. EU-Ländern steht es frei, jederzeit in den Status eines assoziierten Mitglieds zu wechseln.

13. Europaweite Netze.

Die europaweiten Netze im Bereich des Internet, der Telefonie, der Straßen und Schienen sowie des Strom- und Gasverbunds werden weiter ausgebaut. Die staatlichen Fernsehsender aller EU-Länder werden für alle EU-Bürger frei verfügbar. Alle Netzwerknormen mit internationaler Bedeutung sind zu harmonisieren.

14. Ein europäischer Subsidiaritätsgerichtshof.

Der Subsidiaritätsgerichtshof hat die Aufgabe, EU-Projekte, EU-Verordnungen und EU-Richtlinien daraufhin zu überprüfen, ob sie dem Subsidiaritätsprinzip des EU-Vertrages entsprechen, nach dem nur solche Aktivitäten auf europäischer Ebene angesiedelt werden, die nachweislich nicht auf untergeordneten Gebietskörperschaften stattfinden können.

15. Gemeinsame Armee, gemeinsame Sicherheitspolitik.

Die EU-Länder legen ihre Armeen zusammen, stellen sie unter ein einheitliches EU-Kommando und vereinheitlichen die mit der Verteidigung verbundene Beschaffungspolitik. Sie koordinieren ihre Polizei- und Sicherheitsdienste und normieren und verbessern die Kommunikationswege zwischen ihnen. Sie betreiben eine gemeinsame Außenpolitik in Sicherheitsfragen, die allerdings so begrenzt werden muss, dass sie nicht zum Zwecke des Wirtschaftsprotektionismus missbraucht werden darf.

„Das Prinzip Brechstange“

Die EU muss ihre Migrationspolitik völlig neu denken, fordert Hans-Werner Sinn.

Hans-Werner Sinn

Handelsblatt, 08.08.2016, S. 48

Während die Bank of England nun den Investitionsstopp der City bekämpfen muss, sollten sich die EU-Länder an die eigene Nase fassen, damit ihnen nicht ähnliche politische Unglücke wie den Briten passieren. Denn das alles überragende Thema hinter der Entscheidung der Briten war die Migration. Die EU-Politik der weitgehend offenen Grenzen nach außen in Kombination mit Freizügigkeit und sozialer Inklusion nach innen ist mit dem Brexit gescheitert und muss nun dringend geändert werden.

In Wahrheit ist das Votum eine berechtigte Kritik an fundamentalen Konstruktionsregeln der Europäischen Union, die einst geschaffen wurden, um die Angleichung der Lebensverhältnisse mit der Brechstange zu erzwingen. Entweder kommen die Armen und holen sich den Wohlstand. Oder wenn die Migration nicht erwünscht ist, bringen ihn die reicheren Länder von allein. Dass hier jemand eine Rechnung ohne den Wirt gemacht hat, ist offenkundig.

Die EU sollte das britische Misstrauensvotum zum Anlass nehmen, ihre Migrationsregeln grundlegend zu ändern. David Cameron hatte nämlich recht mit seinem Ansinnen. Die EU hätte ihm bei der Einschränkung des Inklusionsprinzips viel stärker entgegenkommen müssen, als sie es tat. Wenn sie ihre Wohlfahrtsmagneten nicht abschaltet, wird sie zerfallen, denn in vielen anderen EU-Ländern denken die Bürger ähnlich wie die Briten. Parteien, die das nicht wahrhaben wollen, werden ihr blaues Wunder erleben.

Das Grundproblem liegt in einem unauflösbaren Trilemma, das darin besteht, dass das Ziel der Freizügigkeit innerhalb der EU, das Ziel der Sozialstaatlichkeit und das Ziel der Inklusion der Migranten in das Sozialsystem des Gastlandes sich nicht gemeinsam realisieren lassen.

Heute ist es so, dass ein EU-Bürger, der in ein anderes EU-Land zieht, dort sehr rasch in das soziale Sicherungssystem integriert wird. Wer nicht arbeitsfähig ist, hat spätestens nach fünf Jahren bis ans Ende seiner Tage den vollen Anspruch auf steuerfinanzierte Sozialleistungen wie Einheimische auch. In Deutschland haben EU-Bürger, auch ohne Arbeit zu suchen, sofort Anspruch auf Kindergeld. Bei fünf Kindern beträgt das Kindergeld 1 018 Euro monatlich. Das ist mehr als das Doppelte dessen, was einem durchschnittlichen Arbeitnehmer in Bulgarien oder Rumänien nach Steuern und Sozialabgaben von seinem Arbeitseinkommen verbleibt.

Wer Arbeit sucht, aber keine findet, hat nach einer Entscheidung des Bundessozialgerichts schon nach sechs Monaten zusätzlich Anspruch auf ein existenzsicherndes Sozialeinkommen einschließlich der Warmmiete und auf eine freie Krankenversicherung - Leistungen, die für einen Alleinstehenden im Schnitt gut 1 000 Euro wert sind. Wer eine Arbeit gefunden hat oder selbstständig tätig ist, hat grundsätzlich die gleichen, freilich nur ergänzenden Ansprüche, und Geld für die Kinder bekommt er selbst dann, wenn die Kinder zu Hause bei den Großeltern leben.

Lässt man die Dinge laufen, werden die Sozialstaaten der EU erodieren, weil sie immer mehr zum Ziel der Armutsmigration werden. Da die Migranten zusätzlich zu ihrem Arbeitslohn auch noch das

Umverteilungsgeschenk des Sozialstaates erhalten, kommen sie im Übermaß in die besser ausgebauten Sozialstaaten und belasten dort die Staatsbudgets. Die Sozialstaaten geraten in einen ruinösen Abschreckungswettbewerb, indem sie ihre Leistungen zurücknehmen, um nicht zum Ziel der Migranten zu werden. Das wiederum treibt die einheimische Bevölkerung auf die Barrikaden.

Verhindern kann man die Erosion nur, wenn die Freizügigkeit oder das Inklusionsprinzip eingeschränkt werden. Die EU muss also eine Güterabwägung zwischen der Qualität des Sozialstaates, der Freizügigkeit und der Inklusion vornehmen und entscheiden, welches der Ziele am ehesten geopfert werden kann. Es wäre am besten, sie würde das Inklusionsprinzip für EU-Migranten einschränken, denn wer Hand an den Sozialstaat legt, destabilisiert die Gesellschaft. Und wer die Freizügigkeit einschränken möchte, verletzt eine der Grundfreiheiten der EU.

Für EU-Binnenwanderungen sollte es möglich sein, bei den steuerfinanzierten Leistungen sowie den beitragsfinanzierten Leistungen in den ersten Jahren der Anwesenheit am neuen Wohnort das Heimatlandprinzip anzuwenden. Nach diesem Prinzip, kann sich jeder EU-Bürger innerhalb der EU frei bewegen, er kann aber nicht im Gastland die Hand aufhalten. Dort erhält er in den ersten Jahren nur die Leistungen, die er sich in einem echten Versicherungssystem mit kostengerechten Prämien selbst erarbeitet hat.

Die EU muss außerdem ihre Außengrenzen schließen, denn mit der frei zugänglichen Natur, der Infrastruktur, dem Rechtssystem und ihren Sozialleistungen verwaltet sie wertvolle Klubgüter, deren Konsum nicht beliebigen Wirtschaftsmigranten aus der ganzen Welt erlaubt sein kann. Wer glaubt, eine liberale Gesellschaft verlange offene Grenzen, hat nicht verstanden, dass Freiheit den Schutz des Eigentums voraussetzt. Nur wenn man sich die Güter, die man haben will, kaufen muss (oder sie allenfalls geschenkt bekommt), statt sie sich selbst anzueignen, herrscht Frieden in dieser Welt.

Dessen ungeachtet bleibt die humanitäre Aufgabe zu erfüllen, politisch Verfolgten aus Drittländern Asyl und dann natürlich die Inklusion in das Sozialsystem des Gastlandes zu gewähren. Aber um die wenigen Menschen, die in diese Kategorie fallen (in Deutschland 2015 gerade mal 0,7 Prozent der bearbeiteten Anträge) von den Wirtschaftsflüchtlingen zu trennen, braucht man Antragssysteme, notfalls auch Aufnahmelager, die außerhalb der Grenzen der EU zu einer Entscheidung kommen. Jeder andere Weg provoziert noch mehr Chaos und EU-Austritte.

149,61

Refugees in Sweden

Seeking asylum—and jobs

Too few refugees, not too many, are working in Europe

Nov 5th 2016 | STOCKHOLM | [From the print edition](#)

WHEN Ameen first arrived from Aleppo, he was thrilled to have made it to Sweden. Speaking as he takes a break from a protest near parliament, he says he thought there would be plenty of jobs. But none was available. Now that the government has made it harder for family members to join the refugees, some have taken to Stockholm's cobbled streets. The rules on asylum-seeking in Europe mean refugees like him have to stay in their country of arrival. "If we could leave, many of us would," he says.

A big reason refugees cause alarm across Europe is the fear that they will steal jobs. But a more serious problem may be their joblessness. France, Germany and Norway all have big employment gaps between native- and foreign-born workers. But the gap is widest in the Netherlands and Sweden—and these figures do not yet include the 163,000 asylum-seekers who arrived in Sweden last year (see chart).



Economist.com

In part, Sweden is a victim of its own generosity and success. No European country has a larger proportion of refugees in its population and in 2015 none welcomed a larger flow of asylum-seekers, proportionate to its population, than Sweden did. Employment rates for refugees are no lower than in most European countries, but the difference with Swedish-born workers is striking. Partly it is because many Swedish-born women work and Swedes are highly educated. Nevertheless, fears are mounting about the social impact of the two-tier labour market that is developing. Magnus Henrekson, an academic, fears further ghettoisation and alienation.

On the surface, Sweden has one of the least troubled labour markets in the world. The economy is growing, vacancies are plentiful, only 5% of 15-74-year-old native-born workers are jobless and the unemployment rate is falling. But foreign-born workers are three times as likely to be unemployed, and the ratio is rising. For those from outside the EU it is higher still (22.5% are unemployed). Hidden discrimination, housing problems and a

Swedish reliance on informal networks help explain the gap. But many refugees simply lack the skills for Sweden's job market.

The issue is not unique to Sweden. In a report published in September, the OECD and UNHCR found that many employers do not see recruiting refugees as a business opportunity, but as a "CSR" (corporate social responsibility) issue. Large employers made a big fuss about providing apprenticeships and mentoring schemes, but few offer jobs. The obstacles employers cite include uncertainty about refugees' qualifications and their right to work, sceptical public opinion, and worries that language barriers will mean lower productivity.

The concerns reflect changes in Sweden's employment market. Fewer than 5% of jobs are now low-skilled, requiring less than a high-school qualification, compared with 9% in Germany and 16% in Spain. Countries such as Greece and Italy have larger shadow economies, helping explain why refugees there have higher employment levels than natives. "High-school diplomas are Sweden's biggest divider," says Anna Breman, chief economist at Swedbank. Nearly all Swedes have them, yet only half of new arrivals do, according to government statistics.

The paradox, says Thomas Liebig, from the OECD, is that Sweden has among the most advanced refugee-integration policies. A two-year programme is meant to make refugees "job-ready", but is often too long for educated refugees and too short for those lacking basic literacy and numeracy. Only 22% of low-educated foreign-born men and 8% of women found work in the year after completing the programme. On average it takes seven to eight years for newcomers to find employment. According to a survey in 2014, across Europe it takes refugees and other beneficiaries of international protection 20 years to reach employment rates similar to natives. This contrasts with America, where research has shown that refugees find work faster than other immigrants, and even do better than economic migrants over time.

Highly educated migrants also lag behind their Swedish-born peers in finding work. The biggest difficulties are posed by the large group with few qualifications. The obvious way to help is to train them better, particularly the young. Around 70,000 of last year's arrivals were minors, half of them unaccompanied. But a large proportion of 15-24 year-olds, especially women, drop out of education or training.

Ms Breman thinks the real bottleneck in Sweden is that the lowest wages are so high. But cutting wages or lowering the minimum wage is impossible: powerful unions would object. So instead, successive governments have experimented with wage subsidies for certain sectors, such as restaurants, as well as tax credits, for example for house renovation. Supporters argue that such subsidies compensate employers for taking a risk and a (temporary) fall in productivity.

Worries about unemployed refugees have been masked by the recent strong performance of Sweden's economy—ironically boosted by increased spending on refugees. (IKEA, a furniture chain, is reported to have run out of mattresses at one point.) But there is a growing realisation that Sweden—and Europe as a whole—cannot afford to delay reforms to ease the integration of refugees. The numbers now are simply too big.

Like most of Europe, Sweden's population is ageing. Educating and integrating young refugees could help plug gaps in the labour market. Failure to do so will exacerbate pressure on government spending and could lead to permanent exclusion and further polarisation. Europe is right to be worried about refugees and jobs—albeit for the wrong reasons.

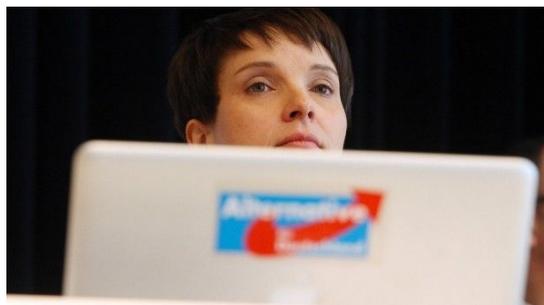
149,63

Erfolg von Populisten

Wie AfD und Pegida durch Facebook groß wurden

Der Aufstieg von AfD und Pegida hängt eng mit Facebook zusammen. Die Mechanismen spielen Populisten in die Karten – auch Donald Trump hat davon profitiert. Das Netzwerk ist ein Rückzugsraum für Radikalisierung.

11.11.2016, von TIMO STEPPAT



© DPA/Profiteurin: AfD-Chefin Frauke Petry mit Laptop.

Von der Facebook-Seite der AfD ist die NPD-Seite „Heimat schützen - Asylbetrug stoppen“ einen Klick entfernt. Zwei Klicks weiter finden Interessierte „Deutschland den Deutschen“, und drei Klicks sind es bis zur Fan-Gruppe der „German Defence League“, die inzwischen verboten ist. Wer bei AfD oder Pegida „Gefällt mir“ drückt, öffnet eine Schleuse. Dahinter ist ein breiter Weg zu immer neuen, halbprofessionell gestalteten Seiten des rechtsextremen Spektrums. Die Nähe bedeutet nicht, dass sie kooperieren; die Anhängerschaft überschneidet sich. **Facebook** verbindet Interessen. Wer Blogs zu gesunder Ernährung folgt, bekommt Low-Carb-Kochbücher und Werbung für vegane Lebensmittel angeboten. Interesse an Pegida und Flüchtlingskrise führt zu Hetze.



Autor: Timo Steppat, Redakteur in der Politik.Folgen:

Der Algorithmus funktioniert wie ein Verstärker. Die Unzufriedenheit und der Hass, die Teile der Gesellschaft bewegen, werden gebündelt und leichter als früher verbreitet. Das hat auch der amerikanische Wahlkampf gezeigt. Dort haben Facebook-Seiten wie „Make America great“, „Breitbart“ oder „US Uncut“ starken Zuspruch. Die Überschrift eines Artikels lautet etwa: „Kein Medium berichtet von dem Muslim, der Donald Trump attackiert hat. Also tun wir es.“ 3000 Nutzer teilen die Meldung, 14 000 Mal wird „Gefällt mir“ gedrückt. Gezielte Falschmeldungen wie diese sind zum Teil so erfolgreich, dass sie es in die Trending Topics schaffen. Das bedeutet über die eigene hohe Reichweite hinaus Aufmerksamkeit. Zeitweise passten Facebook-Mitarbeiter diese Meta-Themen auch zugunsten der demokratischen Kandidatin **Hillary Clinton** an. Die Verzerrung sollte von Menschenhand ausgeglichen werden. Trump-Anhänger wüteten. Jetzt regiert wieder der Algorithmus.

Für den Aufstieg von Pegida und der **AfD** spielte Facebook eine zentrale Rolle. Die AfD wäre nicht, wo sie heute ist, wenn es Facebook nicht gäbe. Und Pegida hätte - zu diesem Schluss kommen zwei aktuelle Studien - nicht über zwei Jahre Tausende mobilisieren können.

Die Geschichte geht so: **Lutz Bachmann** gründete mit einigen Freunden eine Facebook-Gruppe. Der Name schon damals: Patrioten Europas gegen die Islamisierung des Abendlandes. Ein paar tausend Nutzer folgten der Seite, als am 20. Oktober 2014 die erste Demonstration auf der Straße stattfand. 350 Leute kamen, weit mehr, als Bachmann erwartet hätte. So hat er es später dem Videokanal der „Jungen Freiheit“ berichtet. Über

Facebook waren die Menschen in Dresden und Umgebung auf die „Patrioten Europas“ aufmerksam geworden. Von Woche zu Woche wuchs die Zahl der Teilnehmer auf der Straße. Die Medien berichteten, noch mehr kamen, und auch die Zahl der Abonnenten der Facebook-Seite stieg weiter. Nach den Montagsspaziergängen waren es mal ein paar hundert, mal 5000. Rund 200 000 Menschen drückten zwischenzeitig „Gefällt mir“.

Andere Parteien sind bei Facebook abgeschlagen

Eine Studie der TU Dresden erkennt drei Faktoren für den Erfolg: Facebook schaffte Aufmerksamkeit, was zu Protest auf der Straße führte, und erst der Straßenprotest führte auch zu medialer Aufmerksamkeit. Ein sich selbst verstärkendes System, in dem klassische Medien eine zentrale Rolle einnehmen. Selbst wenn sich die Journalisten vom Phänomen abwenden, die Reichweite der Anhänger im Netz bleibt. Im Fall von [Pegida](#) war das aus Sicht der Forscher der Grund, wieso das Comeback im Sommer 2015 gelingen konnte. Über die Plattform wurden die Anhänger eingeschworen und neue Veranstaltungen bekanntgegeben. Zu dem Zeitpunkt hatten Medien die Bewegung auf dem Dresdener Theaterplatz bereits für tot erklärt.

Auch die AfD hat ihre Facebook-Präsenz zum richtigen Zeitpunkt gezielt eingesetzt. Als es zum Streit um die Parteiführung kam und [Frauke Petry](#) gewann, diente die Facebook-Seite, die von einem Petry-Vertrauten geführt wird, als wichtiges Kommunikationsmittel. Mit ihr wurde die Basis informiert und auf den neuen Kurs eingeschworen. Durch die gezielte Kommunikation über Facebook, dass etwa jede Frage eines Nutzers beantwortet wird, konnte die Partei anfangs auch ausgleichen, dass ihr die Strukturen in den Kommunen fehlten. Parteianhänger fühlten sich versorgt. Diese Strategie hat die AfD konsequent fortgesetzt. Blickt man heute auf die Übersicht, wie viele Facebook-Abbonnten die Landesparteien haben, führt die AfD in 14 von 16 Fällen. In Sachsen wird sie von der NPD, in Bayern von der CSU leicht überholt.

149,65

Falschmeldungen im Wahlkampf

Facebook weist Schuld an Trump-Sieg zurück

Der Papst ein Trump-Unterstützer? Vor der Wahl in Amerika war Facebook voll von Falschmeldungen. Für eine „verrückte Idee“ hält Gründer Mark Zuckerberg, dass das die Wahl entschieden habe.

11.11.2016



© AFP Facebook-Gründer Mark Zuckerberg.

Facebook-Gründer Mark Zuckerberg hat bezweifelt, dass weit verbreitete Falschmeldungen bei dem Online-Netzwerk den Ausgang der Präsidentschaftswahl in den Vereinigten Staaten mitentschieden hätten. „Ich persönlich halte es für eine ziemlich verrückte Idee, dass falsche News auf Facebook, die nur einen sehr geringen Anteil der Inhalte ausmachen, die Wahl auf irgendeine Weise beeinflusst haben könnten“, sagte Zuckerberg bei einem Auftritt auf der Konferenz „Techonomy“ in Kalifornien in der Nacht zum Freitag. Die Wähler entschieden auf Grundlage ihrer Lebenserfahrung.

Facebook war im Wahlkampf vorgeworfen worden, das Online-Netzwerk habe zu wenig gegen die Ausbreitung gefälschter Nachrichten-Artikel unternommen. Die angeblichen Berichte gossen meist Wasser auf die Mühlen des republikanischen Präsidentschaftsanwärters Donald Trump. So hieß es zum Beispiel, der Papst habe dessen Kandidatur unterstützt. Facebook ist für viele Nutzer zu einer wichtigen Nachrichtenquelle geworden.

Zuckerberg bestritt auch, dass sich im Newsfeed des Online-Netzwerks eine Filterblase bilde, in der den Nutzern durch Software-Algorithmen vor allem Nachrichten angezeigt werden, die zu ihren Ansichten passen und diese damit nur verfestigen. So habe eine im vergangenen Jahr veröffentlichte Studie von Facebook gezeigt, dass sich die angezeigten Nachrichten für Liberale und Konservative nur geringfügig unterschieden.

Zugleich zeigte sich dabei aber auch, dass die Menschen seltener auf Überschriften klicken, die nicht mit ihrer Meinung übereinstimmen. Man neige dazu, Dinge auszublenden, die nicht zur eigenen Weltsicht passten, sagte Zuckerberg. „Ich weiß nicht, was man dagegen unternehmen kann.“

149,66

Amerika nach Trumps Sieg

Ist Clinton doch die heimliche Präsidentin?

Hillary Clinton hat landesweit mehr Stimmen bekommen als Donald Trump. Müsste deswegen sie und nicht er Präsident werden?

11.11.2016, von STEFAN TOMIK



© AFP Anti-Trump-Protest vor dem Trump-Tower in Chicago

Wir müssen ein Missverständnis korrigieren: Hillary Clinton hat bei der Präsidentenwahl zwar fast 400.000 Stimmen mehr erhalten als ihr Widersacher **Donald Trump** – doch bedeutet das mitnichten, dass sie die eigentliche Wahlgewinnerin wäre, auch wenn enttäuschte Demokraten und junge Clinton-Anhänger bei ihren Protesten in amerikanischen Großstädten das behaupten. So schreibt etwa der linke Filmemacher Michael Moore auf Facebook: „Die MEHRHEIT unserer Mitamerikaner bevorzugte Hillary Clinton über Donald Trump. Punkt. Tatsache. (...) Der einzige Grund, warum er Präsident wird, ist eine obskure, verrückte Idee aus dem 18. Jahrhundert, genannt Electoral College. Bis wir das ändern, werden wir immer wieder Präsidenten haben, die wir nicht gewählt und nicht gewollt haben.“



Autor: Stefan Tomik, Redakteur in der Politik, Folgen:

So viel stimmt jedenfalls: Das Electoral College ist tatsächlich im zweiten Artikel der amerikanischen Verfassung von 1787 festgeschrieben. Präsident und Vizepräsident werden nicht direkt vom Volk gewählt, sondern über den Umweg des Wahlmännerkollegs. Es funktioniert im Groben so: Jeder Staat entsendet so viele Wahlmänner, wie er Kongressmitglieder stellt. Zusammen sind es 538. In den Staaten werden die Wahlmänner meistens nach dem Prinzip „The winner takes it all“ bestimmt. Hätte Trump in einem Bundesstaat nur eine einzige Stimme mehr als Clinton bekommen, erhielte er trotzdem alle Wahlmännerstimmen dieses Staates.

Immer trifft es Demokraten

In 24 der 50 Bundesstaaten sind die Wahlmänner per Gesetz dazu verpflichtet, für jenen Kandidaten zu stimmen, der dort die Mehrheit bekam. Tun sie das nicht, können sie sogar bestraft werden. Der Supreme Court, das oberste Gericht der Vereinigten Staaten, hat diese Praxis 1952 für rechtmäßig erklärt. In den übrigen Staaten könnten die Wahlmänner theoretisch anders abstimmen; das passiert aber extrem selten. Elf von zehntausenden Wahlmännern haben es bislang getan. Noch nie wurde eine **Präsidentenwahl** dadurch beeinflusst.

Das Electoral College tritt übrigens nie als Gremium zusammen. Stattdessen treffen sich die Wahlmänner der einzelnen Bundesstaaten am Montag nach dem zweiten Mittwoch im Dezember, demnächst also am 19. Dezember, in deren Hauptstädten. Dann folgt eine wiederum komplexe Prozedur, an deren Ende versiegelte Stimmumschläge nach Washington gebracht werden.



© AFP Unterlegen: Hillary Clinton

Präsident der Vereinigten Staaten wird, wer die meisten Wahlmännerstimmen auf sich vereinigt. Trump wird wohl 290, Clinton nur 228 bekommen. Sollten sich die äußerst engen Ergebnisse in Michigan und New Hampshire bestätigen, hätte Trump in sieben jener Staaten gewonnen, die in den vergangenen zwei Wahlen mindestens einmal an Obama gingen.

Vor Trump ist es bislang vier Mal passiert, dass ein Kandidat Präsident wurde, der die Stimmenmehrheit (*popular vote*) verfehlte: Benjamin Harrison 1888, Rutherford B. Hayes 1876, John Quincy Adams 1824 und **George W. Bush** 2000. Der lag etwa eine halbe Million Stimmen hinter Al Gore, allerdings machten sie auch nicht mehr als 0,5 Prozent aller abgegebenen Stimmen aus. Immer waren es Demokraten, die sich ihren republikanischen Gegnern geschlagen geben musste. In der Tat kann man dieses System kritisieren. Erstens ist es antiquiert und ineffizient. Warum macht man sich die Mühe, auch noch Wahlmänner zu bestimmen und sie in jedem einzelnen Bundesstaat zusammenkommen zu lassen, wenn das Ergebnis der ganzen Veranstaltung sowieso schon feststeht? Zweitens, und das hat mehr Gewicht, ist das System demokratietheoretisch bedenklich. Denn es schließt Millionen Wähler von der Entscheidung über den Präsidenten faktisch aus. Republikanische Wähler werden es kaum schaffen, die Demokraten-Hochburgen Kalifornien und New York zu drehen – ihre Stimmen fallen unter den Tisch. Dasselbe Schicksal erleiden demokratische Wähler in Utah oder Texas.

Das bestehende System führt dazu, dass die Wahl immer in den sogenannten *swing states* entschieden wird, in jenen Staaten also, die mal demokratisch und mal republikanisch wählen, und in denen es deshalb besonders knapp wird. Ihre jeweiligen Hochburgen werden Demokraten und Republikaner sowieso behaupten, sie spielen im Wahlkampf kaum eine Rolle. Es sind die *swing states*, in denen die Kandidaten die meisten Auftritte absolvieren, hier investieren sie das meiste Geld in Wahlwerbung, hier versprechen sie, was die Menschen hören wollen. Das ist nicht gerade fair gegenüber allen anderen.

Auch Trump kritisierte das Wahlsystem

Eine Direktwahl nach dem Prinzip „one man, one vote“ wäre gerechter. Jede Stimme hätte dann das gleiche Gewicht. Präziser formuliert: Jeder wahlberechtigte Amerikaner hätte dieselbe Chance, dass seine Stimme bei einer Wahl den Ausschlag gibt. Selbst Donald Trump hat das derzeitige Wahlsystem scharf kritisiert. In einem Tweet von 2012 bezeichnete er das Electoral College einmal als „Katastrophe für die Demokratie“. Allerdings behauptete Trump damals auch, dass Obama bei seiner Wiederwahl keine Stimmenmehrheit bekommen habe – das Gegenteil war der Fall.

Doch für die gerade hinter uns liegende Wahl sind die Argumente gegen das Electoral College irrelevant. Das Wahlmännergremium ist nun einmal in der Verfassung vorgeschrieben, und im Nachhinein lassen sich Regeln nicht mehr ändern. Wirklich weit gediehen sind die Initiativen zur Reform der Präsidentenwahl nach dem Duell Bush gegen Gore im Jahr 2000 jedenfalls nicht. Eine Verfassungsänderung wäre dafür übrigens nicht zwingend nötig. Die Bundesstaaten, die ja selbst bestimmen, wie sie die Wahlprozedur organisieren, könnten sich auch dazu entscheiden, ihre Wahlmännerstimmen aufzusplitten, wie es bislang nur Maine und Nebraska tun. Oder ihre Wahlmänner dazu verpflichten, so abzustimmen, wie die Mehrheit aller amerikanischen Wähler. Doch das würde nur Sinn ergeben, wenn sich alle 50 Bundesstaaten darauf verständigen könnten.

Hätte tatsächlich jede Stimme das gleiche Gewicht, würde das die Kalkulation der Kandidaten und die der Wähler radikal verändern. Dann würden die Kampagnen ganz anders aussehen: Plötzlich würde sich ein Wahlkampf, ein echter Kampf um jeden einzelnen Wähler, in allen Bundestaaten lohnen. Hätte jede Stimme das gleiche Gewicht, hätte ein Republikaner in Hawaii wieder einen echten Grund, zur Wahl zu gehen und ein Demokrat in Wyoming auch. Vielleicht würde sogar die Bereitschaft zunehmen, aus Protest einen dritten Kandidaten zu wählen – wer weiß das schon. Es ist gut möglich, dass [Hillary Clinton](#) auch unter diesen Umständen die meisten Stimmen bekommen hätte, sicher ist es nicht. Und deswegen ist es unsinnig und unsportlich, sie jetzt zur eigentlichen Siegerin der Präsidentenwahl auszurufen.

149,68

Compétitivité : le décrochage français est-il irréversible ?

Une étude de l'OFCE sur « L'état du tissu productif français » relance le débat sur la capacité de notre économie à rester dans la course de la concurrence mondiale. Le coût du travail n'est pas le seul en cause. L'anémie de l'effort de recherche et le manque d'investissements en machines et robots expliquent aussi le retard français.

LE MONDE ECONOMIE | 11.11.2016 à 10h49 | Par [Audrey Tonnelier](#)

Il l'a réaffirmé avec conviction, comme tant d'autres avant lui. « *La désindustrialisation n'est pas une fatalité* », a martelé Manuel Valls, jeudi 10 novembre, lors d'une visite à Corbeil-Essonnes, sur le site du fabricant de semi-conducteurs X-Fab. La concurrence mondiale « *ne fait aucun cadeau (...). Mais nous avons des atouts à faire valoir, et en particulier nos capacités d'innovation* », a souligné le premier ministre.

Vraiment ? Depuis des années, la perte de compétitivité de la France, cette difficulté de notre économie à rester dans la course mondiale, donne des sueurs froides aux économistes comme aux politiques. Aux craintes que l'Hexagone ne soit relégué au second rang, s'ajoutent celles d'un déclassé d'une partie de sa population, terreau du vote contestataire et populiste. Si l'Allemagne a retrouvé dès 2011 son niveau de production de 2008, la France, comme l'Espagne ou l'Italie, porte toujours les stigmates de la crise.

Une étude publiée jeudi 10 novembre par l'Observatoire français des conjonctures économiques (OFCE), traditionnellement classé à gauche, sur « L'Etat du tissu productif français », relance le débat. « *Oui, il y a une vraie menace de décrochage de l'appareil productif français* », assène Lionel Nesta, principal auteur de l'étude, professeur à l'université de Nice-Sophia Antipolis et directeur du département innovation et concurrence à l'OFCE. Une situation intimement liée aux difficultés de l'industrie tricolore, qui joue « *un rôle central dans la croissance économique* » rappelle M. Nesta.

Et pour cause. Si elle ne représente plus que 11 % du PIB en 2013 (contre 22,6 % en Allemagne), l'industrie est fortement consommatrice de services marchands et concentre l'essentiel des exportations et des efforts de recherche et développement (R&D) privée. Elle regroupe aussi des emplois en moyenne plus sophistiqués, donc mieux payés, et des possibilités de gain de productivité plus importants.

Le coût du travail, « usual suspect »

Mais dans le secteur, tous les voyants sont au rouge. En septembre, la production industrielle s'est repliée de 1,1 %, a indiqué l'Insee jeudi 10 novembre. Les destructions d'emplois y ont été massives depuis la crise financière (500 000 entre 2008 et 2013). Quant au déficit commercial, qui se résorbait depuis quatre ans, il a totalisé 48,7 milliards d'euros entre septembre 2015 et septembre 2016, contre 45,4 milliards un an plus tôt.

Emmanuel Jessua, directeur des études chez Coe-Rexecode, institut de conjoncture proche du patronat, indique ainsi :

« *On assiste à une dégradation continue de la compétitivité française depuis 2000, sur fond de passage aux 35 heures, de perte d'attractivité de la France et d'érosion de sa base industrielle. Nos*

exportations de biens et services représentaient alors 17 % de celles de la zone euro, contre 13,4 % en 2015. »

Dès lors, que faire ? Pour certains, la partie est déjà perdue. D'un côté, *« faire disparaître l'écart de coût de production entre la France et l'Espagne nécessiterait une baisse improbable des salaires »*, de l'autre, *« on ne voit pas de signe de hausse du niveau de gamme de l'industrie française »*, tranchait Patrick Artus, économiste chez Natixis, dans une note de septembre intitulée *« France : l'impossible réindustrialisation »*.

L'étude de l'OFCE a le mérite de ne pas réduire le sujet à la question du coût du travail, *« usual suspect »* en matière de perte de compétitivité, qui incite les entreprises françaises à réclamer toujours plus de baisses de charges. Selon M. Nesta, si l'économie tricolore décroche, c'est qu'elle est *« prise en sandwich entre une concurrence en prix croissante [de la part de l'Espagne notamment, qui a drastiquement réduit son coût du travail] et une anémie persistante de son effort de recherche et de ses investissements productifs »*.

« SI L'ON VEUT RÉINDUSTRIALISER LE PAYS, IL VA FALLOIR MONTER EN GAMME », SOULIGNE M. NESTA.

« Si l'on veut réindustrialiser le pays, il va falloir monter en gamme », souligne M. Nesta. Pour l'heure, les entreprises hexagonales ont beau investir, elles le font davantage dans la construction et l'immobilier que pour s'équiper en machines et robots. Et en matière d'innovation, la France fait des efforts *« significatifs mais plus faibles que les pays les plus innovants »*, comme l'Allemagne. Ce ne va pas sans poser des questions sur la pertinence du crédit d'impôt recherche (CIR), ce dispositif fiscal à 6 milliards d'euros par an.

Les effets du CICE encore très discutés

Ce constat mérite d'être nuancé : il ne prend pas en compte le fort rebond des investissements productifs français généré par la mesure de suramortissement fiscal en place depuis avril 2015. En revanche, *« il faut que les politiques fiscales mises en place dernièrement [CICE] se traduisent par des gains réels de compétitivité »*, insiste M. Nesta. C'est-à-dire soit par une baisse de prix des entreprises à même de dynamiser les ventes, soit par des investissements pour se moderniser. Problème : les effets du CICE sont encore très discutés, même si son impact sur la reconstitution des marges des entreprises est salué.

« La prise de conscience par le gouvernement de la nécessité de réorienter la politique économique vers une baisse des charges est positive. Mais ce processus prendra du temps », abonde M. Jessua. La période qui s'ouvre semble décisive pour la France. En particulier, la hausse de l'investissement productif depuis un an peut expliquer la hausse des importations (surcroît d'achat de biens d'équipements à l'étranger), et donc la dégradation du solde commercial. *« On peut espérer un cercle vertueux, qui permettrait à terme de réenclencher une montée en gamme. Mais à ce stade, cela reste de l'ordre de la conjecture »*, conclut M. Jessua.

149,70

Afrikas Jugend

Die kommende Völkerwanderung

Afrikas Geburtenrate explodiert. Bis 2050 könnten fast 2,5 Milliarden den Kontinent bewohnen. Korruption und Massenarbeitslosigkeit treiben die Jugend auf eine gefährliche Reise nach Europa. Ein Kommentar.

12.11.2016, von PHILIP PLICKERT



© DPA Neuanfang in Europa: Viele junge Afrikaner träumen von einem besseren Leben.

Es kann einem schwindelig werden beim Blick auf Afrikas Bevölkerungsentwicklung. 1950 lebten in Afrika etwa 230 Millionen Menschen, das war ein Zehntel der Erdbevölkerung. Heute sind es 1,2 Milliarden. Die Bevölkerung ist extrem jung, und die Geburtenrate liegt weiter außergewöhnlich hoch, daher wird die Zahl drastisch weiterwachsen. Im Jahr 2050 dürften es fast 2,5 Milliarden Afrikaner sein, so die nach oben revidierte Schätzung der Vereinten Nationen. 2100 könnten es 4,4 Milliarden sein – 40 Prozent der Erdbevölkerung.



Autor: Philip Plickert, Redakteur in der Wirtschaft, zuständig für „Der Volkswirt“-Folgen:

Das Hauptproblem ist, dass Arbeitsplätze für die Massen an jungen Leuten fehlen. Millionen junge Erwachsene drängen auf den Arbeitsmarkt, ohne Chancen auf eine feste, halbwegs gut bezahlte Beschäftigung. Sie haben nur Gelegenheitsjobs, schlagen sich durch als Straßenverkäufer, Fahrer und Tagelöhner und vergrößern das Heer unzufriedener Jugendlicher in den wuchernden Millionenstädten. Nordafrika und der Nahe Osten sind weltweit die Regionen mit der höchsten Jugendarbeitslosigkeit von 30 Prozent, so die Internationale Arbeitsorganisation (ILO). Und selbst wer eine Arbeit hat, bleibt meist arm. In Schwarzafrika zählen 70 Prozent zu den „working poor“ mit weniger als 3,10 Dollar Einkommen am Tag.

Angesicht dieser Situation ist verständlich, dass ein großer Teil der Jugend ans Auswandern denkt. 38 Prozent der jungen Afrikaner würden gerne emigrieren, schreibt die ILO. Schon heute sind Millionen Afrikaner wegen Wirtschaftskrisen, Terror und Bürgerkriegen als Flüchtlinge und Migranten auf dem Schwarzen Kontinent unterwegs. Sie gehen zunächst in Nachbarländer. Doch für Millionen bleibt Europa das Traumziel.

Wachstum stagniert

Einige Länder Afrikas haben in den vergangenen Jahren einen bemerkenswerten Wirtschaftsaufschwung geschafft. Afrikas Wachstumsrate nach der Jahrtausendwende bis 2008 betrug fast 5 Prozent. Von „Löwen in Bewegung“ schwärmten McKinsey-Berater. Inzwischen sehen die Zahlen ernüchternd aus. Das Wachstum ist auf 3 bis 4 Prozent gesunken – zu wenig angesichts der Bevölkerungszunahme von 2,7 Prozent. Die Bremsung hat zwei Hauptgründe: Zum einen leiden die Erdölexporture wie Nigeria, Angola, Algerien und Sudan unter dem Ölpreisverfall. Ihre Wachstumsrate hat sich auf 4 Prozent fast halbiert. Und in Nordafrika hat das Chaos nach der „Arabellion“ zu wirtschaftlichem Stillstand geführt. Ägypten, Libyen und Tunesien wachsen seitdem nicht mehr. Zusammen stehen die genannten Länder für fast zwei Drittel der Wirtschaftsleistung Afrikas.

Eine dritte Ländergruppe entwickelt sich wirtschaftlich erfreulich, darunter Äthiopien, Tansania, Ruanda und die Elfenbeinküste. Doch auch dort liegt vieles im Argen. Äthiopiens autoritäre linke Führung setzt mit eiserner Hand eine Entwicklung nach chinesischem Muster durch – politische Freiheiten, die Opposition und Minderheitenrechte werden mit Füßen getreten. Jenseits der glitzernden Hochhäuser in der Hauptstadt Addis Abeba, die neulich die Kanzlerin besuchte, leidet ein Fünftel der 100-Millionen-Bevölkerung Hunger.

Mitschuld des Westens

Es gäbe durchaus Potentiale in Afrika, dem Elend zu entkommen. Asien hat es vorgemacht, die dortige junge Bevölkerung hat in kurzer Zeit eine beachtliche industrielle Entwicklung getragen. Einige Wirtschaftszweige, etwa die Mobilfunkbranche, wachsen rasant in Afrika. Die Urbanisierung bietet auch Chancen. Afrikas Landwirtschaft hätte mit riesigen fruchtbaren Ackerlandflächen die Chance, alle gut zu ernähren, nur ist ihre Produktivität sehr gering. Hinzu kommen Agrarkrisen durch Enteignungen unter Diktator Mugabe. Anderswo haben subventionierte europäische Agrarexporte afrikanische Märkte kaputtgemacht. Hier trifft der Vorwurf zu, dass der Westen eine Mitschuld an den Problemen trägt.

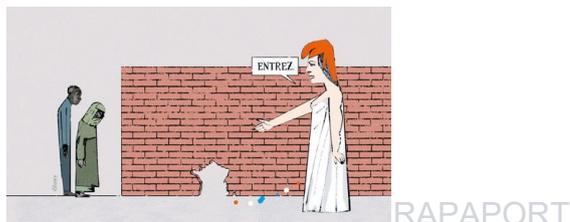
Aber zum größeren Teil ist die Misere hausgemacht. Afrikas Löwen sind keine asiatischen Tiger. Es gibt zwar Beispiele für große Fortschritte, etwa Ruanda, das konsequent Reformen durchführt. Vielen anderen Ländern Afrikas fehlen aber gute Rahmenbedingungen für Investitionen und Unternehmertum. Es mangelt an Rechtsstaatlichkeit, gesicherten Eigentumsrechten und offenen Märkten. Stattdessen herrschen korrupte Eliten, die sich die Taschen vollstopfen. Ein Gutteil der geschätzt 600 bis 800 Milliarden Euro Entwicklungshilfe seit der Unabhängigkeit der afrikanischen Staaten ist in dunklen Kanälen versickert.

Selbst wenn mehr Länder in Afrika und im Nahen Osten mehr Wirtschaftswachstum schaffen, nähme der Migrationsdruck nach Europa nicht ab. Vielmehr wird er zunächst steigen, denn nur Menschen mit höheren Einkommen können die Reise und die Schlepper bezahlen. Eine Massenmigration, die zur Völkerwanderung wird, wie es der äthiopische Berater und Buchautor Prinz Asfa-Wossen Asserate prognostiziert, ist konfliktträchtig und wird heftige politische Reaktionen in Europa hervorrufen. Ein Massenexodus ist auch nicht gut für die Herkunftsländer. Sie bluten aus, wenn gerade die besser ausgebildete Jugend sie scharenweise verlässt. Es wird höchste Zeit, Afrika mehr Aufmerksamkeit zu schenken. Sonst wird nicht nur die Zukunft der Milliarden Afrikaner düster sein.

Intégration ou assimilation, une histoire de nuances

Le mot « intégration » s'était imposé dans le discours politique depuis les années 1980. Que signifie le retour, notamment à droite, du mot « assimilation » ?

LE MONDE IDEES | 11.11.2016 à 14h44 • Mis à jour le 12.11.2016 à 15h04 | Par [Anne Chemin](#)



Il y a une quinzaine d'années, le mot « assimilation » fleurait bon la III^e République. Il était associé aux politiques menées dans les colonies – on parlait alors volontiers d'« *assimilation coloniale* » – ou aux débats de l'entre-deux-guerres sur l'accès à la nationalité – une circulaire de 1927 la définissait comme « *l'absorption plus complète et parfaite des éléments étrangers dans la nation* ». Après une longue éclipse, l'assimilation a effectué un retour en grâce inattendu dans les années 2000 : portée par les controverses sur l'islam, elle est désormais au cœur des débats sur l'« identité nationale ».

Pendant la campagne des primaires, Nicolas Sarkozy a ainsi célébré les vertus de l'assimilation. « *Elle n'est pas une possibilité offerte à ceux qui choisissent la France, elle doit être une condition à tout séjour de longue durée et à toute naturalisation* », lançait-il en mai devant le cercle de réflexion France fière. « *Il va falloir reprendre le grand travail de l'assimilation républicaine* », renchérisait le vice-président du Front national, Florian Philippot, en septembre sur France Info. La défaite du fondamentalisme musulman « *passé par l'assimilation* » de l'islam, affirmait Manuel Valls, dans *L'Express*, en août. « *Oui, j'assume ces mots. Il faut une assimilation* », insistait le premier ministre.

Si le terme a une tonalité martiale, c'est parce qu'il désigne un processus radical. « *La notion d'assimilation fait appel à une métaphore digestive*, explique Patrick Simon, sociodémographe à l'Institut national d'études démographiques (INED). *Le corps social et les institutions sont censés digérer les nouveaux venus et les transformer en Français. Le but est qu'ils ne soient plus repérables dans la structure sociale, que leurs spécificités culturelles, religieuses ou sociales disparaissent afin qu'ils deviennent semblables en tout point aux Français.* » Un parcours que le sociologue Abdelmalek Sayad résume en quelques mots : il s'agit, selon lui, de « *passer de l'altérité la plus radicale à l'identité la plus totale* ».

Dans les colonies

Cette notion ne date pas d'hier. « *La théorie assimilationniste a dominé la littérature sur l'immigration pendant une grande partie du XX^e siècle*, constatait en 2006 la sociologue Mirna Safi dans la *Revue française de sociologie*. *C'est d'ailleurs pour cela qu'il est commun de l'appeler la théorie classique. Elle anticipe qu'au fil du temps et des générations, les populations issues de l'immigration se rapprocheront de plus en plus des natifs jusqu'à devenir indiscernables par rapport à ces derniers. Derrière cette perspective, on trouve l'hypothèse selon laquelle il existe un processus naturel par lequel divers groupes ethniques partagent une culture. Ce processus consisterait en une perte progressive de l'ancienne culture à l'avantage de la nouvelle.* »

Si la notion d'assimilation appartient depuis longtemps au vocabulaire des sciences sociales, elle n'est pas dénuée de connotations politiques. « *Ce mot-combat appartient au registre identitaire et il s'adresse à la population majoritaire, constate le sociologue et politiste Christophe Bertossi, auteur de *La Citoyenneté à la française* (CNRS Editions, 270 p., 20 euros). Il apparaît en général dans les sociétés où ce qui est différent est considéré comme inquiétant. Il s'agit d'imposer à celui que l'on désigne comme l'étranger la conception du monde de la société d'accueil. Ce processus suppose l'effacement total du bagage identitaire des nouveaux venus.* »

En France, la notion juridique d'assimilation apparaît dans les colonies dans les années 1890. Si les « indigènes » veulent acquérir la nationalité française, ils doivent prouver leur assimilation en respectant les « *critères de civilisation* » élaborés par l'administration coloniale. Dans *Les Frontières de l'« identité nationale »* (La Découverte, 2012), le politiste et sociologue Abdellali Hajjat énumère les questions posées aux candidats à la naturalisation en Indochine, dans les années 1930 : « *S'habille-t-il à la française ?* » A-t-il « *une politesse française* » ? Son habitation « *est-elle aménagée à la française (salon, bureau de travail, chambre à coucher, etc.) ?* ».

Priorité aux « races sœurs »

Il faut attendre 1927 pour que le mot entre dans le vocabulaire juridique de la métropole. Cette année-là, le ministre de la justice, Louis Barthou, fait de l'« *assimilation* » une condition d'accès à la naturalisation. Dans un pays hanté par le spectre de la dépopulation, il propose d'accueillir « *les éléments d'origine étrangère vraiment assimilables et susceptibles de s'y fondre rapidement à la deuxième génération, tant en raison de la naissance et de l'éducation sur le même sol de France que d'une consanguinité fréquente de race et des alliances avec des familles françaises* ». La priorité est donnée aux « *racés sœurs* » au détriment de ceux que l'on appelle les « *Orientaux* » ou les « *Levantins* ».

Notre droit de la nationalité est l'héritier de cette tradition assimilationniste. « *Nul ne peut être naturalisé s'il ne justifie pas de son assimilation à la communauté française, notamment par une connaissance suffisante, selon sa condition, de la langue française* », précise aujourd'hui le code de la nationalité. Les décennies ont passé, les critères raciaux de l'entre-deux-guerres ont fait place à un vocabulaire « *culturel* » ou « *socioculturel* », selon Abdellali Hayyat, mais la notion d'assimilation reste au cœur de la procédure : c'est au nom de ce principe, et de lui seul, que la nationalité française peut aujourd'hui être refusée à un étranger.

Cette notion a beau être présente dans le droit depuis plus d'un siècle, elle n'a pas fait, dans la réalité, les merveilles que décrit aujourd'hui la droite identitaire. L'historien Gérard Noiriel a raconté à maintes reprises combien l'assimilation, sous la III^e République, fut difficile, heurtée, chaotique. Et combien les Français furent hostiles aux Polonais, aux Italiens ou aux Belges, qu'ils jugeaient inassimilables. Pour lui, le moment fondateur de cette histoire tumultueuse est la première « *chasse à l'immigré* », à Marseille, en 1881 : trois jours de violences après des sifflets italiens contre *La Marseillaise* lors d'un défilé des troupes – un geste considéré comme « *un manque de loyauté à l'égard de la nation française* », selon l'historien.

Dans les années 1980, nouveau concept

Pour les chercheurs, l'idée que les Italiens ou les Polonais se seraient fondus sans difficulté dans la nation est une légende. « *Ceux qui vantent le "bon exemple" de l'assimilation française sous la III^e République trichent avec l'histoire, note Patrick Simon. A la fin du XIX^e siècle, les immigrants vivaient dans des communautés plus isolées encore que nos banlieues. Dans les bassins miniers du Nord ou dans le couloir rhodanien, il y avait des villages entiers dans lesquels on ne pouvait pas élire de conseillers municipaux car il n'y avait pas assez de Français ! On y parlait italien ou polonais, y compris à l'école. Et on y trouvait des infrastructures que l'on qualifierait aujourd'hui de communautaristes : des sections italiennes ou polonaises dans les associations sportives, les syndicats ou les partis.* »

Est-ce parce qu'au lendemain de la seconde guerre mondiale le mot assimilation reste associé à la III^e République et à la colonisation ? Ou parce qu'il n'apparaît plus très pertinent dans une Europe qui s'ouvre à la mondialisation ? Après la Libération, ce terme un brin désuet disparaît peu à peu des discours politiques. En France comme dans le reste de l'Europe, il est détrôné, dans les années 1980, par un concept nouveau : l'« intégration ». Au fil des ans, le terme s'invite dans les politiques publiques : le Haut Conseil à l'intégration (HCI) voit le jour en 1989, le « contrat d'accueil et d'intégration » en 2006. L'intégration « *est seule conforme au génie français* », proclame le premier ministre Michel Rocard en 1990.

Dans cette France où grandissent les enfants des immigrés venus au lendemain de la seconde guerre mondiale, le mot intégration s'impose peu à peu dans le débat public. « *Au début des années 1980, on se rend compte que l'immigration de travail arrivée à la fin des années 1950 et dans les années 1960 va rester, précise Patrick Simon. On pensait que l'immigration était un phénomène temporaire et conjoncturel. On comprend qu'avec le regroupement familial des hommes et des femmes se sont installées durablement en France, que leurs enfants vont à l'école, qu'ils vivent dans les quartiers, qu'ils transforment la société française. Cette prise de conscience explique l'émergence de la doctrine de l'intégration.* »

« Aucune négociation »

Comment définir cette nouvelle notion qui apparaît alors un peu partout en Europe ? En quoi se distingue-t-elle de la notion classique d'assimilation ? Selon le HCI, l'intégration ne vise pas, comme l'assimilation, à supprimer radicalement les différences, mais à les intégrer « *à un projet commun* ». Le but, explique le Haut Conseil à l'intégration, est de susciter, dans la société, la contribution active « *de l'ensemble des femmes et des hommes appelés à vivre durablement sur notre sol en acceptant sans arrière-pensées que subsistent des spécificités notamment culturelles, mais en mettant l'accent sur les ressemblances et les convergences dans l'égalité des droits et des devoirs afin d'assurer la cohésion de notre tissu social* ».

L'assimilation imposait la disparition de toutes les spécificités culturelles ; l'intégration admet que certaines puissent subsister. L'assimilation exigeait que l'immigré fasse l'ensemble du chemin ; l'intégration estime que la société d'accueil a, elle aussi, un rôle à jouer. L'assimilation partait du principe que la société d'accueil sortait intacte de sa rencontre avec les nouveaux arrivants ; l'intégration considère qu'elle se transforme au contact de l'immigration. L'assimilation mettait en avant la convergence culturelle ; l'intégration insiste sur la participation démocratique, la cohésion nationale et le vivre-ensemble.

Pour Patrick Simon, ces deux notions sous-tendent une conception différente des relations entre les immigrés et la population majoritaire. « *Dans l'assimilation, il n'y a aucune négociation : les nouveaux venus sont tenus d'adopter la langue, la nationalité et les pratiques culturelles de la société d'accueil, qui, de son côté, reste inchangée. Dans l'intégration, l'horizon est au contraire de construire de manière pragmatique une culture commune : il y a donc des interactions entre les nouveaux venus et la société majoritaire. Cette dernière reste maîtresse des lieux, elle définit les termes du compromis, mais elle se transforme et s'enrichit au contact des immigrés, en adoptant par exemple de nouvelles références musicales ou de nouvelles traditions culinaires, mais surtout en devenant plus cosmopolite.* »

Un processus à deux sens

La nouveauté est là, dans cette manière d'insister sur la part de la société d'accueil. « *L'assimilation était un processus à sens unique : c'était à l'immigré, et à lui seul, de rejoindre la population majoritaire, résume Christophe Bertossi, directeur du Centre migrations et citoyennetés de l'Institut français des relations internationales. L'intégration est présentée comme un processus à deux sens : l'immigré s'avance vers la société mais cette dernière bouge, elle aussi.* » Le Haut Conseil à l'intégration le traduit

à sa manière : la « *politique d'intégration ne concerne pas seulement les immigrés* », rappelle-t-il. Pour que le processus fonctionne, il faut que la société entre en scène, notamment en adoptant une politique de lutte contre les discriminations.

À la fin des années 1990, la France et l'Europe jouent le jeu de cette nouvelle donne. « *En 1997, au niveau européen, le traité d'Amsterdam impose aux Etats membres de lutter contre les discriminations en introduisant un nouvel article, rappelle Christophe Bertossi. Dans les années qui suivent, le gouvernement de Lionel Jospin insiste sur ce partage de la responsabilité entre les immigrés et la population majoritaire.* » Le chantier est ouvert en 2000 par la ministre de l'emploi et de la solidarité, - Martine Aubry. « *Des discriminations existent, affirme-t-elle. Nous le savons. Je le dis avec force à tous ceux qui feindraient d'ignorer ou de minorer cette réalité : à chaque acte discriminatoire, c'est la République tout entière qui vacille.* »

Une loi contre les discriminations est adoptée en 2001, une charte de la diversité en 2004, la Haute Autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité (Halde) est créée en 2005. « *Mais depuis le milieu des années 2000, ces initiatives tournent à vide, estime Christophe Bertossi. Le discours s'est raidi : on observe, en Europe, une convergence des traditions politiques nationales autour d'une version assimilationniste et identitaire de la citoyenneté. Les débats sur le refus d'accorder la nationalité française à une femme portant le voile intégral, en 2008, ceux sur l'identité nationale, en 2009, et les controverses autour de l'interdiction de la burqa, en 2010, ont redonné une pertinence publique au mot assimilation, qui avait été un peu oublié.* »

Le sentiment d'être accepté comme un Français

Pour la droite identitaire, le retour de l'assimilation est lié au comportement des immigrés : ils refusent, estime-t-elle, de se conformer aux usages de la société française. « *Une partie des familles venant de l'étranger non seulement ne veulent plus s'intégrer en France mais viennent demander à la France de changer et de s'adapter à leurs propres comportements* », affirmait ainsi le président (LR) de région Laurent Wauquiez en septembre sur la chaîne i-Télé. Les chercheurs ont une autre explication : si le modèle d'intégration français s'épuise, ce n'est pas parce que les immigrés rejettent les traditions du pays d'accueil ni parce qu'ils sont musulmans plutôt que chrétiens, comme leurs prédécesseurs du XIX^e ou du XX^e siècle : c'est parce que ce modèle repose implicitement sur le fait que les nouveaux venus sont blancs.

Pour Patrick Simon, la couleur de la peau est en effet l'impensé des politiques d'intégration européennes. « *Elles ont été conçues dans des contextes d'immigration européenne et blanche, rappelle le sociodémographe. La deuxième ou la troisième génération de l'immigration italienne, polonaise, espagnole, puis plus tard portugaise n'est plus identifiable. Dans leur cas, l'invisibilisation sociale et culturelle reproduit la banalité physique : il est impossible de faire la différence entre des descendants d'Italiens et des descendants de Français du début du XX^e siècle. Ce n'est en revanche pas le cas des minorités plus récentes comme les Africains subsahariens ou les Maghrébins : trente ou même cinquante ans après l'arrivée de leurs parents ou de leurs grands-parents sur le sol français, ils demeurent des "minorités visibles".* »

Ce phénomène ne serait pas un problème si ces minorités étaient acceptées comme des Français à part entière. Mais l'enquête « *Trajectoires et origines* », menée par l'Insee et l'INED en 2008 et 2009, montre que c'est loin d'être le cas. Chez les Européens du Sud et de l'Ouest, le sentiment d'être « *vu comme un Français* » progresse beaucoup au fil de leur séjour en France : il passe d'environ 10 % chez ceux qui sont arrivés il y a moins de dix ans à 40 % pour ceux qui y vivent depuis plus de vingt-cinq ans. Chez les Maghrébins ou les subsahariens, le temps, en revanche, ne fait rien à l'affaire : vingt-cinq ans après leur arrivée en France, le sentiment d'être accepté comme un Français à part entière stagne à moins de 15 %.

Fantasme paranoïaque

Les enquêtes sur les discriminations dans le cadre du travail ou du logement montrent que ce sentiment d'exclusion des « minorités visibles » n'a rien d'un fantasme paranoïaque. Dans un rapport publié en septembre, France Stratégie constate ainsi que le taux de chômage des descendants d'immigrés africains est très supérieur à celui des Français qui n'ont aucune ascendance migratoire, y compris lorsque l'on prend en compte les différences d'âge, de diplôme, d'origine sociale, de temps de travail ou de type de poste occupé. Cet « *écart inexplicé* » a sans doute à voir avec la couleur de la peau : aucun « *écart significatif* » n'est constaté dans le cas des descendants d'immigrés européens.

Pour bien des chercheurs, c'est ce modèle d'intégration fondé sur la ressemblance et l'invisibilité des populations qui est aujourd'hui en crise. Et cette crise ne sera sans doute pas réglée par le retour d'un discours assimilationniste musclé. « *Réaffirmer avec force, et parfois de manière obsessionnelle, les principes théoriques d'un système dont les pratiques démentent jour après jour les promesses d'égalité est une impasse*, estime Patrick Simon. *Il vaudrait mieux prendre au sérieux la question des discriminations et se montrer pragmatiques.* » Pour y parvenir, la plupart des chercheurs plaident pour une discussion sereine et documentée sur l'immigration. On en est loin.

149,77

„Habe Spaß am Disput“

Hans-Werner Sinn, streitbarer und umstrittener Ökonom, ist in Pension gegangen. Sogar der taz gab er ein Abschiedsinterview.

Hans-Werner Sinn

taz, 29.04.2016, S. 4

taz: Herr Sinn, da Sie seit Kurzem in Pension sind, können Sie es ja jetzt verraten: Es gibt Tausende von Ökonomen in Deutschland, aber man hörte vor allem Sie. Was machen die anderen falsch?

Hans-Werner Sinn: Gar nichts. Viele Ökonomen bleiben im Elfenbeinturm und betreiben Grundlagenforschung. Aber ich habe ein Leibniz-Institut geleitet. Leibniz-Institute haben die Aufgabe, Themen zu bearbeiten, die politisch relevant sind und es in die Zeitung schaffen.

Bei Ihren Auftritten im Fernsehen und auf Pressekonferenzen fällt auf, dass Sie zum Alarmismus neigen. Stets droht der Untergang Deutschlands. Verkauft sich die angebliche Katastrophe medial besonders gut?

Ökonomen warnen vor Gefahren, die andere noch nicht erkennen. Von einem Arzt erwarten Sie auch, dass er nach einem Bluttest auf die Gefahren hinweist. In der Medizin und in der Volkswirtschaftslehre gehört der Alarm zum Wesen des Fachs.

Trotzdem fiel auf: Je schlimmer die Prognose, desto heiterer wurde ihr Gesicht. Haben Sie Spaß an der Apokalypse?

Nein, Spaß am Disput. Darf ein Arzt niemals lächeln?

Oft haben Sie aber auch Krankheiten diagnostiziert, obwohl dem Patienten gar nichts fehlte. Beispiel Mindestlohn: Sie haben prognostiziert, dass dadurch 900.000 Stellen wegfallen würden. Stattdessen sind in Deutschland so viele Menschen erwerbstätig wie noch nie. Wie kam es zu Ihrer Fehleinschätzung?

Das war keine Fehleinschätzung, sondern die sinnvolle Berechnung eines Szenariums der ifo-Niederlassung in Dresden unter Leitung von Professor Thum.

Aber Sie haben diese Studie immerzu zitiert.

Ich werde immerzu damit zitiert, weil es ein schönes Argument zur Entlarvung des Neoliberalen zu sein scheint. Aber erstens handelte es sich um eine Langfristrechnung und zweitens, wie stets bei solchen Studien, um eine sogenannte differenzielle Berechnung. Mit dem Mindestlohn wird es 900.000 Stellen weniger geben, als es angesichts der guten Konjunktur ohne den Mindestlohn gegeben hätte. Unsere beiden ifo-Prognosen aus dem Sommer und Winter 2014 sahen für 2015 keinen Zuwachs, sondern eine Abnahme der Arbeitslosigkeit vor. Warum zitieren Sie mich nicht damit?

Wenn die Konjunktur bestens läuft trotz des Mindestlohns – dann scheint dieser ja keine Arbeitsplätze zu kosten.

Sie wissen ja nicht, wie es sonst gewesen wäre. Im Übrigen zeigt die Vergangenheit, dass die Senkung von Mindestlöhnen Beschäftigung schafft.

Wie?

Zur Jahrtausendwende galt die deutsche Wirtschaft als kranker Mann Europas. Damals plädierte ich für eine aktivierende Sozialpolitik. Der Staat sollte weniger Geld fürs Wegbleiben und mehr fürs Mitmachen zahlen. Die Löhne für einfache Arbeit sollten fallen, damit mehr Jobs entstehen, aber die Einkommen sollten durch Lohnzuschüsse aufrechterhalten werden. Diese Ideen wurden durch die Hartz-Reformen aufgegriffen und haben Wunder bewirkt.

Der Effekt war ein Niedriglohnsektor. Wo ist das Wunder?

Der Trend der wachsenden Arbeitslosigkeit wurde gestoppt. Insgesamt wurden allein in Westdeutschland 1,2 Millionen mehr Jobs geschaffen, als sonst vorhanden gewesen wären. Das hat allerdings sieben Jahre gedauert. Genauso wird es jetzt mehrere Jahre dauern, bis sich die negativen Effekte des Mindestlohns mit aller Deutlichkeit zeigen.

Die Hartz-Reformen haben dazu geführt, dass die Reallöhne auch in der Mittelschicht stagnierten, während die Gewinne der Unternehmen explodierten. Ist das gerecht?

Die Lohnzurückhaltung hat die Wettbewerbsfähigkeit der deutschen Arbeitnehmer verbessert.

Weniger freundlich ausgedrückt: Deutschland hat die Löhne gedrückt und dann gigantische Exportüberschüsse aufgehäuft. Aber es können nicht alle Länder exportieren, es muss auch jemand importieren.

Was immer die Überschüsse erklärt: Deutschland ist heute in Relation zu Südeuropa zu billig. Volkswirte der Investmentbank Goldman Sachs haben geschätzt, dass Deutschland im Vergleich zur restlichen Eurozone um 31 Prozent teurer werden müsste, um Italien & Co. wieder wettbewerbsfähig zu machen.

Wir sind überrascht. Plädieren Sie jetzt dafür, dass die deutschen Löhne um 31 Prozent steigen sollen? Eben waren Sie noch gegen den Mindestlohn.

Zitieren und plädieren ist nicht dasselbe. Wer sich anpasst, Südeuropa oder wir, ist noch offen. Man darf jedenfalls nicht damit anfangen, die Löhne anzuheben. Zunächst müssen die Firmen mehr investieren. Wenn die Betriebe ihre Kapazitäten ausweiten, nimmt die Beschäftigung zu – und dies führt dann nachfrageseitig zu höheren Löhnen.

Aber warum sollten Unternehmen stärker investieren, wenn die Löhne stagnieren? Dann fehlt die Nachfrage, die zusätzliche Kapazitäten rentabel macht.

Zur Rentabilität brauchen Firmen, die im internationalen Wettbewerb stehen, keinen höheren Konsum in Deutschland, sondern niedrige deutsche Löhne. Auch im Inneren eines Landes hängt nicht alles an der Konsumnachfrage. Wenn Firmen Maschinen kaufen, steigt für die Lieferanten die Nachfrage.

Also setzen Sie weiter auf Lohndumping und Exportüberschüsse, obwohl Sie selbst zugeben, dass Deutschland schon zu billig ist.

Nein. Nachfrageseitig dürfen die Löhne hochgezogen werden, aber man darf sie nicht hochzwingen.

Um ehrlich zu sein, verstehen wir Ihre Logik nicht.

Manche wollen die Logik internationaler Wettbewerbsmärkte nicht verstehen und begreifen auch nicht, dass man Nachfrage entfalten kann, wenn man die Güter nicht aufisst, sondern sie auf einen großen Kapitalhaufen legt.

Für Sie gibt es nur eine gültige Theorie, nämlich die Neoklassik?

Die Volkswirtschaftslehre ist zwar keine Naturwissenschaft wie die Physik, sondern eine Gesellschaftswissenschaft. Aber sie hat ein sehr stabiles und flexibles Denkgebäude errichtet, dessen Themenspektrum vom Kasinokapitalismus bis zur Klima-Externalität reicht.

Aber es gibt doch viel Streit unter den Ökonomen. Beispielsweise wurden Sie vom Nobelpreisträger Paul Krugman massiv kritisiert.

Die Überlappungen der Meinungen sind größer als die von der Presse betonten Unterschiede.

Wo wohnt Krugman in Ihrem Gebäude der Neoklassik?

Er lebt heute im keynesianischen Nebenzimmer.

Aber Sie residieren in der Prachtwohnung im ersten Stock?

Finden Sie das? Es klingt so, als würden Sie die Neoklassik bewundern.

Nachzulesen auf www.taz.de

„Die verkehrte Welt der Europäischen Zentralbank“

Hans-Werner Sinn

WirtschaftsWoche, 18.03.2016, S. 36.

Die erneuten Zinssenkungen der EZB sind ein Subventionsprogramm für Südeuropa. Staaten wie Deutschland, die hohes Auslandsvermögen haben, kostet das Milliarden.

Seit Jahren kämpfen die Europäische Zentralbank (EZB) und die Staatengemeinschaft mit immer mehr Hilfskrediten gegen die Krise in Südeuropa. Doch wirkliche Erfolge wollen sich nicht zeigen. Die Länder des Südens kommen nicht vom Fleck. Selbst Frankreich, dessen Banken und Wirtschaft eng mit den Krisenländern verflochten sind, bleibt im Krisenmodus. Seine Industrieproduktion verharrt seit 2013 auf einem Stand rund 15 Prozent unter dem Vorkrisenniveau. Italien, Spanien und Griechenland liegen sogar um ein Viertel darunter.

Der Grund für diese Katastrophe ist einfach auszumachen. Er liegt darin, dass die Zeit, die die EZB den südeuropäischen Ländern für Reformen gab, Zeit zum Nichtstun war. Je mehr öffentliche Hilfen die mediterranen Krisenländer erhielten, desto leichter gelang es ihnen, schmerzliche Reformen zu vermeiden, die über relative Lohn- und Preissenkungen, wenn nicht gar eine offene Deflation, eine langfristige Verbesserung der Wettbewerbsfähigkeit ermöglicht hätten. Die Drogensüchtigen kamen von der Droge des billigen Kredits nicht los, weil ihnen erlaubt wurde, gegen die Schmerzen neue Drogen einzunehmen. So kann der Entzug nicht funktionieren.

Diese Erkenntnis ist bei der EZB leider noch nicht gereift. Wie sonst ist es zu erklären, dass sie nach dem Zusammenbruch der privaten Finanzierung immer mehr Finanzmittel aus der Druckerpresse bereitstellt? Jetzt will die Notenbank nicht nur ihr Vermögenskaufprogramm QE ausweiten, den Strafzins für Einlagen der Banken bei den Notenbanken von 0,3 Prozent auf 0,4 Prozent erhöhen und den Hauptrefinanzierungssatz für unbegrenzte Neukredite auf null senken. Was viel dramatischer ist: Sie hat vier neue langfristige Kredittranchen mit frisch gedrucktem Geld, sogenannte TLTROs, angekündigt, die sie Banken, wenn sie diese weiterreichen, selbst mit bis zu 0,4 Prozent verzinsen wird. Nicht der Schuldner zahlt also Zinsen an den Gläubiger. Sondern der Gläubiger zahlt Zinsen an den Schuldner. Verkehrte Welt!

Wäre der Gläubiger nicht der Steuerzahler, der Anspruch auf die EZB-Gewinnausschüttungen hat, könnte man das lockerer sehen. So aber fragt man sich: Was berechtigt die EZB, Zinssubventionen zu zahlen und die Zinsen so weit zu drücken, dass Sparer die Erträge wegbrechen, Unternehmen unter der Last wachsender Pensionsrückstellungen ächzen und Stiftungen ihr Geschäft aufgeben müssen, weil sie nur die Zinsen, nicht aber das Kapital für den Stiftungszweck verwenden dürfen?

Vermutlich wird die EZB nun wieder ihre Neusprech-Abteilung aktivieren, um schöne Vokabeln zu erfinden, die eine semantische Anmutung von Geldpolitik vermitteln. Sie kann auch darauf setzen, dass der Europäische Gerichtshof weiter die Augen vor der Wirklichkeit verschließt. Dennoch gehen die jüngsten Maßnahmen weit über die Grenze des Vernünftigen hinaus. Es handelt sich um den dreisten Versuch jener Mitglieder des EZB-Rats, die netto im Ausland verschuldete Länder vertreten, diesen Staaten durch sinkende oder gar negative Zinsen einen Teil der Schuldenlast zu nehmen.

Das trifft vor allem Deutschland, denn wir haben dank riesiger Exportüberschüsse das zweitgrößte Nettoauslandsvermögen aller Länder der Erde aufgebaut. 2015, also vor den neuerlichen Zinssenkungen, haben die niedrigen Zinsen im Vergleich zu 2007 Deutschland in seiner Gesamtheit - staatliche und private Instanzen zusammengenommen - etwa 89 Milliarden Euro gekostet. In der Summe der Jahre seit 2008 dürfte Deutschland als Ganzes 327 Milliarden Euro verloren haben. Umgekehrt haben die sechs Krisenländer der Euro-Zone (Griechenland, Italien, Portugal, Spanien, Irland, Zypern), die Ende 2014 netto im Ausland für 2,06 Billionen Euro verschuldet waren, bis Ende 2014 wegen der sinkenden Zinsen einen Gewinn von 316 Milliarden Euro erzielt. Der Gesamtgewinn aus Zinssenkungen bis Ende 2015 dürfte nach einer ersten groben Schätzung gut 400 Milliarden Euro betragen. Bedenkt man, dass die Zinsen ohne den Schutz der EZB nicht gefallen, sondern gestiegen wären, dürfte es sich bei diesen Zahlen um die Untergrenze der durch die EZB verursachten Umverteilungseffekte zwischen den Volkswirtschaften handeln.

Es gibt also Grund genug, den von der EZB beabsichtigten Marsch ins negative Zinsterritorium unerhört zu finden. Irgendwann kommt der Punkt, an dem auch glühenden Europäern der Geduldsfaden reißt.

149,81

Facebook faces questions over role in Donald Trump's rise

Users who were not previously political were engaged in stories about president-elect

by: [Hannah Kuchler](#) in San Francisco

Facebook is battling questions over whether, as a rapidly growing platform for sharing news and views, it had undue influence over the [election of Donald Trump](#).

Users of the social media site spent almost three times as long engaging with stories about Mr Trump than his rival Hillary Clinton, according to data from SocialFlow, which more than two-thirds of publishers use to post on social media.

Frank Speiser, SocialFlow's co-founder, said that while it was difficult to know readers' opinion on stories about Mr Trump, the president-elect succeeded in engaging [Facebook](#) users who were not previously very political.

"From the day Trump announced, many people who had never clicked on political links related to his predecessors would click on Trump," Mr Speiser said. "It was definitely a pattern, these people are now in some regards politically active."

The role played by Facebook in disseminating news during the presidential campaign is also under [scrutiny](#), including the high number of users who were swung by fake news on the site that would have been weeded out by editors at a more traditional media company.

Others say the algorithm behind Facebook's news feed encourages people to read only views they agree with, which contributed to the shock of many when they discovered the US electorate did not mirror the views of their Facebook friends.

In the four years since the last US general election, the social network has grown to serve more users than any country has citizens and, according to Pew Research, is becoming a news source for more than half of the US population.

[Mark Zuckerberg](#), Facebook's founder and chief executive, denied after Mr Trump's victory that fake news on the site had influenced the election result, insisting that it accounted for a very small amount of information shared on the network.

Facebook has long said it is a technology company, not a media company, using engineers to write algorithms that encourage people to read posts via its platform — rather than editors to curate stories with any traditional notion of balance and accuracy. It went even further this year when it closed the one team that exercised some editorial judgment, following pressure from rightwing commentators who accused the network of repressing conservative news.

Now, it is liberals who are worried about how the network distorts news distribution. Even President Barack Obama drew attention to how news that seemed more like conspiracy theory — such as the post from fictional media outlet the Denver Guardian which wrongly claimed a Federal Bureau of Investigation agent who was part of the probe into Mrs Clinton's emails had been found dead — was hurtling around the network, calling it a "dust cloud of nonsense".

To address these concerns, Facebook agreed to create a button for users to flag content they believe is a hoax. But ascertaining the veracity of a news story is tricky, Mr Zuckerberg admits.

“Identifying the ‘truth’ is complicated,” he wrote in a post on Facebook over the weekend. “While some hoaxes can be completely debunked, a greater amount of content, including from mainstream sources, often gets the basic idea right but some details wrong or omitted. An even greater volume of stories express an opinion that many will disagree with and flag as incorrect even when factual.”

Emily Bell, director of the Tow Center for Digital Journalism at Columbia, believes Mr Zuckerberg needs to take more responsibility for what is published on the platform. “By acknowledging that Facebook can and should play a more active part in editing — yes, editing — its own platform, and hiring actual people to do so, Zuckerberg will further the civic commons as well as address a growing problem of how people perceive Facebook,” she wrote in the Columbia Journalism Review.

149,83

Half Facebook Trump zum Sieg?

Mark Zuckerberg bezweifelt Einfluss falscher Facebook News auf US-Wahlausgang

Viele Facebook-User nutzen das Netzwerk als Nachrichtenquelle. Das hat sich auch während der US-Wahl gezeigt: Falschmeldungen wurden verbreitet und sollen Donald Trumps Wahlerfolg begünstigt haben. Mark Zuckerberg hält dies für "eine ziemlich verrückte Idee".



Facebook-Gründer Mark Zuckerberg wehrt sich gegen Vorwürfe, sein Netzwerk hätte Trump zum Sieg verholfen.

© Manu Fernandez/picture alliance/AP Photo

Facebook-Gründer Mark Zuckerberg hat bezweifelt, dass weit verbreitete Falschmeldungen bei dem Online-Netzwerk den Ausgang der Präsidentschaftswahl in den USA mitentschieden und Donald Trump zum Sieg verholfen hätten.

"Ich persönlich halte es für eine ziemlich verrückte Idee, dass falsche News auf Facebook, die nur einen sehr geringen Anteil der Inhalte ausmachen, die Wahl auf irgendeine Weise beeinflusst haben könnten", sagte Zuckerberg bei einem Auftritt auf der Konferenz "Techonomy" in Kalifornien. Die Wähler entschieden auf Grundlage ihrer Lebenserfahrung.

Hätte Facebook eingreifen müssen?

Facebook war im Wahlkampf vorgeworfen worden, das Online-Netzwerk habe zu wenig gegen die Ausbreitung gefälschter Nachrichten-Artikel unternommen. Die angeblichen Berichte gossen meist Wasser auf die Mühlen des republikanischen Präsidentschaftsanwärters Donald Trump. So hieß es zum Beispiel, der Papst habe dessen Kandidatur unterstützt. Facebook ist für viele Mitglieder zu einer wichtigen Nachrichtenquelle geworden.

Gleiche Nachrichten für Konservative und Liberale

Zuckerberg bestritt auch, dass sich im Newsfeed des Online-Netzwerks eine Filterblase bilde, in der den Nutzern durch Software-Algorithmen vor allem Nachrichten angezeigt werden, die zu ihren Ansichten passen und diese damit nur verfestigen. So habe eine im vergangenen Jahr veröffentlichte Studie von Facebook gezeigt, dass sich die angezeigten Nachrichten für Liberale und Konservative nur geringfügig unterschieden.

Zugleich zeigte sich dabei aber auch, dass die Menschen seltener auf Überschriften klicken, die nicht mit ihrer Meinung übereinstimmen. Man neige dazu, Dinge auszublenden, die nicht zur eigenen Weltsicht passten, sagte Zuckerberg. "Ich weiß nicht, was man dagegen unternehmen kann."

Facebook: Zuckerberg sieht keine Wahlhilfe für Trump

Im Vorfeld der US-Wahl wanderten viele Falschmeldungen durch die sozialen Medien. Mark Zuckerberg bezweifelt, dass Facebook den Sieg Trumps damit begünstigt haben könnte.

11. November 2016, 12:23 UhrQuelle: ZEIT ONLINE, dpa, fin[36 Kommentare](#)



Facebook-Chef Mark Zuckerberg spricht auf einer Konferenz in Kalifornien. © Robert Galbraith/Reuters

Der Papst soll ein Unterstützer von Donald Trump sein? Diese und andere Falschmeldungen waren jüngst bei Facebook zu lesen. Einfluss auf den Ausgang der Präsidentschaftswahl in den USA hätte das nicht gehabt, ist sich Facebook-Gründer Mark Zuckerberg sicher: "Ich persönlich halte es für eine ziemlich verrückte Idee, dass falsche News auf Facebook, die nur einen sehr geringen Anteil der Inhalte ausmachen, die Wahl auf irgendeine Weise beeinflusst haben könnten", sagte Zuckerberg bei einem Auftritt auf der Konferenz Techonomy in Kalifornien. Die Wähler entschieden auf Grundlage ihrer Lebenserfahrung.

Facebook war im Wahlkampf vorgeworfen worden, zu wenig gegen die Verbreitung gefälschter Nachrichtenartikel zu unternehmen. Diese hätten zumeist dem republikanischen Präsidentschaftsanwärter genutzt. Viele Facebook-Mitglieder nutzen das Medium als Nachrichtenquelle.

Zuckerberg bestritt auch, dass sich im Newsfeed des Onlinenetzes eine Filterblase bilde, in der den Nutzern durch Software-Algorithmen vor allem Nachrichten angezeigt würden, die zu ihren Ansichten passten und diese damit verfestigten. Eine im vergangenen Jahr veröffentlichte Facebook-Studie habe gezeigt, dass sich die angezeigten Nachrichten für Liberale und Konservative nur geringfügig unterscheiden, sagte Zuckerberg.

Sie zeigte aber auch, dass die Menschen seltener auf Überschriften klicken, die nicht mit ihrer Meinung übereinstimmen. Man neige dazu, Dinge auszublenden, die nicht zur eigenen Weltsicht passen, sagte Zuckerberg. "Ich weiß nicht, was man dagegen unternehmen kann."

149,85

Facebook und die US-Wahl: **Zuckerberg will nicht schuld an Trump sein**

Facebook steht unter Beschuss, weil das Netzwerk im US-Wahlkampf Lügen verbreitet und so wohl indirekt Trump geholfen hat. Gründer Zuckerberg nennt die Kritik "ziemlich verrückt" - dabei weiß er es selbst besser.

Von [Fabian Reinbold](#)



Mark Zuckerberg

Freitag, 11.11.2016 14:00 Uhr

Bei der großen Ursachensuche, die nach dem Wahlsieg Donald Trumps eingesetzt hat, landen viele Beobachter bei der Rolle [Facebooks](#). Das Netzwerk, für fast jeden zweiten Amerikaner eine wichtige Nachrichtenquelle, hat durch seinen Algorithmus, der den Nutzern die Welt ordnet, zur Radikalisierung zumindest beigetragen.

Unter anderem, weil die Logik Facebooks [offensichtliche Falschmeldungen in die Timelines gespült hat](#) - und damit auch den Wahlsieg jenes Kandidaten, der hemmungsloser auf Unwahrheiten setzte, begünstigt haben könnte.

Doch Mark Zuckerberg will nicht schuld sein an Trump. Der Facebook-Chef hat die Vorwürfe, die in Amerika ebenso wie in Europa diskutiert werden, jetzt deutlich zurückgewiesen. Er persönlich denke, sagte er, die Vorstellung sei "ziemlich verrückt", dass Falschmeldungen auf Facebook "die Wahl in irgendeiner Weise beeinflusst" hätten.

Zuckerberg macht sich klein

Fake-Geschichten seien nur ein kleiner Teil der Inhalte auf Facebook und Wähler würden zudem ihre Entscheidungen auf der Basis von Erlebnissen in ihrem Leben treffen, sagte der 32-jährige Facebook-Gründer.

Ziemlich verrückt ist aber eher, wie klein sich Zuckerberg hier macht. Das wichtigste Netzwerk der Welt als ein unbedeutendes Rädchen bei der politischen Meinungsbildung? Zwar ist Zuckerberg nicht bekannt dafür, sich in der Öffentlichkeit allzu kritische Gedanken zur Rolle seines Imperiums zu machen. Doch sein kategorisches Verneinen eines Einflusses auf die Wahl liegt so quer zur Debatte in der Öffentlichkeit, zu den Fragen seiner Mitarbeiter, zu den Eindrücken dieses Wahlkampfes, dass er es dabei kaum belassen kann.

Zuckerberg ist *in denial*, Zuckerberg blendet die Realität aus, lautet dementsprechend das Echo in amerikanischen Medien.

Mehr Dreck von rechts

In einem Gespräch mit einem Journalisten auf einer Tech-Konferenz in Kalifornien wehrte sich Zuckerberg heftig gegen den Vorwurf, die Falschmeldungen wären ein Vorteil für Trump gewesen. "Warum sollte es Falschmeldungen nur auf der einen und nicht auf der anderen Seite geben?", fragte er.

Schmutzige Halb- und Unwahrheiten wurden tatsächlich von beiden Seiten verbreitet. Aber: Häufig waren es Pro-Trump und Anti-Clinton-Falschmeldungen, die besonders viral gingen, sich besonders weit verbreiteten, darauf deuten mehrere Analysen hin. So kam etwa [eine Recherche des US-Portals "Buzzfeed"](#) zu dem Schluss, dass knapp doppelt so viele Lügen aus dem Netzwerk rechtspopulistischer Seiten kamen wie von linker Seite. Außerdem wies "Buzzfeed" nach, dass viele Fake-Nachrichten zum US-Wahlkampf, die von Facebooks Funktionsweise profitierten, [von Geschäftemachern aus Mazedonien stammten](#).

Mehr Lüge als Wahrheit

Diese Falschmeldungen verbreiteten sich so rasant, weil Menschen gern teilen, ohne zu lesen, und weil Facebooks Algorithmus vom Prinzip her Inhalte bevorzugt, die viel geteilt werden, so hanebüchen sie manchmal auch sind. Richtigstellungen, die es in diesem Wahlkampf auch gab, erreichten weniger Aufmerksamkeit.

So wurde etwa die vermeintliche Nachricht, der Papst habe zur Wahl Trumps aufgerufen, [mehr als 960.000 mal geteilt](#). Eine kurz darauf veröffentlichte Meldung einer Anti-Fake-Seite erreichte nur [34.000 Shares](#). Wenn Zuckerberg nun darauf verweist, Nutzer könnten Fake-Artikel melden, trifft das nicht den Kern des Problems - zumal Facebooks Melde- und Löschentscheidungsprozesse nicht gut funktionieren.

Echokammern? Welche Echokammern?

Noch nicht einmal die Existenz von Echokammern auf Facebook wollte Zuckerberg eingestehen. Sein Netzwerk biete Nutzern diversere Informationen als traditionelle Medien, sagte er, und verwies auf eine von Facebook selbst unterstützte Studie zum Thema.

Für Facebook erfüllt der Algorithmus seine Mission dann, wenn er den vom Einzelnen nicht zu bewältigenden Inhaltsschwall so sortiert, dass jeder Nutzer das sieht, was ihn vermeintlich am meisten interessiert. Das "Wall Street Journal" hat eindrucksvoll visualisiert, wie sehr sich die Timeline von einem konservativen Nutzer von der eines Linken unterscheiden könnte: [rote Welt hier, blaue Welt dort](#).

Facebook will kein Medium sein

Das, was Zuckerberg zum Thema Wahlkampf sagte, war in der bekannten Facebook-Tonart gehalten. Das Netzwerk, das für viele Menschen zur wichtigsten (Des-)Informationsquelle im Netz geworden ist, präsentiert sich in offiziellen Stellungnahmen weiter als neutrale Plattform, und nicht als Medium, das redaktionelle Entscheidungen trifft, nach dem Motto: Der Algorithmus wird's schon richten.

In Wahrheit ernten die redaktionellen Entscheidungen, die das Netzwerk sehr wohl trifft (etwa bei der Frage, welche Beiträge gelöscht werden), immer öfter Kritik - weil ihre Auswirkungen immer greifbarer werden. Eine gesetzliche Verpflichtung hat Facebook nicht, doch eine gesellschaftliche Verantwortung, seine Politik zu erklären, wird dem Konzern immer stärker zugeschrieben.

Im Frühjahr erkundigten sich Mitarbeiter bei Zuckerberg sogar in einer internen Fragestunde, welche Verantwortung Facebook habe, einen extremen Kandidaten wie Trump zu verhindern. Seine Antwort darauf ist nicht überliefert - sie ist aber nach dieser Woche dringlicher denn je.

149,87

The 'Filter Bubble' Explains Why Trump Won and You Didn't See It Coming

By [Drake Baer](#) [Share](#) [Tweet](#) [Share](#) [Email](#) [Comment](#) [Print](#)



Photo: Mark Wilson/Getty Images

Donald Trump's victory is blindsiding, like stepping into a crosswalk and getting slammed into by a delivery guy cycling the wrong way down a one-way street. This is because, as media scholars understand it, we increasingly live in a "filter bubble": The information we take in is so personalized that we're blind to other perspectives. It simultaneously explains why Trumpism has flourished and why so many of us are insulated from it.

To George Washington University media-studies assistant professor [Nikki Usher Layser](#), the filter-bubbledness of the Trump victory speaks to how, more than ever before, people now have the ability for "mass self-communication," where you can share your perspectives, with friends you don't see in person everyday, with the push of a button. Not just the people you see in real life, but that girl from high school you never really got along with but who agrees with your opinions today.

"We have always surrounded ourselves with people who agree with us [and] sought information we agree with, but there was at least a chance for serendipity," she says, the chance that you'd discover something outside what you'd ordinarily choose to read yourself, even if you spend all day reading content. The big difference now, she told *Science of Us*, is the "autonomous decision-making" governing what stories you see. While newsrooms aren't perfect, they can at least have the contextual awareness to offer contrasting narratives of what's going in the news. "We can't break out of patterns if we only consume information online, through our social feeds," she says. It's like explaining water to fish, this invisible, enveloping filter bubble.

The phrase got coined by MoveOn and Upworthy activist Eli Pariser, with his 2011 best seller, *The Filter Bubble: What the Internet Is Hiding from You*. His thesis was that while we might think of the internet as an impartial, universal library with Google serving as a superhuman Dewey decimal system, it's remarkably, and perhaps pathologically, individualized. "Your filter bubble is this unique, personal universe of information created just for you by this array of personalizing filters," he said in an [interview](#) with Amazon. "It's invisible and it's becoming more and more difficult to escape." Back then, Pariser liked to say that Google used 57 signals to tailor its search results to you; today, the search giant [says](#) it's over 200.

Given the events of last night — and the last year — this passage is strikingly prescient:

"Ultimately, democracy works only if we citizens are capable of thinking beyond our narrow self-interest. But to do so, we need a shared view of the world we cohabit. We need to come into contact with other people's lives and needs and desires. The filter bubble pushes us in the opposite direction — it creates the impression that our narrow self-interest is all that exists. And while this is great for getting people to shop online, it's not great for getting people to make better decisions together.

In a [review](#) of the book that same year, Slate head [Jacob Weisberg](#) argued that Pariser's worries were of a piece with other [web skeptics](#), a class of critics who worried that the web would turn "into everybody's narcissistic 'Daily Me' feed," though he thought that the web's development in the previous 15 years didn't attest to that. He quipped that Watson wasn't going to beat Jill Abramson in news judgment any time soon, but here's the thing: These algorithms aren't optimizing for journalism, they're optimizing for engagement.

Consider Facebook. The social network reaches 67 percent of American adults, Pew [reports](#), and over [40 percent](#) get news from the platform. It has "centralized online news consumption in an unprecedented way," Jon Herrman [wrote](#) in the New York *Times* this August, and as such, it's "hosting a huge portion of the political conversation in America." It's incredibly potent, and not just in the sense that [manipulating](#) people's news feeds makes them more likely to [vote](#).

In a 2015 [study](#) run by Facebook data scientists and published in *Nature*, researchers set out to test the filter-bubble hypothesis by looking at ten million de-identified Facebook users who self-reported their ideological affiliation over a six-month period. They found that users only clicked on 7 percent of "hard" content (politics, national news) in their feeds, as opposed to "soft" content like entertainment, sports, or travel. The researchers found that conservatives see about 5 percent less ideologically diverse content than their more moderate friends, with liberals at 8 percent. The Facebook algorithm, they [concluded](#), makes it 1 percent less likely that people are exposed to cross-cutting content. More than anything, it's the friends you have: "We show that the composition of our social networks is the most important factor limiting the mix of content encountered in social media." While "news feed" is clever, sticky branding, it's more "my friend's opinions' feed." Notably, the study with the largest data set on Facebook virality, [out earlier this year](#), found that feelings of dominance predicted sharing, while arousal — getting angry or upset — predicted commenting.

As patterns of media consumption change, so do media structures — creating the space for extreme, identity-validating sites like Breitbart to flourish, as well as news and advocacy pages built specifically for Facebook, which Herrman, the *Times* media reporter, so precisely identified, and basically just exist on the platform, with names like "Occupy Democrats; The Angry Patriot; US Chronicle; Addicting Info; RightAlerts; Being Liberal; Opposing Views; Fed-Up Americans; American News; and hundreds more," he writes. This also allows for the proliferation of disinformation sites run by [Balkan teens](#). It's "ideological media," says Usher Layser, and it's booming.

"Ideological media has grown to significant degrees, it can be automated, done by people who can put up decent websites and content that looks real, and people turn to 'information' that isn't information," she says. "What we see now is the birth of highly profitable small-scale ideological media that scales big on social because only one viral hit on one of these is enough to keep it afloat, and no original reporting is required. It's genius. No infrastructure required to put these up." Tiny sites like that *shouldn't* be able to thrive, she says, since usually small sites are crowded out of the currents of virality. But today, there's a "there's a greater connection between the ideological media (even batshit sites) and elites," like a Drudge or a Trump, she says. "Basically, the tie between right-wing crap sites and elites is stronger than ever before, and add Facebook + filter bubbles = viral splash." The dark side of viral news isn't cat listicles. It's ideological scaling.

149,89

DEUTSCHLAND

INTERNETOFFENSIVE

Der unheimliche Erfolg der NPD auf Facebook

Von Günther Lachmann | Veröffentlicht am 19.06.2014 | Lesedauer: 5 Minuten

Die schwächelnde NPD boomt auf Facebook: Bei keiner anderen Partei werden Artikel so häufig geliket, geteilt und kommentiert. Und auch ihre Anhängerschaft wächst stärker als bei anderen.

In einer Zeit, in der die Popularität von Gruppen und Personen vornehmlich auch am Beifall der sozialen Netzwerke gemessen wird, also Facebook-Likes als Ausdruck gesellschaftlichen Zuspruchs und vielleicht sogar der gedanklichen Verankerung gewertet werden, lässt diese Entwicklung aufhorchen: Seit Beginn des Jahres steigt der Zuspruch für die rechtsextreme NPD auf Facebook rasant. Und zwar in einem Ausmaß, dass die Nationaldemokraten – gemessen an diesem Zuwachs – inzwischen die erfolgreichste deutsche Partei in dem sozialen Netzwerk sind.

Seit Beginn dieses Jahres ist die NPD-Anhängerschaft auf Facebook um 36.486 Fans gewachsen – so stark wie bei keiner anderen Partei. Deutlich zugelegt hat auch die Linke um 33.179 Fans; die Alternative für Deutschland (AfD) wuchs um 31.607 Anhänger. Zum Vergleich: Bei der SPD kamen 8793 hinzu, bei der CDU 6925 und bei der FDP 3829. Bei den Piraten, der sogenannten Internetpartei, waren es nur 956.

Bei keiner anderen Partei ist auch der Beifall der Fans so groß, werden Artikel so häufig geliket, geteilt und kommentiert wie bei der NPD, die sich auf Facebook übrigens „Die soziale Heimatpartei“ nennt. Sie verzeichnet auf ihrer Profilseite rund 1,2 Millionen solcher Interaktionen und lässt damit alle anderen Parteien weit hinter sich. Das ermittelte Fanpage Karma, ein auf Internetanalysen spezialisiertes Unternehmen aus Berlin.

Auf Platz zwei folgt demnach die AfD mit 800.000 Likes, Shares und Comments und schon deutlich abgeschlagen die SPD mit 200.000. Alle anderen Parteien liegen noch deutlich darunter.

AfD hat die meisten „Gefällt mir“-Klicks

Doch nicht nur daran ist die steigende Attraktivität der NPD-Facebook-Seite zu erkennen. Ein weiterer Gradmesser ist die Aktivität der Fans: Dort kommunizieren (Facebook-Bezeichnung: „sprechen darüber“) regelmäßig etwa 20.000 Facebook-Nutzer über die auf der Seite geposteten Themen.

Auch dieser Wert liegt weit über dem der anderen Parteien. Bei der AfD sind es rund 13.000 User, bei der Linken 5800, bei der SPD 3800, bei der CDU 2400, bei den Grünen 2200, bei den Piraten rund 2000, bei der FDP 1200 und bei der CSU 280.

Nur bei den absoluten Fans liegt die AfD mit 120.504 noch knapp vor der NPD mit 92.001. Alle anderen Parteien haben weniger „Gefällt mir“-Klicks, die Piraten etwa 89.879, die CDU 83.234, die SPD 73.900.

Ideologisch gibt es das übliche braune Gedankengut

Inhaltlich unterscheidet sich das Angebot der NPD auf Facebook nicht im Geringsten von ihren sonstigen politischen Aussagen. Auch rhetorisch bleiben sich die Nationaldemokraten treu. „Weltsozialamt Deutschland – Ich schäme mich für Dich!“ ist der beliebteste Post, gefolgt von zwei Anti-Islam-Beiträgen, von denen einer die „Bild“-Schlagzeile zur Aussage des früheren Bundespräsidenten Christian Wulff „Der Islam gehört zu Deutschland“ zeigt. Kommentar der NPD: „Der Islam gehört bestimmt NICHT zu Deutschland.“ Fans posten Sätze zur Zuwanderungspolitik wie: „Raus mit den Schmarotzern.“

Wenn die NPD aber inhaltlich nichts Neues zu bieten hat, womit ist dann ihr Erfolg auf Facebook zu erklären? Immerhin zeigen die Wahlergebnisse der vergangenen Jahre eine stetige Abwärtsentwicklung. Die Parteiführung zerlegte sich, und in den aktuellen Meinungsumfragen zu den anstehenden Landtagswahlen in Sachsen und Thüringen bleibt die NPD deutlich unter fünf Prozent. Das heißt, sie würde aus dem sächsischen Landtag fliegen.

Offensichtlich kämpft die Partei mit einer gezielten Internetoffensive gegen den Untergang. „Sie erzielt bislang einmalige Zuwachsraten im politischen Bereich“, sagt Stephan Eyl, Geschäftsführer von Fanpage Karma. Das erreiche sie vor allem durch das Bemühen um ein hohes Maß an Aktualität. „Die NPD postet im Schnitt 6,3 Artikel pro Tag, etwa so viel wie manche Nachrichtenseiten.“ Thematisch und sprachlich sei die Seite voll und ganz auf die Zielgruppe abgestimmt. Die Beiträge der NPD können die Fans liken, teilen und kommentieren. Sie können aber selbst keine Beiträge und Fotos hochladen oder auf anderen Seiten verlinken.

AfD reagiert am schnellsten auf User-Beiträge

Das geht nicht über den Standard von Union, SPD und FDP hinaus, die mit ihren passiven Auftritten kaum Interesse wecken. Alle anderen Parteien ermöglichen es den Fans, auch eigene Beiträge beizusteuern. „Mitentscheidend für den Erfolg einer politischen Seite aber ist, wie schnell die Partei auf die Fans reagiert“, sagt Eyl.

In dieser Hinsicht ist die AfD bislang Spitzenreiter. „Die AfD lässt umfangreiche Diskussionen mit eigenen Beiträgen unter ihren Fans zu“, sagt Eyl. „Das macht das Engagement auf der Seite attraktiv.“ Innerhalb von nur 20 Minuten reagiere die Partei auf Posts von Fans. „Das heißt, dass die Seite professionell und fast rund um die Uhr betreut wird“, sagt der Internetanalytiker.

Zum Vergleich: Bei der Linken beträgt die Reaktionszeit 2,7 Stunden, bei den Grünen 4,2 Stunden. Bei der Piratenpartei sind es gar zwölf Stunden. Bei SPD, CDU, FDP und NPD gibt es gar keine Reaktion, weil dort nichts Eigenes gepostet werden kann. „Diese Parteien nutzen die sozialen Medien eher wie Plakatwände“, konstatiert Eyl.

Alternative profitiert stark von sozialen Netzwerken

Obwohl es schwer zu belegen ist, scheint die hohe Aktivität in den sozialen Medien ein nicht unerheblicher Faktor für den Erfolg der AfD gewesen zu sein. Denn das Internet ermöglichte es der jungen Partei, schnell ein Netz von Anhängern und Sympathisanten über das ganze Land zu spannen. So verpasste sie den Einzug in den Bundestag nur knapp und brachte es bei der Europawahl auf über sieben Prozent.

Ihre Perspektiven sind auch für die Landtagswahlen in Sachsen und Thüringen nicht schlecht. Anders als die NPD sehen die Demoskopien die AfD in Sachsen mit sieben Prozent klar im Landtag; in Thüringen wird die Alternative auf etwa fünf Prozent taxiert. Es spricht einiges dafür, dass die NPD – die fürchten muss, ihre letzten Bastionen im Osten an die AfD zu verlieren – deren Erfolg kopieren möchte.

149,91

AfD profitiert von Facebook

Massenspaltungsmedium

Populisten gewinnen Wahlen mit Hilfe der sozialen Netzwerke. Die kann man aber auch gegen Trump und Co. einsetzen. Dafür müssen sich aber vor allem die klassischen Medien verändern.

15.11.2016, von JOHANNES HILLJE



entgegensetzen.

© AFP Besonders die AfD macht sich Medien wie Facebook zunutze. Doch dem könnten die etablierten Parteien etwas

Fuck you, **Facebook!**“ Mit diesen Worten bilanzierte der Silicon-Valley-Guru Michael Abehsera den amerikanischen Wahlkampf. Seine Anklage: Facebook ist zur weltweit größten Quelle für Nachrichten geworden, ohne dass es selbst die Quellen von Informationen überprüfe. Der gebürtige Israeli spitzte zu: Mittels Facebook könnten heute auch wieder Hitler und Goebbels ein Land übernehmen. Abehsera ist nach Trumps Sieg mit seiner Wut auf Facebook nicht allein. Schon die Frankfurter Buchmesse brachte eine neue Welle internetkritischer Literatur hervor, die sich gegen die großen Digitalkonzerne richtet, ihren Datenhunger, ihre intransparenten Algorithmen, ihr Vordringen in immer mehr Lebensbereiche. Das Internet, einst als Hoffnung für die Demokratie gefeiert, wurde nun zu ihrem größten Feind erklärt.

Doch es war keine Technologie, die **Donald Trump** an die Macht brachte. Es war die zutiefst misstrauische Mehrheit einer zutiefst gespaltenen Gesellschaft, die sich eine Meinung bildete in einem Zustand der öffentlichen Debatte, der zur Polarisierung statt zur Vereinigung beiträgt. Die schwindende Orientierungsfunktion traditioneller Medien trifft auf das Desorientierungspotential sozialer Medien.

Trump ist Unternehmer und hat eine Nachfrage bedient. Schon 2012 meinte er: „Meine Tweets haben so viel Macht, dass ich meine Gegner damit zwingen kann, die Wahrheit zu sagen.“ Soziale Medien und seine Version der Wahrheit waren Trumps Instrumente, in einer Zeit, in der laut einem amerikanischen Meinungsforschungsinstitut 44 Prozent der Amerikaner ihre Nachrichten auf Facebook konsumieren. Droht uns im Bundestagswahljahr 2017 Ähnliches?

Politisch gesehen, kommt in Deutschland das Personal der **AfD** am ehesten für einen Trumpschen Wahlkampfstil in Frage – selbst wenn Alexander Gauland die Neigung zum Sexismus fehlt. Technologisch gesehen, sind alle Voraussetzungen dafür geschaffen, dass auch wir nach der Bundestagswahl Facebook für eine desaströse Wahlkampfdebatte verantwortlich machen. Denn die Funktionsweise der Plattform, also kurz gesagt der Algorithmus, verträgt sich nicht mit den Prinzipien einer pluralistischen, nach Ausgleich suchenden Debatte.

Wir füttern die Bestie, die unsere Demokratie zerstört

Der Algorithmus ist unser persönlicher Chefredakteur. Er entscheidet, welche Beiträge für uns relevant sind und somit im Nachrichtenstrom angezeigt werden. Wahrheit ist kein Selektionskriterium. Meinungsvielfalt erst recht nicht. Relevanz entsteht vor allem durch Gewohnheit. Wir orientieren uns an denen, die uns ähnlich sind. Wir klicken das, was unser Weltbild bestätigt. Schlechte Voraussetzungen für die umsichtige Meinungsbildung.

An unserem eigenen Verhalten im Netz zeigt sich, dass der neuen Internetkritik oftmals einseitige Vorstellungen von Ursache und Wirkung zugrunde liegen. Der berechtigten Kritik an den Digitalkonzernen fehlt eine schonungslose Selbstkritik. Weil Bürger, Politik und Medien Facebook so exzessiv nutzen, hat es eine übermächtige Stellung erlangt. Der durchschnittsdeutsche Internetnutzer verbringt über zwei Stunden am Tag in sozialen Netzwerken. Darunter ist Facebook die Nummer eins. Alles, was wir dort tun, wird protokolliert und vom Algorithmus verarbeitet. Das wissen wir aber. Wir füttern also die Bestie, die unsere Demokratie zerstört.

Medien, Politik und Bürger tun das jeweils auf ihre eigene Art. Die klassischen Medien versuchen, die Leser bei Facebook abzuholen, lassen sich dabei auf den Wettbewerb um die Gunst des Algorithmus ein und unterwerfen sich so seinen Relevanzkriterien. Der Algorithmus löst den Gatekeeper ab. Viele große Verlage veröffentlichen derweil ihre Artikel auch direkt auf Facebook, ohne auf ihre eigene Website zu verlinken – sogenannte Instant Articles. Das sieht der Algorithmus gerne, denn er will die Nutzer so lange wie möglich im eigenen Netzwerk halten. Zwar können die Verlage mit diesen Sofortartikeln selbst Werbeeinnahmen generieren, aber Facebook verdient auch dabei kräftig mit.

Neben der strukturellen Unterwerfung der klassischen unter die sozialen Medien hat sich auch die inhaltliche Beziehung zwischen ihnen verändert. Früher hatten die Journalisten in der Hand, wem sie ein Mikrofon vor den Mund halten. Mit einem Facebook- oder Twitterprofil hat heute potentiell jeder ein Mikrofon zur Hand. Trump twitterte mitunter um 3 Uhr nachts. Stilistisch alle Regeln der Kunst befolgend, lief sein gezwitschter Kommentar wenige Stunden später in den Morgennachrichten von CNN und Co. rauf und runter.

Die massenmediale Berichterstattung über das, was in sozialen Netzwerken von Einzelnen geäußert wird, war noch nie so groß. Das nutzen auch deutsche Politiker. Die CDU-Politikerinnen **Erika Steinbach** und Bettina Kudla gaben mit Tweets ihrem Abgeordneten-Dasein einen unrühmlichen Kick. Renate Künast durfte wegen eines umstrittenen Tweets zur Polizeiarbeit wenige Tage später bei Anne Will über das Thema mitplaudern, obwohl ihre Kernkompetenz bei Verbraucherschutz und Ernährung liegt.

Wichtig sind kühle Reaktionen auf die Hitzewallungen im Netz

Politiker, auch aus der zweiten und dritten Reihe, merken: Je mehr ich provoziere, desto eher komme ich durch. Hier gilt es in Hinblick auf den Bundestagswahlkampf an beide Seiten zu appellieren. Nur weil Politiker einen Bildschirm statt leibhaftige Menschen vor sich haben, sollten sie nicht ihren Ton ändern. Spaltung überwindet man nicht durch mehr Polarisierung. Medien hingegen sollten nicht allem eine Bühne geben, was nach einer Bühne sucht. Für die AfD gilt das im Besonderen. Sie wird im nächsten Jahr ihre Spaltungsversuche zwischen „dem wahren Volk“ und den „Eliten“, zwischen der AfD und den „Altparteien“, zwischen „Klartext“ und „Political Correctness“ weiter vorantreiben, vor allem entlang kultureller Themen. Denn die Themen ihres Aufstiegs, Euro-Krise und Flüchtlingskrise, verlieren zumindest im öffentlichen Bewusstsein zunehmend ihren Krisencharakter. Wenn die Medien auf die Hitzewallungen im Netz kühler reagieren und sich Provokationen für Politiker weniger lohnen, ist für den **Wahlkampf** schon etwas gewonnen: Raum für inhaltliche Debatten. Der AfD wird das aber nur bedingt weh tun. Inhaltliche Debatten mit anderen Parteien interessieren sie wenig. Effektiv ist die Beschallung der eigenen Anhängerschaft über soziale Medien. Wer an Pluralismus kein Interesse hat, dem spielen antipluralistische Algorithmen in die Hände. Facebook und Co. sind für die AfD integraler Bestandteil einer Kommunikationsstrategie, die eine gesellschaftliche Stimmung teils aufgegriffen, teils geschaffen hat. Die Delegitimierung der Massenmedien als „Lügenpresse“ war eine vorbereitende Maßnahme, um einen Bedarf an wahrhaftigen Informationen zu erzeugen, der nun in Form eines Pseudojournalismus auf Facebook gedeckt werden soll.

Täglich verbreitet die Partei dort Beiträge, die mit einer journalistisch anmutenden Schlagzeile daherkommen (zum Beispiel: „Kirche: Muslimischer Bundespräsident denkbar“), und im weiteren Text dann eine politische Bewertung im Sinne der Parteilinie liefert. Die knapp 300000 Fans – CDU und SPD kommen nicht mal zusammen auf diesen Wert – markieren mit „Gefällt mir“, teilen und kommentieren begeistert. Das begeistert auch den Algorithmus. Durch die Weiterverbreitung der treuen Anhänger erreicht ein Facebook-Eintrag der AfD bis zu 5 Millionen Menschen. So kann die Partei mit der Einschaltquote der Tagesschau mithalten.

Facebook als Massenspaltungsmedium

Die AfD hat sich ein Massenmedium jenseits der „Lügenpresse“ geschaffen. Ein Massenspaltungsmedium. Für den Wahlkampf wird sie ihr Online-Imperium weiter ausbauen. Die ersten Vorboten haben uns schon erreicht: Kürzlich startete das Videoformat „AfD TV“. Gesendet werden neben Interviews auch „Dokumentationen“, etwa über Windkraft. Abgesehen hat sich die Partei diese Propagandaform bei der österreichischen FPÖ, die jede Woche ein professionell produziertes „FPÖ-TV“ sendet.

Natürlich wappnen sich auch die anderen Parteien für die Wahlschlacht in den Netzwerken. Doch ein wichtiger Unterschied zwischen den Anhängern der AfD und jenen anderer Parteien ist, dass der sogenannte Filterblasen-Effekt bei ihnen am stärksten ausgeprägt ist. Die Filterblase ist im Politischen eine Gesinnungsblase. Da der Algorithmus nur auswählt, was als persönlich relevant gilt, bekommen die Anhänger der AfD das Gefühl, dass ihr Weltbild aus Fremdenhass, Politikerverachtung und Medienkritik mehrheitsfähig ist.

Sehr gut möglich, dass aus AfD- und Pegida-geprägten Kreisen nach oder schon vor der Wahl laute Rufe von einem angeblichen Wahlbetrug kommen werden. Diese Diffamierung des demokratischen Blutkreislaufs wäre ein großer Schaden für die Demokratie.

Wir sollten uns jedoch nicht von vornherein damit abfinden, dass dieser Wahlkampf ein Desaster wird. Paradoxiereise könnte der Ausweg aus dem Dilemma wiederum über Facebook führen. Mark Zuckerberg schwört ja ohnehin auf den gesellschaftlichen Nutzen seiner Technologie. Angewendet auf den Wahlkampf würde das bedeuten, dass Facebook zur Information und Mobilisierung der Wähler beiträgt. Der seriöse Journalismus findet seine Rolle bei Wahlen traditionell darin, die Versprechen der Parteien auf ihre Realisierbarkeit zu untersuchen. Auch Aussagen der Spitzenkandidaten werden regelmäßig einem Faktencheck unterzogen.

Diese Rechercheergebnisse könnte man an jene ausliefern, die sich auf Facebook für eine oder mehrere Parteien interessieren. Facebook kennt die politischen Präferenzen der Nutzer, kann also eine Wahlprüfung je nach Interessenlage anbieten. Das entspräche ganz der Logik des Algorithmus, der auf persönliche Relevanz gepolt ist. Nur mit der für eine Wahl so entscheidenden Ergänzung, dass geprüfte Fakten und Objektivität im Zentrum stehen. Facebook könnte diese Analysen über den Nachrichtenstrom anpreisen und die ausführlichen Texte als Sofortartikel ausliefern, damit die beteiligten Journalisten über Werbeeinnahmen entlohnt werden.

Die Waffe der AfD lässt sich gegen sie selbst richten

Das Netzwerk könnte noch einen demokratiedienlichen Schritt weiter gehen und auch jenen Nutzern eine Mitteilung einblenden, die nicht als eindeutig politisch interessiert, aber wahlberechtigt identifiziert werden können. Mitteilungen, die erklären, warum es wichtig ist, wählen zu gehen. Auch diese kann Facebook sehr weitgehend persönlich gestalten und an die Interessengebiete des Nutzers anpassen. Facebook würde seine gesamte Datenmacht endlich in den Dienst der Demokratie stellen!

Auch die etablierten Parteien müssen sich der digitalen Übermacht der AfD nicht kampfflos geschlagen geben. Die Waffe der AfD lässt sich gegen sie selbst richten. Facebook sammelt massenweise Daten über ihre Nutzer, weil es auf deren Basis Werbeplätze verkauft, die so attraktiv wie in keinem anderen Medium sind. Anders als im Fernsehen oder einer Zeitung kann der Werbetreibende genau bestimmen, wem seine Anzeige angezeigt wird. Wohnort, Alter, Bildungsgrad, Interessen – und darunter eben auch Parteipräferenz. So lassen sich alle Fans der AfD ansprechen. Das Argument anderer Parteien, dass man diese Wähler nicht mehr erreichen könne, gilt auf Facebook nicht. Würden sie immerhin einige dieser Wähler vom Abwandern an den rechten Rand abhalten, wäre auch das ein Dienst an der Demokratie.

Auf diese Weise ließe sich möglicherweise Schlimmes für die **Bundestagswahl** abwenden. Die demokratische Öffentlichkeit wäre aber noch lange nicht gerettet. Der Hass, den es auch schon vor der Kommentarfunktion von Facebook gab, wäre immer noch da. Um dagegen anzugehen, braucht es mehr als Politiker, die im Fernsehen Hasskommentare vorlesen und damit den Graben zwischen ihnen (mit Zugang zu den Massenmedien) und den anderen (denen nur die Kommentarfunktion bleibt) nur noch verfestigen. Die Ursachen für die Spaltung der Gesellschaft liegen tiefer, in beträchtlichem Maße in verfehlter Politik begründet.

Wir brauchen eine neue Öffentlichkeit, in der Medien wieder als Vermittler zwischen ganz unterschiedlichen Lebenszuständen wirken. Privatwirtschaftlich kontrollierte Algorithmen werden das nicht tun. Ein alternatives öffentlich-rechtliches Netzwerk, wie es Yvonne Hofstetter in ihrem neuen Buch vorschlägt, das lohnt sich als Idee weiterzuverfolgen. Denn wir müssen feststellen, dass das Internet in einer Zeit aufgewachsen ist, in der das Misstrauen in die Politik groß und die staatliche Regulierung technologischer Innovationen klein war. Man könnte sagen, das Internet war zur falschen Zeit am richtigen Ort. Für die Bundestagswahl haben wir es noch ein Stück selbst in der Hand. Der Autor leitete 2014 den Wahlkampf der Europäischen Grünen Partei.

149,93

• [OPINION](#)

• [REVIEW & OUTLOOK](#)

Europe's Trump Panic

Maybe EU leaders should emulate his call for more defense spending.

Europe Editorial Page Editor Joseph Sternberg on the Brussels summit to discuss the president-elect.

Nov. 14, 2016 6:19 p.m. ET

[206 COMMENTS](#)

The European Union greeted Donald Trump's election with gnashing of teeth and a typically chaotic "emergency summit" in Brussels over the weekend. Please, folks, get a grip.

This isn't to say Europe doesn't have cause for concern. The President-elect's antitrade convictions could be economically and politically damaging on both sides of the Atlantic. The Transatlantic Trade and Investment Partnership (TTIP) talks between the U.S. and EU may suffer the same fate as the Pacific trade talks did last week.

Mr. Trump's soft spot for Vladimir Putin could exacerbate divisions between EU hawks and doves on the bloc's response to Russian aggression in Ukraine. Mr. Trump also questioned America's commitment to NATO, though he has since walked that back. One of his surrogates, Newt Gingrich, raised doubts about the U.S. commitment to smaller allies such as Estonia, which the former House Speaker described as a suburb of St. Petersburg.

But the EU bears some responsibility for alienating American voters who have trouble understanding the rationale for continued U.S. support for European security or free trade. One of Mr. Trump's legitimate complaints about NATO is that only Estonia, Greece, Poland, the U.S. and U.K. meet the pact's minimum requirement of spending 2% of GDP on defense.

In 2014 the newsweekly Der Spiegel noted that Germany, which spends about 1% of its gross domestic product on defense, would be able to deploy a grand total of 10 attack helicopters, 80 jet fighters and one submarine in a war. This in a country with a GDP of nearly \$3.5 trillion. Meanwhile, Mr. Trump is the candidate who vowed to increase U.S. defense spending after years of declines under President Obama.

The EU also hasn't covered itself in glory on trade. French and German politicians declared TTIP dead earlier this year even as the Obama Administration was trying to keep hopes for a deal alive. The EU did manage recently to conclude a free-trade deal with Canada, but only after barely overcoming a veto by Belgian dairy farmers. Decades of demagoguery in Europe about the evils of all things American, from genetically modified foods to the "cowboy" instincts of U.S. foreign policy, haven't exactly fostered a spirit of trans-Atlantic amity.

The truth is that many of Mr. Trump's foreign-policy leanings remain a mystery, and Europe could help Atlanticists on both sides of the ocean by stepping up its defense commitments and reaffirming its ties to the U.S. rather than abandoning them.

A start would be to ditch the notion that a post-Trump NATO can be replaced with a new EU defense force, as EU foreign-policy chief Federica Mogherini and German Defense Minister Ursula von der Leyen proposed last week. The EU may one day scrape together a viable unified military force, but for now this scheme would replace an existing alliance with a fantasy. Previous efforts have failed, and there's little reason to believe a new one would do more than give American isolationists another alibi to walk away from NATO.

Equally helpful would be a less vindictive EU approach to Britain's exit from the Union. Many EU leaders seem eager to adopt antigrowth trade barriers as the cost of inflicting political punishment on British voters. That's not a recipe for economic success at home or credibility with other partners.

Europeans like to lecture Americans about their political choices even as Americans always seem to be coming to Europe's rescue. Before panicking about Mr. Trump, perhaps Europe's leaders should meet him.

WIRTSCHAFT

STAATSSCHULDEN

Italien und Portugal stehen besser da als Deutschland

Von Dorothea Siems | Stand: 07:35 Uhr | Lesedauer: 5 Minuten

Die Deutschen gelten eigentlich europaweit als das beste Beispiel für eine solide Haushaltspolitik. Doch eine Studie zeigt, die Bundesrepublik sollte sich nicht auf der schwarzen Null im Bundeshaushalt ausruhen.

Die Sozialpolitik der großen Koalition und die Flüchtlingskosten treiben Deutschlands Defizit hoch. Selbst die Südländer entwickeln sich besser. Sie müssen nur einen Plan konsequent durchziehen.

Eigentlich gelten die Deutschen europaweit ja als das leuchtende Beispiel für eine solide Haushaltspolitik. Dank der guten Konjunktur sinkt der Schuldenstand stetig. Bundesfinanzminister Wolfgang Schäuble verteidigt nunmehr das dritte Jahr in Folge erfolgreich die schwarze Null in seinem Etat. Mit einer Schuldenquote von 71 Prozent des Bruttoinlandsprodukts ist die Bundesrepublik nicht mehr weit von der EU-Vorgabe von maximal 60 Prozent entfernt.

Staatsdefizit der EU-Staaten

in Prozent des Bruttoinlandsprodukts, Werte 2016, Defizitobergrenze = 3 Prozent des BIP



Quelle: Stiftung Mar

Quelle: Infografik Die Welt

Doch der Schein trügt. Das zeigt ein Blick auf die enormen Risiken, die im Sozialversicherungssystem schlummern. Die Bundesregierung müsste eigentlich hohe Rücklagen bilden, um ihre Versprechen zu finanzieren, zeigt die Generationenbilanz, die der Finanzwissenschaftler Bernd Raffelhüschen im Auftrag der Stiftung Marktwirtschaft für alle 28 EU-Staaten erstellt hat.

Die Studie zeigt, dass sich Deutschland nicht auf der schwarzen Null im Bundeshaushalt ausruhen darf. Im Gegenteil. Im Budget schlummern erhebliche Risiken, denen die deutsche Politik in den kommenden Jahren begegnet wird – und die selbst Euro-Krisenstaaten bereits angegangen sind.

Implizite Staatsverschuldung wächst dynamisch

Mit 90 Prozent des Bruttoinlandsprodukts ist diese implizite Verschuldung des deutschen Staates nicht nur höher als die offizielle Staatsverschuldung, sie wächst vor allem auch dynamisch. Vor allem das Rentenpaket und die Ausweitung der Gesundheits- und Pflegeausgaben schlagen negativ zu Buche.

Hinzu kommen die Kosten für die Flüchtlinge, die Bund, Länder, Kommunen und Sozialkassen auf Jahre hinaus belasten werden. Und so kommt Deutschland im EU-Nachhaltigkeitsranking 2016 nur noch auf den 9. Platz. Vor zwei Jahren stand die größte Volkswirtschaft der Union noch auf dem 5. Rang. „Der Sinkflug Deutschlands hat eingesetzt“, sagte der Vorstand der Stiftung, Michael Eilfort, bei der Präsentation der Ergebnisse.

hhaltigkeitsranking 2016

Schulden eines Landes in Prozent des BIP, Tendenz zu 2015:
 ↓ Abbau → etwa gleichbleibend ↗ Schuldenanstieg

10	Polen	↓ 179	19	Niederlande
11	Schweden	↓ 199	20	Rumänien
12	Österreich	↗ 249	21	Großbritannien
13	Tschechien	↓ 254	22	Finnland
14	Frankreich	↓ 266	23	Zypern
15	Litauen	→ 272	24	Slowenien
16	Slowakei	→ 311	25	Belgien
17	Griechenland	↓ 331	26	Spanien
18	Malta	↓ 337	27	Irland
1	Deutschland	↗ 161	28	Luxemburg

Quelle: Stiftung Marktwirtschaft

Quelle: Infografik Die Welt

Kritisch werde die Finanzlage 2020, prognostiziert die Stiftung Marktwirtschaft, denn dann kumulierten etliche Haushaltsrisiken, für die die große Koalition verantwortlich sei. So klaffe dann beim Bund eine Finanzierungslücke von 30 Milliarden Euro, für die es bisher keine Deckung gebe.

Die Rentenkasse müsse überdies jährlich zehn Milliarden Euro für die abschlagsfreie Rente mit 63 und die Mütterrente aufbringen; mit acht Milliarden Euro schlugen die von Gesundheitsminister Hermann Gröhe auf den Weg gebrachten Änderungen bei Gesundheit und Pflege pro Jahr zu Buche.

15 Milliarden Euro für Flüchtlinge

Insgesamt 15 Milliarden Mehrausgaben veranschlagt die Stiftung für die Flüchtlinge. Der Bundeszuschuss in die Rentenkasse steige ab 2020 um weitere 13,5 Milliarden, weil ab dann die Mütterrente aus Steuermitteln finanziert wird.

Weitere Risiken stellten die explodierenden Pensionslasten dar. Auch der Brexit habe negative Folgen, da Deutschland ein höherer Nettobeitrag drohe. Ab 2020 stehe zudem die erste Abschreibung der Griechenland-Schulden an, da mit einer Rückzahlung nicht zu rechnen sei.

Vor diesem Hintergrund warnt Raffelhüschen vor teuren Rentenversprechen, die Deutschlands langfristige Finanzlage dramatisch verschlechtern würde. „Die Rente ist viel besser als ihr Ruf“, sagt der Ökonom. „Sie ist leistungs- und generationengerecht und schützt auch künftig vor Altersarmut.“

Geburtenstarke Jahrgänge bei Rente begünstigt

Ein Einfrieren des Rentenniveaus über eine „Haltelinie“, wie es derzeit diskutiert wird, würde die geburtenstarken Jahrgänge – die mit ihrer niedrigen Geburtenrate das Problem der Rentenkasse verursacht hätten – auf Kosten der Jüngeren begünstigen.

Die Mehrheit der EU-Staaten verzeichnet im Gegensatz zu Deutschland im Vergleich zum Vorjahr eine Verringerung ihrer Gesamtschuldenlast. Am besten stehen Dänemark, Lettland, Estland und, als Spitzenreiter, Kroatien da.

Zwar kämpft der Balkan-Staat mit einer hohen expliziten Staatsschuld von knapp 90 Prozent. Doch hat das jüngste EU-Mitglied keine versteckte Schulden. Im Gegenteil: Die Einnahmen des Staates übersteigen aktuell die Ausgaben, wenn man von Zinszahlungen absieht.

Sozialleistungen verantwortlich für implizite Verschuldung

Positiv wirkt sich bei Balten und Kroaten das geringe Niveau der Sozialleistungen aus. Einen solchen Primärüberschuss verzeichnet ansonsten lediglich das Dauerkrankenland Italien.

Portugal ist ein weiteres Land mit hohen ausgewiesenen Schulden. Nimmt man jedoch die vergleichsweise sehr niedrige implizite Verschuldung hinzu, steht das südeuropäische Land bei der Gesamtverschuldung sogar besser da als Deutschland. Für Italien gilt das Gleiche.

Der Grund, warum sich ausgerechnet zwei der größten Schuldensünder im Nachhaltigkeits-Ranking recht gut platzieren können, liegt in den beachtlichen Rentenreformen, die beide Länder in der Vergangenheit beschlossen haben.

Langfristig sinken deshalb in Italien und Portugal die Ausgaben für die Alterssicherung, während sie ansonsten EU-weit infolge der Alterung spürbar steigen. Raffelhüschen weist allerdings darauf hin, dass bei dem Ranking stets davon ausgegangen wird, dass die Reformen auch tatsächlich umgesetzt werden.

Rentenreformen müssen tatsächlich umgesetzt werden

Sollten die beiden Länder jedoch dem deutschen Beispiel folgen und die Rentenreformen wieder zurückdrehen, dann schnellten automatisch die versteckten Schulden in die Höhe. Wenn Italien seine Reformen von 1992, 1995 und 2011 zurücknähme, so stiege die implizite Verschuldung mit einem Schlag um 75 Prozent des BIP an.

Für Portugal ergäbe sich bei einem Aufweichen der beschlossenen Leistungskürzungen ein Anstieg der versteckten Verschuldung um ein Viertel der jährlichen Wirtschaftsleistung.

Beide Beispiele verdeutlichen, wie Reformen in den Sozialsystemen die Schuldenlast langfristig verringern. Alle Staaten haben somit die Möglichkeit, ihre Finanzlage nachhaltig zu verbessern, indem sie die Ansprüche der Bürger beschneiden.

Um Rentenreformen durchsetzen zu können, gehen Politiker im Regelfall behutsam vor: Sie kürzen die Leistungen nicht für die heutigen Rentner, sondern für künftige Ruhestandler. Auch in Italien und Portugal zahlen sich die Reformschritte somit erst sehr langfristig aus.

Luxemburg leistet sich überdimensionierten Sozialstaat

Überdies besteht ein erhebliches politisches Risiko. Denn wenn sich die von den Einschnitten Betroffenen dem Rentenalter nähern, wächst der Druck, die Reformen zurückzunehmen. „Dies sehen wir momentan in Deutschland“, sagte Raffelhüschen. „Wir können nur hoffen, dass die Politiker in Italien und Portugal standhafter sind als wir Deutschen.“

Weit über seine Verhältnisse lebt Luxemburg, das zwar geringe offizielle Schulden hat, sich jedoch einen vollkommen überdimensionierten Sozialstaat leistet.

Auf den hinteren Plätzen liegen zudem Irland und Spanien, die stark von der Finanzkrise getroffen wurden, aber sich zuletzt durchaus hoffnungsvoll entwickelten. Bei Länder leiden jedoch noch immer an den Folgen der Bankenkrise, die sich in extrem hohen impliziten Schulden niederschlagen.

Irland verzeichnet aber immerhin dank guter Wachstumszahlen eine deutliche Verbesserung bei der Gesamtverschuldung. Spanien kämpft dagegen weiter mit einem viel zu hohen Defizit. Auch Großbritannien und Frankreich halten sich nicht an die EU-Vorgaben.

149,97

L'Europe ? Capitale Berlin...

L'Allemagne d'Angela Merkel est désormais la véritable chef de file de l'Union européenne. La France n'est plus une locomotive, mais un wagon à la traîne.

PAR PIERRE BEYLAU

Publié le 16/11/2016 à 13:54 | Le Point.fr



L'Allemagne n'a pas véritablement cherché à se positionner en leader de l'Europe : c'est la faiblesse de ses partenaires, surtout l'effacement de la France, qui a conduit la chancelière à assumer ce rôle auquel rien de la prédisposait. © Michael Kappeler/dpa/AFP

« L'Europe ? Quel numéro de téléphone ? » Henry Kissinger vient enfin d'obtenir la réponse à la question qu'il posait en 1970. Le bon indicatif téléphonique se trouve à Berlin, au sein de la chancellerie et plus précisément dans le bureau d'Angela Merkel.

Ce n'est pas un hasard si **Barack Obama a choisi la capitale allemande** – et non Paris – comme étape de son voyage d'adieu en Europe. Angela Merkel apparaît aujourd'hui comme le chef de file incontesté de l'Union européenne. Distancée sur le plan économique, engluée dans l'impuissance politique, sans vision politique européenne claire, la France n'est plus une locomotive, mais un wagon à la traîne.

D'un côté, une chancelière en fonction depuis onze ans qui s'apprête, selon toute vraisemblance, à annoncer qu'elle postulera à un nouveau mandat lors des élections législatives de septembre 2017. Avec de bonnes chances d'être au centre de la future coalition malgré une érosion de sa popularité due à l'afflux de migrants et à la montée du parti populiste AfD. Même la turbulente CSU bavaroise – alliée de la CDU – et son chef Horst Seehofer sont rentrés dans le rang lors de son récent congrès à Munich.

Hollande à la dérive

De l'autre, un François Hollande à la dérive, chancelant et fantomatique, attaqué dans son propre parti sur sa gauche et sa droite, contesté de toute part et qui vient de se prendre dans le bastingage **le missile Emmanuel Macron**.

D'un côté, une Allemagne dont le taux de chômage tourne autour de 5 %, dont le budget est excédentaire de plus de 4 milliards d'euros, la balance commerciale largement positive, la dette en diminution et la croissance d'un tiers plus élevée que celle de son voisin d'outre-Rhin.

De l'autre, une France malade d'un chômage qui se maintient au-dessus de 10 % malgré un traitement social lourd et coûteux, un déficit budgétaire qui restera l'an prochain au-delà de la fatidique barre de 3 %, un commerce extérieur qui ne cesse de se dégrader (13 milliards de déficit au troisième trimestre 2016) et une dette qui s'aggrave et dont la charge pourrait devenir dramatique en cas de hausse importante des taux d'intérêt.

Angela, la ménagère souabe

Résultat : Berlin est désormais considérée comme la véritable capitale de l'Europe. Même le Brexit risque de davantage profiter à l'Allemagne qu'à la France. Les entreprises qui envisagent de déménager leurs sièges lorgnent plutôt vers Francfort que vers Paris quand elles ne sont pas tentées d'opter pour Dublin.

Le plus étrange, c'est que l'Allemagne n'a pas véritablement cherché à se positionner en leader de l'Europe : c'est la faiblesse de ses partenaires, surtout l'effacement de la France, qui a conduit la chancelière à assumer ce rôle auquel rien de la prédisposait. Angela Merkel n'est pas Bismarck, contrairement aux inepties proférées sur ce sujet par Jean-Luc Mélenchon ou Arnaud Montebourg qui voient en elle une réincarnation du chancelier de fer.

Elle n'est nullement une femme de vision, de grandes manœuvres stratégiques. Elle répugne à assumer les responsabilités internationales que le poids de son pays entraîne et demeure très réticente à l'idée d'engager la Bundeswehr hors des frontières allemandes. Elle ressemble, comme elle le dit elle-même, plutôt à la ménagère souabe attentive à bien doser sa soupe et à gérer avec précaution son porte-monnaie. Ce sont les circonstances et les hasards de l'histoire qui ont érigé Angela Merkel en figure de proue de l'Union européenne.

149,99

The eurozone will be just fine

Despite its problems, Europeans like their common currency.

11/17/16, 12:41 PM CET

The [euro](#) was, and remains, a terrible idea — that’s the consensus among British and American economists, anyway. From Martin Feldstein on the right to Mevyn King in the center and Paul Krugman and Joseph Stiglitz on the left, the conclusion is clear: Europe’s monetary union was a mistake and it should be dismantled.

As persuasive as these ideas may be at a time of rising populism — in Europe and abroad — this view does not take into account the public mood across the Continent, where the euro remains very popular indeed.

It’s easy for those living outside the eurozone to point the finger at high unemployment in Italy, Greece and Spain and blame it on the single currency “straitjacket.” Those living with the euro see it differently.

More than two-thirds of eurozone citizens — even those living in the most crisis-hit countries — want to keep the single currency. Take Greece. In the fall of 2005, just 46 percent of [Greeks](#) supported the euro. Ten years and two painful, humiliating near-Grexit later, the number climbed to 70 percent. Greeks and other Southern Europeans know the problems they face have mostly domestic roots. Leaving the euro, they feel, would only make matters worse.

Nearly everybody on both sides of the Atlantic agrees that if the eurozone is going to survive its next crisis, it will need some sort of joint fiscal capacity: eurobonds, a common budget, a ministry of finance for the currency area with appropriate democratic oversight.

The difference of opinion lies over whether such measures are politically feasible. In the U.S. and the U.K., scholars and pundits generally believe that the possibilities of Germany accepting a transfer union and France relinquishing its fiscal sovereignty are extremely low. Hence, they conclude, it is time to accept that the euro experiment has failed and start divorce procedures.

* * *

Joseph Stiglitz, for example, argues that Greece could leave the eurozone with only minor disruptions, by adopting new “e-Greek euros” and implementing capital controls. In his book, “The Euro: How a Common Currency Threatens the Future of Europe,” he explains that an electronic currency would make it impossible for Greeks to smuggle their savings overseas or dodge taxes, and this would bring monetary sovereignty back to the Greek state.

What is worrying about Stiglitz’s proposal is that he has failed to specify whether the decision would follow a democratic process or whether an overhaul of this nature — essentially a mega Argentina-style *corralito* — would be force-fed. Given how widespread the distrust of national elites is in Mediterranean member countries of the euro, a decision like this enforced from above would most likely trigger social unrest. Capital controls in Greece have worked because the country has remained inside the eurozone; if exit were in sight, the situation would be very different.

What suggestions like Stiglitz’s fail to take into account is that Portugal, Spain, Greece and Italy fought hard to be in the rich and democratic eurozone club. They will not give it up so easily. To be sure, the euro has

structural flaws that need fixing. But, even so, the currency has served as a pillar of stability throughout the crisis. The same can't be said of national institutions.

It is important to remember that before the euro was introduced, most people in Southern Europe kept at least 30 percent of their assets in hard currency, sometimes overseas, out of fear of devaluation and the resulting loss of purchasing power. Few want to go back to that.

This is why left-wing parties like [Syriza](#) in Greece and [Podemos](#) in Spain — and even separatists in Catalonia — have refrained from calling to ditch the euro. The one exception is Beppe Grillo in Italy, but few believe that the comedian-turned-political-leader is serious about pulling his country out of the eurozone.

Similar calculations in other eurozone countries make most proposals for dismantling the eurozone unrealistic. The idea of creating two euros, one for Northern countries and one for the South, as suggested by the winners of the Lord Wolfson Prize, is not feasible. That's because France is in the middle, and it will never enter into a union with its more-productive neighbors to the North, or dare to separate itself from Germany to lead the less-productive Southerners.

Nor will Germany leave the euro, as suggested by Stiglitz and King. No chancellor wants to go down in history as the one who killed the European project. As Merkel made clear during the recent crisis: If the euro fails, Europe fails. This is precisely why Alternative for Germany has morphed from an anti-euro into an anti-immigration party. There are very few votes to win by bashing the euro in Germany.

The same is true in France, as National Front leader [Marine Le Pen](#) has realized. She now advocates for a concerted dismantling of the euro (an unrealistic endeavor) and won't push France to go it alone.

* * *

The eurozone is not like North America, where the United States, Mexico and Canada do fine without a common currency. With the U.S. by far the strongest power of the three, trade there is mostly done in U.S. dollars.

In Europe, the balance of power is more distributed and since nobody wants to use the dollar in intra-European trade, a split up of the eurozone would mean going back to the 1980s “tyranny” of the German mark. This would in turn revive the ghost of the “German Problem.” That, not the euro, would be a threat for Europe.

Currencies, like languages, create a sense of community. And even traumatic experiences, like the recent eurozone crisis, can create bonds that transcend national borders. A far larger number of Europeans in the eurozone say they feel European than do those in countries outside the single currency.

And contrary to conventional wisdom, recent research shows that a majority of eurozone residents think there should be more cross-border solidarity within the currency union. This even holds true for citizens of a net contributor like Germany.

The euro did not create the national tensions we see in Europe today. It just brought them to the fore by exposing the Continent's interdependencies. Take away the single currency and the bonds tying Europeans together will dwindle, as nationalism grows stronger.

Miguel Otero-Iglesias is senior analyst at the Elcano Royal Institute in Madrid.

Obama reckons with a trump presidency

The New Yorker, November 28, 2016

“Until recently, religious institutions, academia, and media set out the parameters of acceptable discourse, and it ranged from the unthinkable to the radical to the acceptable to policy,” Simas said. “The continuum has changed. Had Donald Trump said the things he said during the campaign eight years ago—about banning Muslims, about Mexicans, about the disabled, about women—his Republican opponents, faith leaders, academia would have denounced him and there would be no way around those voices. Now, through Facebook and Twitter, you can get around them. There is social permission for this kind of discourse. Plus, through the same social media, you can find people who agree with you, who validate these thoughts and opinions. This creates a whole new permission structure, a sense of social affirmation for what was once thought unthinkable. This is a foundational change.”

(...)

The new media ecosystem “means everything is true and nothing is true,” Obama told me later. “An explanation of climate change from a Nobel Prize-winning physicist looks exactly the same on your Facebook page as the denial of climate change by somebody on the Koch brothers’ payroll. And the capacity to disseminate misinformation, wild conspiracy theories, to paint the opposition in wildly negative light without any rebuttal—that has accelerated in ways that much more sharply polarize the electorate and make it very difficult to have a common conversation.”

The new media ecosystem “means everything is true and nothing is true,” Obama told me later. “An explanation of climate change from a Nobel Prize-winning physicist looks exactly the same on your Facebook page as the denial of climate change by somebody on the Koch brothers’ payroll. And the capacity to disseminate misinformation, wild conspiracy theories, to paint the opposition in wildly negative light without any rebuttal—that has accelerated in ways that much more sharply polarize the electorate and make it very difficult to have a common conversation.”

(...)

But it all happens so fast. This is a puzzle I’m going to be thinking about a lot. I have complete confidence in the American people—that if I can have a conversation with them they’ll choose what’s right. At an emotional level, they want to do the right thing if they have the information.” And yet in an age of filter bubbles and social-media silos, he knew, the “information” that reached people was increasingly shaped by what they wanted to be true. And that was no longer in his hands or anyone else’s.

(...)

149,102

Lügendebatte

Wo, zum Teufel, gehts hier zur Wahrheit?

Die Debatte könnte grundsätzlicher kaum sein: Wer entscheidet über Wahrheit und Unwahrheit im Internet? Muss Facebook seine Nutzer zensurieren?

18.11.2016, von MATHIAS MÜLLER VON BLUMENCRON

Was als Grummeln der Unterlegenen nach der amerikanischen Wahl begann, beschäftigt immer mehr Nutzer der sozialen Medien, spaltet die Belegschaft von [Facebook](#) und weitet sich zu einer der grundlegendsten Diskussionen um die digitale Kommunikationssphäre aus. Gibt es eine Verantwortung der großen Online-Plattformen, nicht nur über die Einhaltung des Strafrechts zu wachen, sondern den Daumen zu heben oder zu senken über legale, aber die Wirklichkeit verzerrende oder verfälschende Inhalte, die ihre Nutzer veröffentlicht, geliked oder geteilt haben? Sollte etwa die Breitbart-Seite, die sich im Wahlkampf als Propagandamaschine erster Güte geriert hat, von den Algorithmen Facebooks und Googles gegenüber der New York Times herabgestuft werden? Kurzum: Sollten Facebook, Google, Twitter und andere die Inhalte ihrer Nutzer durch einen gigantischen globalen Wahrheitsfilter pressen?



Autor: Mathias Müller von Blumencron, Chefredakteur digitale Produkte, Folgen:

Der Begriff der Wahrheit beschäftigt Philosophen, Dichter, kurzum die ganze Menschheit seit Jahrtausenden. Doch kann es sein, dass die ewige Suche nach dem Wahren in der Welt der Plattformen und Codes nichts zu suchen hat? Noch nie standen den Menschen so machtvolle Technologien zur Verfügung, um sich zu informieren und zu kommunizieren. Doch selten war die Verwirrung so groß. Während die ersten großen Plattformen des Internetzeitalters, die Suchmaschinen, den Nutzern noch möglichst treffende Antworten auf die großen und kleinen Fragen des Lebens liefern wollten, wird das Netz seit einiger Zeit von anderen Mechanismen geprägt: von Kommunikationsnetzwerken, deren Zweck nicht Informationsbeschaffung ist, sondern Emotionsverschaffung. Wer Facebook mit einem Auftrag für Aufklärung, Bildung oder gar Wahrheitsfindung versehen will, hat das Wesen des Netzwerkes verkannt, ja, er würde es vermutlich sogar zerstören.

Der Erfolg von Facebook und anderer sozialer Netzwerke liegt in seiner bedingungslosen Konfiguration auf die Bedürfnisse und die Psyche der Nutzer hin. Mark Zuckerbergs Urversprechen ist es, ihnen all das zu liefern, was sie als relevant für sich empfinden. Nicht weniger, aber auch nicht mehr. Sein Werk ist das Gegenteil von Journalismus, es ist eine Software, die einen wahren Kult der Subjektivität betreibt, eine nie dagewesene Personalisierung der Weltsicht. Bei Facebook ging es noch nie um Aufklärung oder Wahrheit, für [Zuckerberg](#) offensichtlich irrelevante Kategorien, sondern um Identifikation, um Zugehörigkeit, um die Wärme vermeintlicher Freundschaften.

Der Unterschied zu den knorrigen Verlagsgründern des vergangenen Jahrhunderts, die ihre Leistung noch primär als ein großes „Unternehmen Aufklärung“ verstanden, könnte kaum größer sein. Auch klassische Medien beeinflussen ihre Leser und damit deren politische Entscheidungen, etwa durch als solche gekennzeichnete Kommentare und Meinungsbeiträge, mit denen Nachrichten und Berichte ergänzt werden. Doch Facebook wollte nie Redaktion sein, sondern eine Technologie der Erregung.



© DPA  Hauptsache Wahrheit? Mit diesem Anspruch ist Mark Zuckerberg mit seinem Netzwerk Facebook aus gutem Grund nie angetreten.

Der historische Zufall wollte es so, dass Facebook ausgerechnet in einer Zeit erfunden und entwickelt wurde, in der Enttäuschung, Zorn und Wut dramatisch anstiegen. Durch die Mechanismen der Netzwerke werden, das haben etliche Untersuchungen ergeben, extreme Ansichten verstärkt, gedämpfte Stimmen der Vernunft eher abgewürgt. Historiker werden schon bald darüber streiten, ob Facebook die Wut in die Gesellschaften des frühen 21. Jahrhunderts getragen hat – oder die Gesellschaften die Wut in Facebook.

Mindestens seit der Finanzkrise, die in den Vereinigten Staaten nur noch die Große Rezession genannt wird, weil sie Millionen um Ersparnisse, Pensionen und Status gebracht hat, sind Verzweiflung und Frust in der Gesellschaft mächtig gestiegen. Vielen Menschen geht es nicht mehr darum, die komplexe Welt besser zu verstehen, sondern jenen zu folgen, die einen Ausweg aus dem Schlamassel versprechen. Statt um Verständnis geht es um Zugehörigkeit, statt um Rationalität um die Wärme des Schwarms. Das ist nur allzu menschlich. Immer wieder gab es solche Zeiten, zuletzt war es die linke Rebellion in den sechziger und siebziger Jahren. Nur gab es damals noch kein Internet. Das Facebook der Achtundsechziger war die Wohngemeinschaft, das Audimax oder die Demonstration. Der Wahrheitsfindung dienten die Sessions in jenen Jahren nur selten, viel wichtiger war die Selbstverortung.

Sollte Facebook Gütesiegel für verlässliche Quellen vergeben?

Allerdings hat Facebook über die Jahre einen immer medialeren Charakter bekommen. Freundesnachrichten werden genauso geteilt wie Erzeugnisse von Bloggern und Webseiten professioneller wie zweifelhafter Herkunft. Aber hat Facebook damit nicht auch zusehends eine ähnliche Verantwortung für die Richtigkeit der Geschichten wie führende Redaktionen und TV-Nachrichtensendungen? Sollten Facebook und [Google](#) an Nutzer, Blogger und Redaktionen Gütesiegel vergeben, ähnlich wie es Amazon-Rezensenten aufweisen?

Die Frage berührt ein heikles Terrain, das juristisch bisher kaum ausgeleuchtet wurde. Aufgrund seiner überragenden Rolle – Facebook hat allein in Deutschland über 21 Millionen tägliche Nutzer – kann das Netzwerk eigentlich nicht einfach nach Gutdünken Beiträge sperren oder Nutzer verbannen, solange sie sich im juristisch zulässigen Rahmen artikulieren. Es gibt weder eine Gesetz gegen Propaganda noch gegen das Erfinden von Nachrichten, zumal sich derartige Aktivitäten oft im satirischen Bereich abspielen, wie etwa bei der außerordentlich erfolgreichen Seite „Der Postillon“.

Selbst die „basic facts“ sind Interpretationssache geworden

Facebook müsste also allgemeingültige und transparente Regeln für Wahres und Gefälschtes definieren, genauso wie es ein Reglement – mit einiger Unsicherheit – für die Grenzen der Nacktheit aufgestellt hat. Aber wem sollte das gelingen, wenn es noch nicht einmal die Philosophen in den vergangenen Jahrtausenden geschafft haben? In einer Umfrage, die das amerikanische Pew Research Center kürzlich in den Vereinigten Staaten durchführte, gaben 81 Prozent der Befragten an, dass sich die Gesellschaft nicht nur über die richtige Politik in die Haare bekommen hat, sondern auch über „basic facts“. Das Internet hat eben gerade nicht dazu beigetragen, dass sich die Menschheit schneller auf den richtigen Weg einigt, weil sie besser informiert ist, wie es die frühen Digital-Utopisten vorausgesagt hatten.



© AP Politische Brandstiftung mit selektierten News, Halb- und Unwahrheiten: Steve Bannon, der lange für Breitbart News verantwortlich war, ist Strategieberater von Donald Trump geworden. Mehr Anerkennung für Propagandaarbeit mit journalistischem Umhang geht kaum noch.

Im Gegenteil: Viele ausgeprägte Mechanismen der Online-Welt – und nicht nur die von Facebook – arbeiten der Aufklärung entgegen. Ein „Marktplatz der Ideen“ sollte das Internet einstmals werden. Heute ist es ein Marktplatz der Schreihäse und Fälscher. Das Netz hat zu einer Explosion von Stimmen, Autoren und Medien geführt. Ein Wutausbruch, eine flammende Rede des Zorns, eine machtvolle Äußerung der Emotion, so tickt nun einmal die menschliche Psyche, erreicht viel mehr Leser als eine nüchterne Abwägung von Fakten und Argumenten.

Das Internet ertrinkt in Fotos und Videos – doch viele davon sind manipuliert. Was früher eine gewisse Kunstfertigkeit verlangte, um unerkannt durchzugehen, übernehmen heute Photoshop und zahllose Bildbearbeitungswerkzeuge in Apps und Programmen.

Wut erzeugt mehr Klicks

Dazu kommen die kommerziellen Mechanismen. Um die Verbreitung falscher Nachrichten hat sich ein regelrechtes Medienkleingewerbe gebildet. Die Verantwortlichen, die oftmals einen ganzen Strauß von Webseiten mit falschen News füllen, verdienen mit der Vermarktung der Klicks auf ihren Webseiten an Werbetreibende nicht selten mehrere zehntausend Dollar pro Monat. Deshalb war es im Wahlkampf finanziell lohnender, für die Trump-Wähler zu schreiben, also Fake News über Hillary und ihre Anhänger zu verbreiten, als für die Demokratin. Die Erklärung: Die größere Erregung der Trump-Anhänger ließ sie eifriger die falschen Meldungen teilen oder retweeten. Wut erzeugt mehr Klicks – und damit die besseren Vermarktungserlöse.

Versuche der großen Plattformen, allgemein gültige Qualitätskriterien für Inhalte zu definieren, sind bisher nicht weit gekommen. In dieser Woche haben Facebook und Google eindeutigen Fake-News-Seiten die Nutzung ihrer Anzeigennetzwerke versagt und damit die Finanzierung erschwert. Doch sind diese Schleudern der Unwahrheit nur ein kleiner Teil des Problems. Über Jahre hat das rechte Netzwerk Breitbart mit selektierten News, Halb- und Unwahrheiten politische Brandstiftung begangen. Nun ist der Chef Steve Bannon Strategieberater von Donald Trump geworden. Mehr Anerkennung für Propagandaarbeit mit journalistischem Umhang geht kaum noch.

Das Trust Project von Google, das von Algorithmen verarbeitbare Kriterien für journalistische Qualität definieren wollte, ist steckengeblieben. Facebook schafft es noch nicht einmal, eindeutig strafbare Beleidigungen und Verleumdungen sicher herauszufiltern. Auch [Twitter](#) hat zwar in den vergangenen Tagen ein paar radikale Rechte aus seinem Netzwerk geworfen, bleibt ansonsten aber eine Gerüchteschleuder ohnegleichen.

Die digitale Welt ist nicht besser als die analoge

Das Problem ist am Ende nicht das Internet, es ist nicht Facebook oder Twitter. Die digitale Welt ist schlichtweg nicht besser oder schlechter als die analoge. Sie stellt Brillanz heraus, macht die Errungenschaften von Wissenschaft und Kultur weltweit zugänglich. Aber sie verstärkt eben gleichermaßen auch die Schattenseiten.

Zahllose Untersuchungen haben nachgewiesen, dass der Mensch Informationen nicht nach rationalen Kriterien auswählt, sondern nach Bequemlichkeit. Wir schätzen Bestätigung, wir vermeiden komplexe Herausforderungen, schon allemal, wenn sie uns widerlegen. Genau danach hat Zuckerberg in brillanter Weise den Algorithmus von Facebook modelliert. Er ist fast so menschlich wie einstmals ein kochendes Audimax.

149,104

Studie Deutsche neigen europaweit am wenigsten dem Populismus zu

In keinem der großen EU-Staaten sind die Menschen weniger empfänglich für populistische Politik als in Deutschland. Zu diesem Ergebnis kommt eine Zwölf-Länder-Erhebung eines britischen Instituts.

21.11.2016



© DPANach einer Studie fällt ihr (Rechts-)Populismus bei den Deutschen in Europa noch auf den unfruchtbarsten Boden: AfD-Politiker Poggenburg, Höcke (v.l.)

Die Deutschen neigen weniger zu populistischem Gedankengut als die Bürger anderer EU-Staaten. Das ist das Ergebnis einer Studie des britischen Meinungsforschungsinstituts YouGov, aus der die Tageszeitung „Die Welt“ zitiert. Die Untersuchung vergleicht die Daten von zwölf EU-Mitgliedsstaaten. Demnach teilen in Deutschland 18 Prozent der Wähler politische Überzeugungen, die von Parteien wie der [AfD](#) bedient werden. In Polen hingegen sind es 78 Prozent, in Frankreich 63 Prozent und in den Niederlanden 55 Prozent.

Je älter die deutschen Wähler sind, umso größer ist der Studie zufolge ihre Sympathie für rechtspopulistische Parteien. Zudem seien sie keineswegs vor allem für Menschen mit geringem Bildungsgrad attraktiv, sondern viel eher für Menschen mit einem mittleren Bildungsniveau. Auch neigten in Deutschland weitaus mehr Männer (65 Prozent) Populismus zu als Frauen (35 Prozent).

Als empfänglich für populistische Positionen definiert die Studie Personen, die bestimmte Grundüberzeugungen teilen: eine ablehnende Haltung zur [EU](#), generelle Vorbehalte gegen Einwanderung in ihr Land, eine kritische Haltung gegenüber der gängigen Formulierung der Menschenrechte sowie eine Vorliebe für eine robuste, auf nationale Interessen gerichtete Außenpolitik. Mit diesen Kriterien können sowohl rechts- als auch linkspopulistische Tendenzen erfasst werden.

Anders als in anderen Ländern, wo Linkspopulismus verbreitet ist, gehören die deutschen Wähler, die populistischen Parteien ihre Stimme geben könnten, fast ausschließlich dem politisch rechten Rand an. „Während wir in anderen EU-Ländern, vor allem in Frankreich, starke Tendenzen hin zu einem autoritären Populismus sehen, stellt sich Deutschland als das widerstandsfähigste Land heraus“, sagte YouGov-Forschungsdirektor Joe Twyman der „Welt“.

149,105

● [WORLD](#)
● [EUROPE](#)
● [EUROPE FILE](#)

The EU's New Bomb Is Ticking in the Netherlands

A referendum law has given Dutch euroskeptics a powerful tool to block deeper European integration, and then some, Simon Nixon writes



ENLARGEGeert Wilders, leader of the right-wing Party for Freedom, at the Dutch Senate in The Hague last week. A new generation of Dutch euroskeptics have come up behind him and pose perhaps an even greater challenge to the EU. PHOTO: BART MAAT/AGENCE FRANCE-PRESSE/GETTY IMAGES

By [SIMON NIXON](#)

Nov. 20, 2016 1:55 p.m. ET

THE HAGUE—If the European dream is to die, it may be the Netherlands that delivers the fatal blow. The Dutch general election in March is shaping up to be a defining moment for the European project.

The risk to the European Union doesn't come from Geert Wilders, the [leader of anti-EU, anti-immigration Party for Freedom](#). He is well ahead in the polls and looks destined to benefit from many of the social and economic factors that paved the way for the [Brexit](#) and [Trump](#) revolts.

But the vagaries of the Dutch political system make it highly unlikely that Mr. Wilders will find his way into government. As things stand, he is predicted to win just 29 out of the 150 seats in the new parliament, and mainstream parties seem [certain to shun him](#) as a coalition partner. In an increasingly fragmented Dutch political landscape, most observers agree that the likely [outcome of the election](#) is a coalition of four or five center-right and center-left parties.

Instead, the risk to the EU comes from a new generation of Dutch euroskeptics who are less divisive and concerned about immigration but more focused on questions of sovereignty—and utterly committed to the destruction of the EU. Its leading figures are Thierry Baudet and Jan Roos, who have close links to [British euroskeptics](#). They have already scored one significant success: In 2015, they persuaded the Dutch parliament to adopt a law that requires the government to hold a referendum on any law if 300,000 citizens request it. They then took advantage of this law at the first opportunity to secure a vote that [rejected the EU's proposed trade and economic pact with Ukraine](#), which Brussels saw as a vital step in supporting a strategically important neighbor.

This referendum law is a potential bomb under the EU, as both Dutch politicians and Brussels officials are well aware. Mr. Baudet believes he now has the means to block any steps the EU might seek to take to deepen European integration or stabilize the eurozone if they require Dutch legislation. This could potentially include aid to troubled Southern European countries such as Greece and Italy, rendering the eurozone unworkable.

Indeed, the [Dutch government gave a further boost](#) to Mr. Baudet and his allies when it agreed to accept the outcome of the Ukraine referendum if turnout was above 30%, even though it was under no legal obligation to do so. This was a major concession to the euroskeptics, as became clear when strong turnout among their highly motivated supporters lifted overall turnout to 31%. With Mr. Wilders's party, currently polling above 25%, and both Mr. Baudet and Mr. Roos having launched their own parties, Dutch euroskeptics are confident they will be able to reach the 30% threshold in future referendums.

From the rest of the EU's perspective, the central question of the election is whether mainstream Dutch parties can find a way to defuse this bomb. That won't be easy.

The first challenge is to find a way out of the Ukraine impasse. Prime Minister Mark Rutte remains [committed to ratifying the deal](#) but he needs to do so in a way that won't expose him to charges of ignoring the referendum result, thereby stoking euroskeptical support. Dutch, EU and Ukrainian negotiators will sit down next week and try to hammer out a legally binding clarification that makes clear that the agreement doesn't include military assistance and doesn't offer a path to Ukraine's EU membership.

But even if the rest of the EU and Ukraine can reach such a compromise, Mr. Rutte may not be able to secure the backing of the Dutch Senate, where he lacks a majority. Opposition parties don't want to be seen to be participating in what will inevitably be portrayed as an establishment stitch-up so close to elections.

The second step to defusing the bomb is to amend the referendum law to exclude international agreements. But while pro-European politicians privately say this is their goal, few are willing to say so publicly. Parties on the center-right don't want to antagonize their increasingly euroskeptical voter base, while much of the center-left is hamstrung by its past support for the referendum law, which they backed because of a long-standing enthusiasm for direct democracy.

Instead, some mainstream politicians are privately pinning their hopes on the Christian Democrats, a center-right party currently in opposition and traditionally suspicious of direct democracy, riding to the rescue by insisting on an amendment to the law as a condition of any future coalition agreement. Yet the Christian Democrats don't appear in any mood to let other parties off the hook so easily: The party is currently leading the parliamentary opposition to the government's efforts to ratify the Ukraine deal.

Not surprisingly, the mood in Brussels, where this situation is being watched closely, is gloomy. One top official reckons the chances of the Dutch government defusing this bomb at less than 50%. Those may turn out to be the odds on the ultimate survival of the European project.

149,106

Droite thatcherienne contre droite chiraquienne

Editorial. Le duel entre François Fillon et Alain Juppé, dimanche 27 novembre lors du deuxième du tour de la primaire de la droite, sera l'affrontement de deux lignes politiques.

LE MONDE | 21.11.2016 à 11h23 • Mis à jour le 21.11.2016 à 11h31

Réagir Ajouter



Editorial du « Monde ». Tout y a contribué : des candidats chevronnés, des projets nettement dessinés, enfin la conviction des votants, compte tenu de la faiblesse actuelle de la gauche, qu'ils étaient appelés à choisir le possible vainqueur de la présidentielle de 2017. Autant que la forte participation, c'est le résultat de cette primaire qui est spectaculaire. Au vu des mouvements des derniers jours, on pouvait craindre une compétition très serrée, voire confuse ou controversée, entre les trois principaux candidats qui ont émergé de la campagne. Il n'en est rien. Les électeurs ont tranché de façon nette et sans bavure.

Ils ont impitoyablement écarté Nicolas Sarkozy. L'ancien président de la République voulait croire possible un come-back inédit après son échec de 2012. Il s'en était donné les moyens, avait reconquis la présidence de l'UMP en 2014, rebaptisé son parti « Les Républicains » en 2015 et accepté, bon gré mal gré, de se plier à la procédure de la primaire. Près de 80 % des électeurs de son camp viennent de lui signifier sèchement qu'il s'était lancé dans le combat de trop.

Traditionnelle, provinciale et catholique

Après plus de trois décennies aux avant-postes de la droite, puis au premier plan de la vie politique française, c'est indéniablement une page qui se tourne. Nicolas Sarkozy incarnait une droite bonapartiste, populaire et volontiers populiste qui ambitionnait de faire barrage au Front national en lui empruntant ses thématiques et sa rhétorique. Cette option, à l'évidence, n'a pas convaincu.

Restent, face à face, deux autres sensibilités que les électeurs sont appelés à départager lors du second tour, dimanche 27 novembre. D'un côté l'inattendu vainqueur du jour, porté par une dynamique aussi tardive que foudroyante, François Fillon. Pour l'ancien premier ministre de Nicolas Sarkozy, alors cruellement qualifié par ce dernier de simple « *collaborateur* » et par d'autres de « *Mister Nobody* », son score de 44 % ne peut avoir qu'un savoureux goût de revanche.

Cela fait longtemps que le député de Paris, après avoir été pendant trente ans celui de la Sarthe, cochant toutes les cases d'une droite traditionnelle, solide et sérieuse, provinciale et catholique, notable et bien élevée. Le voilà reconnu. Mieux, il l'est en ayant fermement défendu ses convictions. Conservateur sur le plan culturel, François Fillon s'est converti, à l'exercice du pouvoir, à un libéralisme économique et social pur et dur, seul remède, à ses yeux, à l'atonie du pays. A l'instar de Margaret Thatcher au Royaume-Uni autrefois, il propose une purge qu'il estime salutaire.

Modérée, prudente, réaliste

De l'autre côté, celui qui a fait figure de favori de cette compétition depuis qu'il s'y est lancé, l'ancien premier ministre et actuel maire de Bordeaux, Alain Juppé. Héritier de Jacques Chirac et vacciné par le puissant mouvement social qu'il avait déclenché en 1995 en voulant réformer la Sécurité sociale et les régimes spéciaux de retraite, il a retenu du chiraquisme la méfiance à l'égard des postures susceptibles de braquer un pays inquiet. Il est donc le tenant d'une droite plus modérée, plus prudente et qui se veut plus réaliste.

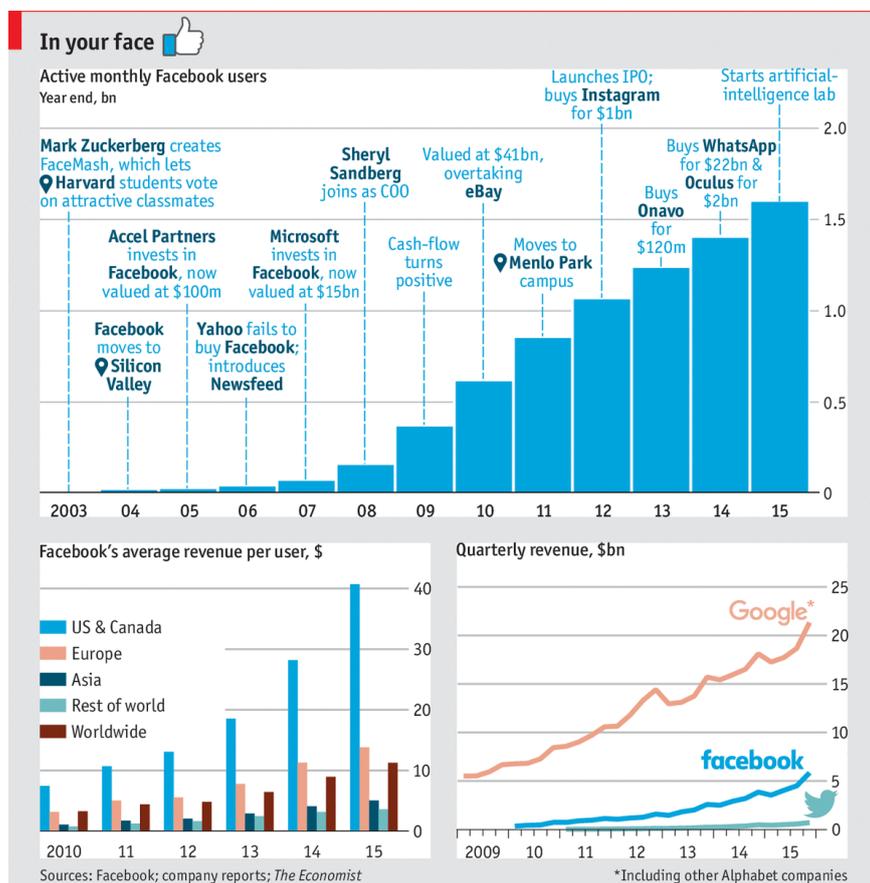
C'est tout le mérite de cette primaire de permettre désormais un choix réfléchi entre deux philosophies : droite thachérienne contre droite chiraquienne. Le second tour se jouera projet contre projet, débarrassé des emballements dont Nicolas Sarkozy avait fait son arme favorite. A cet égard, c'est une bonne nouvelle pour le débat démocratique.

149,108

Daily chart

Facebook, the world's most addictive drug

Apr 7th 2016, 16:21 BY THE DATA TEAM

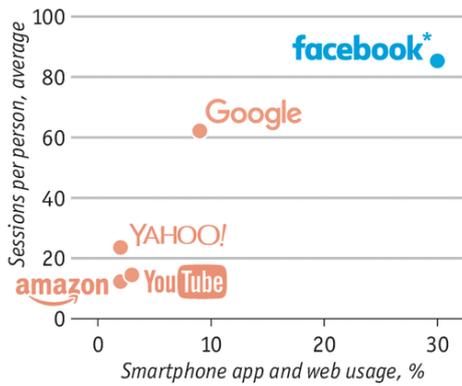


FACEBOOK has defied even optimists' projections of how big the 12-year-old firm could one day become. Today the company's flagship social network claims 1.6 billion users, around a billion of whom log on each day. Facebook has attracted and engaged so many users by engineering features that are highly addictive and relevant to their lives, so people keep coming back for more hits (otherwise known as updates). Including the other apps it owns, such as WhatsApp, Instagram and Facebook Messenger, Americans spend 30% of their mobile internet time on Facebook, compared to around 11% on Google search and YouTube combined.

The amount of data Facebook collects on users has helped it become the world's second-largest advertising company on mobile devices. Last year it claimed 19% of the \$70 billion people spent on mobile advertising globally, compared to Twitter's paltry 2.5%. Its data advantage will make it difficult for rivals to unseat it, which explains why its market capitalisation has risen to around \$325 billion today.

The phone book

Smartphone usage in America, aged over 18
December 2015



Source: Nielsen *Including Instagram and WhatsApp

Economist.com

Some might think that people already spend too much time on the social network. According to one estimate, most Americans spend the equivalent of two full workdays each month on Facebook. In the future, might they pass even more time? Mark Zuckerberg is hoping so. Next week Facebook is expected to announce more plans for turning Messenger, one of its messaging services, into a portal through which people can fulfill tasks, like ordering taxis and communicating with businesses. Mr Zuckerberg is hoping that Facebook will be an even bigger part of the mobile ecosystem in the future. Being both useful and addictive could win Facebook even more friends.

149,110

Digital campaigning

The role of technology in the presidential election

From fake news to big data, a post mortem is under way

Nov 20th 2016 | [United States](#)

EARLY in America's presidential campaign, pundits compared the contest between Hillary Clinton and Donald Trump to a fight between a large tanker and Somali pirates. This turned out to be particularly true of the digital campaigns: a massive data battleship lost to a chaotic flotilla of social-media speedboats. The big question now is what this means for future elections, both in America and abroad.

Mrs Clinton's campaign was arguably the most data-driven in American history. Her organisation employed dozens of data scientists who designed statistical models that determined, for instance, which Democrat-leaning voters should get a knock on the door from a friendly volunteer to remind them to do their civic duty. The campaign's master programme ran six times as many simulations a day as the one that helped Barack Obama get re-elected in 2012.

That may have bred complacency. Her campaign may have had "too much faith in what the data told them," says Daniel Kreiss, a campaign and data expert at the University of North Carolina. In Michigan, which had voted for the Democratic presidential candidate since 1992, Mrs Clinton was caught flat-footed. Mr Trump had visited the state frequently, despite polls that showed him far behind. Only at the last minute was the vulnerability discovered, and Mr Obama hurriedly dispatched to stanch the bleeding. But it was too late.

All statistical models are premised on a set of assumptions. When these are not met, the resulting estimates can be "biased", statistician-speak for wrong. Blunter members of the profession put it another way: "Garbage in, garbage out." Two senior advisers to Bernie Sanders, whom Mrs Clinton defeated in the primaries, have argued that her campaign may have inadvertently turned out voters who were likely to cast their vote for her rival.

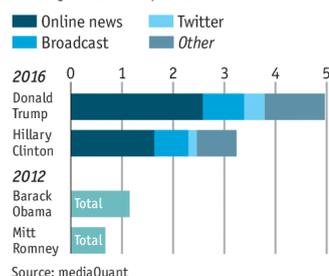
By contrast, Mr Trump dismissed data as "overrated". Only in June did his campaign hire Cambridge Analytica, a data firm based in London. After Mr Trump had secured the Republican nomination in July, he was also able to use the party's digital operations, but these are considered less sophisticated than the Democratic ones.

Mr Trump's data team seems to have helped to identify a path to victory. Early voting and absentee ballots showed a large increase in rural voters, explains Matt Oszkowski of Cambridge Analytica. The Trump campaign redoubled its efforts to turn out rural voters, betting—correctly, it turned out—that this would erase polling deficits in traditionally Democrat-leaning states.

But if any technology helped Mr Trump win, it was social media rather than data science. He and Steve Bannon, his controversial campaign boss and now his chief strategist, understood how the Facebook and Twitter-driven media landscape worked. Whether a piece of news spreads online does not depend on whether it is true and coherent, but whether it is surprising, shocking and confirms prejudices. It can bounce endlessly in virtual echo-chambers—even if it is patently false.

Great expectations

United States, value of presidential media coverage, by candidates, 2012 and 2016
Preciding the 12-month period, \$bn



Source: mediaQuant

Economist.com

This phenomenon is particularly pronounced on Facebook, whose algorithms are tuned to maximise “engagement”, meaning they present users with the type of content they have already been shown to like in order to keep them on the site as long as possible and comment on it or share it. “Trump and his camp essentially hacked Facebook’s algorithm,” says Matthew Hindman of George Washington University. Hundreds of online publications spewed out pro-Trump propaganda, as well as a steady stream of fake news. Left-wing sites published reams of the stuff too, but their output is estimated to have been lower in volume.

Mr Trump’s most valuable media tool was his Twitter feed, currently followed by 15.4m people. It brought him attention and billions of dollars in free advertisement when mainstream media picked up his often outrageous tweets (see chart).

How much all this really mattered in this campaign is already the subject of debate. Some argue that Mrs Clinton’s loss proves the danger of relying too much on data and statistical methods. “We need to throw out some of the science and focus more on the art,” says Scott Goodstein, who runs Revolution Messaging, a left-wing campaigning outfit, and was in charge of the digital side of Mr Sanders’s campaign. It also made much use of technology, but often with a human touch. One important tool was Hustle, a messaging app, which allows volunteers to quickly organise rallies by sending them personal texts.

The role of social media is the focus of most attention. Pressure is mounting on Facebook to change its algorithm to filter out fake news. Initially, the firm was in denial. Its boss, Mark Zuckerberg, at a conference after the elections, called the idea that fake news had an effect on the elections “pretty crazy”. But this position seems otherworldly: nearly half of American adults now get their political news on Facebook.

The firm has since shifted its stance somewhat. When Google, another online giant, said on November 14th that it would bar fake-news sites from using its advertising services, Facebook quickly followed suit. (A day later Twitter suspended the accounts of personalities of the “alt-right”, as America’s new extreme right-wing movement is called.) On November 19th, in a detailed blog post, Mr Zuckerberg explained how the social network could deal with the problem. Options include making it easier for people to report stories as fake and relying on respected fact-checking organisations. But he insisted that Facebook itself does not want to decide whether something is fake or not. “We do not want to be arbiters of truth ourselves, but instead rely on our community and trusted third parties,” he wrote.

Mr Trump’s success on social media may be the result of a set of unique circumstances, such as his personality and a rival who was particularly vulnerable to attack. But in Britain’s Brexit referendum, too, social media played an important role in spreading half-truths and outright lies. The French presidential elections in April, which will probably see the candidate of the extreme-right National Front, Marine Le Pen, reach the second round, will be the next test case to see how influential the big online platforms are. They have long hidden behind the argument that they are mere technology companies. After Mr Trump’s victory this position, never persuasive, rings even more hollow.

149,112

En France et en Allemagne, deux droites bien différentes

Editorial. Le même jour, dimanche 20 novembre, les droites française et allemande ont fait le choix de leur leader pour les échéances électorales de 2017. Avec des approches différentes.

LE MONDE | 22.11.2016 à 10h58 • Mis à jour le 22.11.2016 à 11h16



Editorial du « Monde ». La simultanéité de deux événements politiques majeurs, dimanche 20 novembre, de chaque côté du Rhin, a offert un parallèle fascinant. Côté français, une soirée à forte intensité dramatique, riche en acteurs et en rebondissements. Côté allemand, un spectacle minimaliste, avec une seule protagoniste en scène. Les deux pays affrontent pourtant le même enjeu : qui défendra les couleurs de la droite aux élections de 2017, la présidentielle française, en mai, les législatives allemandes, en septembre ?

Dimanche, chacune des deux droites a montré un double visage. En France, celui de l'innovation démocratique, incarnée par l'exercice de la primaire, inédit pour elle ; mais aussi celui de la confusion politique, conséquence logique de la primaire qui met en scène les divisions internes. En Allemagne, celui du classicisme et de la clarté : lors d'une conférence de presse, exercice banal au possible, Angela Merkel, la présidente du parti au pouvoir depuis onze ans, est simplement venue dire qu'elle entendait continuer à diriger le gouvernement pendant quatre années de plus.

Ruptures et continuité

Ces deux spectacles marquent d'abord une différence profonde sur la question du leadership. En France, celui qui présidait le pays il y a quatre ans, Nicolas Sarkozy, a été sèchement renvoyé – une nouvelle fois – à ses « passions privées » ; celui qui paraissait invulnérable ces derniers mois, Alain Juppé, a été relégué à un statut d'outsider ; celui que l'on condamnait à jouer les éternels seconds rôles, François Fillon, peut aujourd'hui imaginer d'entrer à l'Élysée. Le contraste est saisissant avec l'Allemagne, où Angela Merkel préside l'Union chrétienne-démocrate (CDU) depuis seize ans. Seize ans au cours desquels le principal parti de la droite française a changé trois fois de noms (RPR, UMP, Les Républicains) et connu huit chefs successifs.

ANGELA MERKEL N'A JAMAIS DÉVIÉ DE SON REFUS DE CÉDER AU POPULISME, QU'ELLE AFFRONTÉ AVEC LA PLUS GRANDE CLARTÉ

La ligne politique offre également de sérieuses nuances. A cinq mois de la présidentielle, la droite française hésite entre deux lignes : celle, résolument libérale et conservatrice de M. Fillon, ou celle, héritière d'un néogaullisme plus modéré et sans doute plus rassembleur, de M. Juppé. A dix mois des législatives, la droite allemande a déjà tranché : malgré les contestations dont elle a fait l'objet au sein de son propre camp sur sa politique d'accueil des réfugiés, la candidate Merkel semble décidée à rester fidèle aux idées qu'elle a défendues comme chancelière : même si elle a récemment affiché une plus grande fermeté sur les questions

d'immigration et d'identité, elle a clairement indiqué, dimanche, qu'elle mènerait une campagne de centre droit, conforme à l'orientation qu'elle a donnée à la CDU depuis des années.

Les droites française et allemande ont enfin eu, jusqu'ici, une approche différente du défi de l'extrême droite. **Angela Merkel n'a sur ce point jamais dévié de son refus de céder au populisme, qu'elle affronte avec la plus grande clarté.** En France, malgré la ligne de fermeté adoptée par M. Juppé, la tentation de la course aux extrêmes reste assez partagée chez Les Républicains.

Fragilisée au début de l'année, M^{me} Merkel a donc remarquablement résisté aux turbulences, mieux que ses amis de la droite française. **Outre le talent personnel de la chancelière, cette formidable stabilité politique allemande est aussi le reflet d'un pays dont l'économie reste solide dans la mondialisation, avec un taux de chômage deux fois moins élevé qu'en France. Très exactement ce dont rêve la droite française depuis vingt ans !**

149,114

Buchtipps

Flüchtlinge: Wie die neue Völkerwanderung die Welt verändert

Renate Faerber-Husemann • 12. September 2016

„Die 60 Millionen Menschen auf der Flucht sind nur der Anfang“. Dieses Fazit ziehen Auslandsreporter in dem Buch: „Die Flüchtlingsrevolution. Wie die neue Völkerwanderung die ganze Welt verändert“. Darin beschreiben sie auch, wie Fluchtursachen bekämpft werden könnten.



Die Flüchtlingsrevolution. Wie die neue Völkerwanderung die ganze Welt verändert

Wer immer noch glaubt, Europa beziehungsweise Deutschland werde von Flüchtlingen „überschwemmt“, der lese dieses Buch: „Die Flüchtlingsrevolution. Wie die neue Völkerwanderung die ganze Welt verändert“, herausgegeben von Marc Engelhardt. Die Autoren sind deutschsprachige Auslandskorrespondenten, die sich zum Netzwerk „Die Weltreporter“ zusammengeschlossen haben und aus mehr als 160 Ländern berichten. Der Schluss, den sie aus ihrer intensiven Beschäftigung mit einzelnen Flüchtlingen und den Fluchtursachen ziehen: „Die 60 Millionen Flüchtlinge, die das UN-Flüchtlingshilfswerk 2015 registrierte, sind nur der Anfang.“

Die 'Flüchtlingskrise' ist eine Flüchtlingsrevolution

„Wir erleben nicht die so oft beschworene 'Flüchtlingskrise', sondern eine Flüchtlingsrevolution.“ Nichts spricht dafür, dass es in den nächsten Jahren oder Jahrzehnten besser wird: Für die Menschen nicht, die sich trotz aller Gefahren auf den Weg machen in die reichen Länder ohne Krieg, Menschenrechtsverletzungen, Unfreiheit und Hunger. Für die immer unwilliger werdenden Aufnahmeländer nicht, die um ihren Wohlstand und ihre Identität bangen.

Dass es bei der hohen Zahl von Geflüchteten bleiben wird, hat viele Gründe: Von Kriegen zerrissene Heimatregionen oder Folterregime. Umweltkatastrophen, Naturkatastrophen und die Folgen des Klimawandels. Das bis in die ärmsten Dörfer Afrikas oder Lateinamerikas verbreitete Wissen über Länder, in denen die Menschen im Wohlstand und ohne Angst leben dürfen. Engelhardt zitiert einen jungen Mann aus Nigeria, der in einem Flüchtlingsheim in der Schweiz lebt: „Man kann doch nicht die halbe Welt mit Stacheldraht und Zäunen davon abhalten, sich ein Leben zu suchen, wie es die andere Hälfte tagtäglich hat.“

Wer an den Geflüchteten verdient

Und nicht zuletzt eine Schleuserindustrie, gut vernetzt über den ganzen Globus, in der es inzwischen um Milliardensummen geht. Die europäische Polizeibehörde schätzt, dass die Schlepper 2015 allein im Mittelmeerraum zwischen drei und sechs Milliarden Euro umgesetzt haben. Weltweit soll es 2015 ein Umsatz von geschätzten 28 Milliarden Euro gewesen sein. Doch nicht nur die Menschenhändler verdienen. Vermieter verlangen Mondpreise für schäbige Zimmer. Die Stacheldrahtindustrie floriert. Rund um das Mittelmeer

werden Schlauchboote und Rettungswesten zu hohen Preisen verkauft. Sicherheitsdienste verdienen sich goldene Nasen.

Die Korrespondenten räumen mit dem Märchen auf, dass es die reichen westlichen Länder seien, die die Hauptlast der Völkerwanderung tragen. Viele Menschen sind zunächst Flüchtlinge im eigenen Land. Andere schaffen es über die Grenzen in Nachbarländer, die genauso arm sind wie die, aus denen sie kommen. In Äthiopien gibt es riesige Flüchtlingslager für die aus Eritrea geflohenen Menschen. Flüchtlinge aus dem Kongo schlagen sich durch nach Südafrika, wo einheimische Banden regelrecht Jagd auf sie machen.

Die größten Flüchtlingslager sind in Afrika

Das größte Flüchtlingslager der Welt befindet sich im Nordosten Kenias. Dort leben vor allem Somalier, teilweise bis zu 500.000 Menschen in Zelten inmitten einer Dornbuschsavanne, die bis 1992 höchstens von durchziehenden Nomaden bevölkert war.

Diese riesigen Zeltstädte haben einen schlechten Ruf. In den Flüchtlingslagern im Libanon oder in Jordanien mussten die dort Gestrandeten hungern. UNHCR und Welternährungsprogramm hatten teilweise nur 50 Eurocents pro Tag und Flüchtling zur Verfügung. Auch das war einer der Gründe, warum zahllose Menschen sich für den gefährlichen Weg über das Mittelmeer entschieden. Viele Fluchtbewegungen haben die westlichen Länder selbst verursacht. Das Zitat eines jungen Afghanen: „Erst kommen die westlichen Länder und mischen sich in unser Leben ein. Sie versprechen uns eine bessere Zukunft. Und dann gehen sie einfach weg. Wenn wir dann fliehen und ihre Hilfe brauchen, lassen sie uns einfach fallen.“ Ähnliche Stimmen gibt es aus dem Irak.

Und wie wird es weitergehen? Die Vereinten Nationen rechnen mit weiter wachsenden Fluchtbewegungen. Nur eine von vielen Zahlen dazu: Heute leben in Afrika 1,3 Milliarden Menschen. Bis zum Jahre 2050 soll ihre Zahl sich verdoppeln. Und was könnte helfen? Auch darauf gibt das facettenreiche Buch Antworten: Kontrollierte Migration und mehr internationale Zusammenarbeit bei der Bekämpfung der Fluchtursachen. Doch das funktioniert nicht einmal innerhalb der Europäischen Union. Bisher sind die nationalen Egoismen stets größer als die Einsicht, dass man die Probleme nicht mit Mauern und Stacheldraht lösen kann.

149,116

Ökonom Paul Collier zu Migration

Guter Mensch mit «bösen Ansichten»

von Gerald Hosp, Oxford 10.8.2015, 05:30 Uhr

Die Diskussion über Zuwanderung ist polarisierend und moralisierend. Der Oxford-Ökonom Paul Collier schrieb ein Buch, um die Debatte rationaler zu gestalten. Er bedauert dies.

Paul Collier befindet sich in Schräglage. Während des Gesprächs stemmt sich der Ökonomieprofessor mit seinen Beinen vom Schreibtischrand weg – mit dem Ergebnis, dass er ziemlich schief auf dem Stuhl in seinem Büro in der Blavatnik School of Government der Universität Oxford sitzt. Irgendwie landet er aber wieder auf seinen Beinen. Ähnlich ergeht es einem mit manchen seiner Gedankengänge. Collier ist einer der bekanntesten Entwicklungsökonomien weltweit und hat sich innerhalb und ausserhalb der akademischen Welt den Ruf eines provokanten, aber auch soliden Denkers aufgebaut. Einem breiten Publikum wurde er durch seinen 2007 erschienenen Bestseller «Die unterste Milliarde» bekannt, der sich mit den Ursachen des Scheiterns der ärmsten Länder auseinandersetzt. Seitdem schreibt der 66-jährige Brite Buch um Buch, sein letztes trägt den Titel «Exodus: Warum wir Einwanderung neu regeln müssen». Zudem berät er die britische Regierung und internationale Institutionen.

Nüchternes zu Migration

Für kurze Zeit zieht eine Sorgenfalte im Gesicht von Collier auf. Ja, in einem gewissen Sinne bedauere er, das Buch über Migration geschrieben zu haben. Der Ökonom wollte dazu beitragen, eine vernünftige Diskussion über ein Thema zu führen, das sich hervorragend für Polarisierung und Moralisation eignet. Er habe dabei versagt, meint Collier selbstkritisch – gewürzt mit einer Portion Koketterie mit seiner eigenen Bedeutung. Bereits die Frage, ob Migration gut oder schlecht sei, gehe in die falsche Richtung, vielmehr müsse man sich über das Wieviel im Klaren werden. Dies wolle aber keine der beiden entgegengesetzten Seiten hören.

Einwanderung ist für Collier jedoch kein akademisches Glasperlenspiel, mit seinem struppigen Bart und seiner in Beige gehaltenen Kleidung erinnert er ohnehin an einen Missionar mit Felderfahrung. Einwanderung ist auch ein Teil seiner Familiengeschichte. Wie er am Anfang seines Buches erzählt, wanderte sein Grossvater Karl Hellenschmidt von Deutschland nach England aus, um in der Industriestadt Bradford sein Glück zu versuchen. Wegen Gehässigkeiten während des Ersten Weltkriegs wandelt Hellenschmidt jr. seinen Namen in Collier um. Sein Sohn wurde Professor in Oxford. Mit diesem biografischen Rucksack geht der ehemalige Forschungsleiter der Weltbank in die Diskussion um Migration, bei der er die Perspektive der Bevölkerung der ärmsten Länder einnimmt. Es mag deshalb eigenartig klingen, dass sich Collier für eine Begrenzung der Einwanderung ausspricht. Eine Zuwanderung ohne Restriktionen sei unrealistisch und auch unmoralisch, sagt Collier. Ein armes Land könne der eigenen Bevölkerung nicht verbieten abzuwandern, vielmehr müssten die reichen Länder – positive und negative – Anreize bieten, dass es nicht zu einer Abwanderung der Talentiertesten aus den weniger wohlhabenden Staaten komme. Wenn beispielsweise Ärzte aus Ghana in Grossbritannien praktizieren würden, sei dies keine grosse Errungenschaft. Dies sei womöglich gut für die Ärzte selbst, aber nicht für Ghana. In dieser Hinsicht ist Collier auch davon überzeugt, dass der freie Personenverkehr in der EU mehr symbolische als praktische Politik sei. Ein Europa ohne Grenzen sei keine Katastrophe, aber auch nicht wohldurchdacht. In erster Linie sollte der Abstand zwischen den reichen und den armen Ländern abgebaut werden.

Sorge um den Wohlfahrtsstaat

Aber auch für die Zielstaaten der Einwanderung kann es Probleme geben. Der Ökonom Collier erachtet die Auswirkungen auf den Arbeits- und auf den Wohnungsmarkt aber als gering, unzählige ökonomische Studien würden wenige langfristige Effekte sehen. Dem Sozialwissenschaftler geht es vielmehr um das optimale Niveau an Vielfalt in einer Gesellschaft. Die Political-Correctness-Mafia schreie laut auf, wenn sie so etwas höre, meint Collier. Die Diskussion sei aber auch keine Lizenz für die Drangsalierung von Einwanderern; verschiedene Kulturen zu erleben, sei auch ein Gewinn. Wenn Gesellschaften zu vielfältig würden, könnten der Wille und die Fähigkeit zur Kooperation abhanden kommen, was in letzter Konsequenz auch den Wohlfahrtsstaat europäischer Prägung in Gefahr bringen könnte. Grosszügigkeit gegenüber den Ärmsten sei das wichtigste Unterscheidungsmerkmal europäischer Gesellschaften gegenüber anderen. Diese Überlegungen führen wiederum zu einer Steuerung des Migrationsstromes aus moralischen Gründen.

Die Sekretärin des Professors klopft an und sagt, dass er das Treffen mit dem Rektor der Universität nicht vergessen dürfe. Der volle Terminkalender war bereits ein Problem, um ein Datum für das Gespräch zu finden. Immer wieder musste der Termin verschoben werden: Beratungsgespräche in Washington, Vorträge in Zürich, akademische Pflichten. Collier hat es offenbar als Enkel eines deutschen Einwanderers in England geschafft. Im vergangenen Jahr wurde er von der Queen in den Ritterstand erhoben.

149,118

WIRTSCHAFT

THATCHER-REFORM

So schlimm steht es wirklich um Frankreich

Von Anja Ettel, Holger Zschäpitz | Stand: 14:59 Uhr | Lesedauer: 5 Minuten

Eine herbe Niederlage für Sarkozy: Nach der ersten Vorwahl der französischen Konservativen verbleiben die Präsidentschaftsbewerber Juppé und Fillon. Der Gewinner wird in einer Stichwahl ermittelt.

Die Reformideen von François Fillon kommen bei den Franzosen auch deshalb so gut an, weil die ökonomischen Defizite des Landes riesig sind. Das offenbart vor allem der Vergleich mit Deutschland.

Frankreich ist bis heute berühmt für seine Revolutionen. Auch wenn die letzte ziemlich lange her ist. Doch womöglich ist die Zeit jetzt reif für eine Neuauflage, zumindest aus ökonomischer Sicht.

Immerhin hat mit François Fillon bei den Vorwahlen der Konservativen ein Kandidat das Rennen gemacht, der nichts weniger verspricht, als eine wirtschaftliche Revolution anzuzetteln. Nach dem Vorbild der früheren britischen Regierungschefin Margaret Thatcher, die in den 1970er-Jahren Großbritannien umbaute, soll nichts so bleiben wie es ist. „Frankreich braucht keine Reihe von Reformen, sondern einen echten Schock“ – mit dieser Botschaft zieht der frühere Premier bereits seit zwei Jahren durch die Presse.

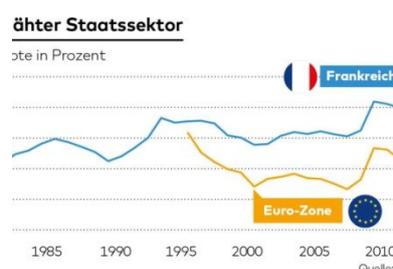
Eine Generalüberholung hat das Land dringend nötig. Seit der Euro-Schuldenkrise schleppt es sich mehr schlecht als recht voran und bleibt seit Jahren hinter seinen Möglichkeiten zurück. Der Wohlstand stagniert, der Arbeitsmarkt bröckelt, die Industrieproduktion stolpert.

François Fillon verspricht Franzosen radikale Reformen

Anzeige

Die Schwäche der zweitgrößten Volkswirtschaft Europas kann Deutschland nicht egal sein. Gerade in einer Zeit, in der die Welt neu geordnet wird und der Populismus auf dem Vormarsch ist, kommt es mehr denn je auf ein starkes Europa an. Frankreich wird daher als Stütze dringend gebraucht.

Nur ein leistungsstarkes Europa kann den Großmächten Russland und Amerika die Stirn bieten, kann die Euro-Müdigkeit vertreiben und die Akzeptanz für einen geeinten Kontinent sichern. Das Problem ist nur, dass sich in Frankreich seit ziemlich langer Zeit ziemlich wenig getan hat und die Erfolgsaussichten nicht besser werden, je länger das Land die eigenen Probleme vor sich herschiebt.



Das fängt bereits bei der Staatsquote an. Seit Jahren versprechen Politiker wechselnder Couleur dem Wahlvolk einen schlankeren, effizienteren Staat. Stattdessen ist der Staatsanteil mit 57 Prozent so hoch wie nirgendwo sonst in der EU, mit Ausnahme Finnlands. Wie hoch das ist, zeigt der Vergleich mit dem Durchschnitt der Euro-Zone. Dieser liegt bei 48 Prozent. EU-weit sind es 47 Prozent.

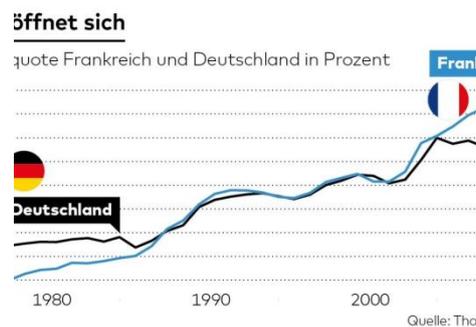
Selbst Griechenland, das für seinen überbordenden Staatssektor bekannt ist, hat „nur“ eine Quote von 55 Prozent. „Die französische Wirtschaft wird gebremst durch die hohe Staatsquote“, sagt folglich auch H el ene Baudchon, Strategin bei der BNP Paribas.

Fillon hat versprochen, den hohen Staatsanteil drastisch zurückzufahren. Der radikale Reformier will die Quote im kommenden Fünfjahresplan auf 50 Prozent stutzen. Im öffentlichen Sektor sollen nach seinen Plänen 500.000 Stellen gestrichen werden.

Gleichzeitig soll die 35-Stunden-Woche abgeschafft und das Renteneintrittsalter erhöht werden. Dass Fillon trotz dieses Radikalprogramms einen solchen Zuspruch erfahren hat, zeigt, wie sehr die Franzosen ihres erstarrten, ineffizienten Staates offensichtlich überdrüssig sind.

Schuldenquote auf Rekordstand von 98 Prozent gestiegen

Zumal Frankreich auf einem Schuldenberg sitzt, der trotz der niedrigen Zinsen immer gr o er wird und den Spielraum für die kommenden Generationen erheblich einschränkt. Mittlerweile ist die Schuldenquote auf den Rekordstand von 98 Prozent gestiegen und liegt damit weit über dem Wert, auf den sich Europa mit seinem Vertrag von Maastricht einst verständigt hatte.



Quelle: Infografik Die Welt

Gerade in der jetzigen Lage sind hochverschuldete Länder in besonderer Gefahr, erhebliche Einschränkungen zu erleiden, sobald die Zinsen wieder in die andere Richtung drehen und anziehen. Der dann rasant steigende Schuldendienst macht Staaten mit hohen Verbindlichkeiten verwundbar für externe Schocks. Seit der Wahl von Donald Trump sind die Zinsen für zehnjährige Staatsanleihen um einen halben Prozentpunkt in die Höhe geschossen.

Gerade auch der Vergleich mit Deutschland offenbart das Finanzproblem. Bis zur Finanzkrise sind die Schuldenberge in beiden Ländern synchron gewachsen. Während Deutschland seitdem die Kurve bekommen hat und mittlerweile auf eine Schuldenquote von unter 70 Prozent zusteuert, bekommt Frankreich die wachsenden Verbindlichkeiten noch immer nicht in den Griff. Schon bald könnten die Schulden des Landes 100 Prozent der Wirtschaftsleistung entsprechen.

Industrieproduktion auf das Niveau von 1993 gefallen

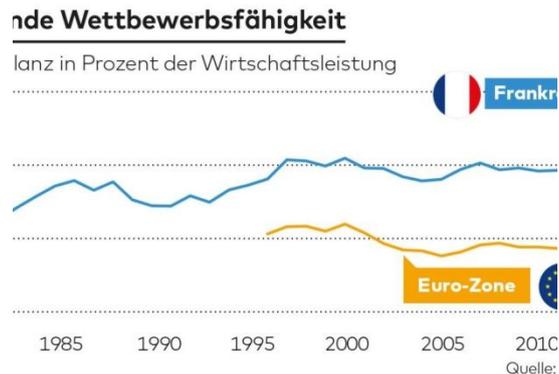
Gerade im Vergleich mit Deutschland steht Frankreich auch in anderer Hinsicht schwach da. Die Basis für die wirtschaftliche Stärke erodiert zusehends. Die Industrieproduktion liegt rund 14 Prozent unter dem Vorkrisenstand von 2008, schlimmer noch: Sie ist auf das Niveau von 1993 zurückgefallen.

Quelle: Infografik Die Welt

Ein Beispiel ist Frankreichs Autobranche, die in den vergangenen Jahrzehnten stark an Einfluss verloren hat. Verglichen mit Deutschland, dessen Produkte Made in Germany weltweit weiterhin gefragt sind, verfügt Frankreich zudem über weit weniger ausgeklügelte Industrien.

Deshalb hat das Land auch in weit geringerem Maße vom Aufschwung der asiatischen Schwellenländer profitiert. Während Deutschland zulegen konnte, ist der französische Marktanteil an den globalen Exporten deutlich zurückgegangen.

Die Handelsbilanz spiegelt das eindrucksvoll. Über Jahre hinweg bewegte sie sich im Gleichlauf mit jener der Euro-Zone. Doch seit dem Jahr 2005 bleibt Frankreich immer weiter zurück.



Quelle: Infografik Die Welt

Mittlerweile erwirtschaften die 19 Länder der Währungsunion einen Handelsbilanzüberschuss von rund drei Prozent des Bruttoinlandsprodukts, exportieren also deutlich mehr Waren und Dienstleistungen als sie einführen. In Frankreich hingegen liegt die Handelsbilanz mittlerweile im Minus, das Defizit beträgt rund 2,3 Prozent.

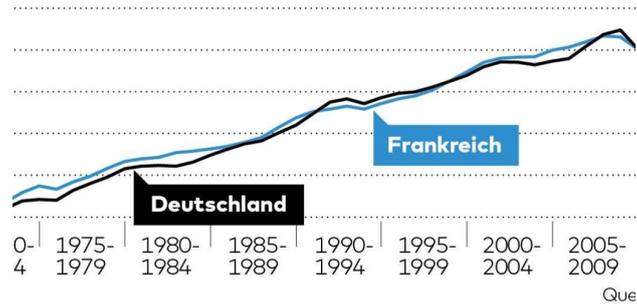
Der Wohlstand in Frankreich stagniert

Die wirtschaftliche Malaise führt zu einer Stagnation des Wohlstands. Das Bruttoinlandsprodukt (BIP) pro Kopf, das sich seit den siebziger Jahren parallel zu dem der Deutschen entwickelte, kommt seit dem Jahr 2007 nicht mehr so recht von der Stelle.

Während Deutschland die Folgen der Finanzkrise und der anschließenden Euro-Schuldenkrise mittlerweile überwunden hat, wartet Frankreich weiter auf einen Aufschwung, der alle reicher macht. Mittlerweile beträgt der Wohlstandsabstand zu Deutschland 4000 Dollar pro Kopf, mit steigender Tendenz.

render Wohlstand in Frankreich

Einkommen in Frankreich und Deutschland
in Dollar



Quelle: Infografik Die Welt

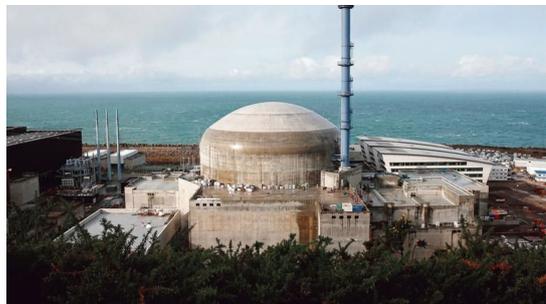
Wie sehr die Stagnation das Land hemmt, zeigt vor allem der Arbeitsmarkt. Während Frankreich in der Vergangenheit bei der Arbeitslosenquote meist besser dastand als die EU, ist das Land mittlerweile zurückgefallen. Zwar hat die Regierung im Sommer eine Reform umgesetzt, verglichen mit dem ursprünglichen Vorhaben war dieses Maßnahmenpaket jedoch bei Weitem nicht ausreichend, um die Wende zu bringen und neue Jobs zu schaffen.

Fillon will auch hier durchgreifen. Er hat angekündigt, die 35-Stunden-Woche, die Ende der 90er-Jahre eingeführt worden war, endgültig zu streichen. Sollte es ihm gelingen, auch nur einen Bruchteil seiner Versprechen umzusetzen – es wäre womöglich die Revolution auf die Frankreich schon so lange gewartet hat.

149,122

«La situation du nucléaire est très préoccupante»

Publiée 22/11/2016 à 18:50



L'Autorité de sûreté nucléaire, alerte sur les problèmes que posent les centrales françaises.

Après la découverte, au printemps 2015, d'un défaut dans la cuve du futur réacteur EPR de Flamanville, l'Autorité de sûreté nucléaire (ASN) a déclenché une campagne de contrôle sans précédent. Elle est loin d'être terminée. Son président, [Pierre-Franck Chevet](#), souligne que la situation est «préoccupante».

LE FIGARO. - Une vingtaine de réacteurs d'EDF sont à l'arrêt. La France risque-t-elle de passer un hiver difficile?

Pierre-Franck CHEVET. - Actuellement, douze réacteurs sont à l'arrêt ou vont être mis à l'arrêt, pour contrôler que l'excès de carbone découvert dans l'acier n'altère pas la capacité de résistance mécanique des générateurs de vapeur. En fin de semaine dernière, EDF nous a remis un dossier complet pour chacune des pièces concernées. Il nous faut ensuite un mois environ pour contrôler les tests effectués et donner, ou non, notre feu vert au redémarrage des centrales. Dans le meilleur des cas, les réacteurs d'EDF pourraient être opérationnels dans un mois et atteindre leur pleine puissance en janvier 2017. L'ASN a transmis ces éléments de calendrier à RTE (Réseau de transport d'électricité), en charge du réseau, dont le rôle est d'équilibrer la consommation et l'offre d'électricité. (...)

Entre les difficultés économiques d'EDF et d'Areva ainsi que les problèmes techniques, jamais la situation du nucléaire en France n'a été aussi problématique...

La situation est devenue, en effet, très préoccupante. D'où la nécessité d'agir avec calme et rigueur. Une anomalie générique a été identifiée sur les générateurs de vapeur, entraînant une procédure de contrôle de grande ampleur. Ce n'est pas une première: au début des années 1990, une corrosion de tous les couvercles des réacteurs en activité avait été identifiée. À l'époque, EDF avait pu gérer la situation en remplaçant peu à peu tous les couvercles. En 2013, dans le cadre de la préparation du projet de loi sur la transition énergétique, j'avais averti de la nécessité de pouvoir se passer à intervalles réguliers de 5 à 10 réacteurs, car des problèmes génériques pouvaient être découverts. Il y a de plus un cas où la sûreté pouvait être en cause, ce qui nous a conduits à décider de l'arrêt de Fessenheim 2 l'été dernier. (...)

Face à toutes ces problématiques soulevées, l'état des centrales présente-t-il un risque pour la sûreté de nos concitoyens?

L'ensemble des décisions prises par l'ASN sur ces différentes problématiques s'inscrivent précisément dans une démarche de sûreté des réacteurs nucléaires et donc de protection des populations. Il en est ainsi de l'arrêt anticipé de certains réacteurs d'EDF, ou de l'extension du réexamen de la qualité des fabrications passées de l'usine du Creusot d'Areva. Ces décisions, fortes, nécessaires, appellent à un engagement sans précédent des industriels concernés, qui plus est, dans la durée. Nous serons particulièrement vigilants à ce qu'un tel engagement se maintienne!

149,123

Angela Merkel : no, she can't

La chancelière allemande ne propose rien ou si peu. Elle est respectée parce qu'elle est la patronne de l'économie la plus puissante d'Europe, certainement pas pour sa capacité à fixer un cap.

LE MONDE | 23.11.2016 à 06h40 • Mis à jour le 23.11.2016 à 11h17 | Par Arnaud Leparmentier

Il en va ainsi des icônes : souvent sont-elles jugées pour ce qu'elles sont plutôt que sur leurs actes. Il en fut ainsi de Barack Obama, honoré par le prix Nobel de la paix pour la simple raison qu'il fut le premier noir élu président des Etats-Unis.

Il en est de même pour Angela Merkel, qui a repris, lors de la tournée d'Obama en Europe, le prétendu flambeau de leader du monde libre. Et en a profité dans la foulée pour se déclarer candidate à un quatrième mandat. Seize ans ! Cette perspective vaut-elle tant d'éloges ?

Obama lègue un monde moins sûr et laisse les Etats-Unis à Donald Trump : sans doute un devoir d'inventaire s'impose-t-il. Il en va de même pour la chancelière allemande, au pouvoir depuis douze ans et qui ne saurait s'affranchir de toute responsabilité sur la situation de l'Europe. Cette dernière est en ruine, et Merkel tient plus de la « *Trümmerfrau* », ces « femmes courage » seules dans les ruines de Berlin en 1945, que de la chancelière bâtisseuse.

On attend donc au minimum un projet. Le premier chancelier de la République fédérale, Konrad Adenauer, obtint un ultime sursis pour sceller la réconciliation franco-allemande avec Charles de Gaulle en 1962-1963. Helmut Kohl accomplit un mandat de trop, avant d'être battu en 1998, mais c'était pour lancer l'euro et assurer l'unité de l'Europe après celle de l'Allemagne.

M^{me} Merkel propose d'être une ancre de stabilité dans un monde qui se disloque. Dans sa déclaration de candidature, elle a alimenté la légende de la physicienne réfléchie : « *J'ai besoin de temps. Les décisions tombent tard. Mais après je m'y tiens.* »

Une litanie d'embardees

Une autre lecture est possible, celle d'une politicienne qui ne cède rien par idéologie ou tactique avant de devoir tout lâcher brutalement afin d'éviter le désastre. La litanie de ses embardees est connue : en 2008, après la faillite de la banque d'affaires américaine Lehman Brothers, M^{me} Merkel était prête à provoquer un nouveau désastre en laissant tomber la banque Hypo Real Estate ; son approche morale de la faillite grecque a accéléré la crise de l'euro ; elle décida de l'abandon du nucléaire en une soirée, après la catastrophe de Fukushima de 2011, et ouvrit, en 2015, seule sa porte aux migrants. Sans concertation, sans se soucier des conséquences de ses décisions sur ses partenaires.

Bref, la chancelière est respectée parce qu'elle est la patronne de l'économie la plus puissante du continent, certainement pas pour sa capacité à fixer un cap, si ce n'est un cap moral inutile puisque seule l'Allemagne est en capacité de le tenir. Or, aujourd'hui, ne rien faire, c'est sombrer. Et M^{me} Merkel ne propose rien ou si peu. Elle est la chancelière de « conflits gelés », faute d'avoir le courage ou le capital politique pour s'y atteler.

Elle a laissé se créer une division Nord-Sud de l'Europe, entre gagnants et perdants de l'euro. Elle a accéléré la division Est-Ouest, avec des anciens pays de l'Est qui refusent d'accueillir des migrants quand l'Ouest est multiculturel. Son cavalier seul antinucléaire a fait voler en éclats toute politique de l'énergie et transformé l'Union européenne en mauvais élève climatique.

Elle assiste à la dénonciation du déficit démocratique de l'Europe, mais n'y prête guère attention : en contrôlant les principaux groupes parlementaires à Strasbourg, elle réussit à imposer les vues allemandes en Europe. Elle se gargarise de guerre et de paix, mais trouve toujours un prétexte pour ne pas intervenir à chaud. Dans l'ordre symbolique, elle ne parle qu'à ses paroissiens par le biais du Bundestag, et ne daigne pas accorder un entretien aux médias français pour le centenaire du massacre de Verdun.

Sentiment de supériorité

Ce procès serait audible si l'Allemagne de M^{me} Merkel n'était pas extraordinairement prospère et ses partenaires particulièrement médiocres. Elle est sourde aux critiques car elle est effectivement la plus vertueuse : sur ses finances, sur les réfugiés, sur le fonctionnement démocratique. **L'Allemagne va tellement bien qu'elle en devient nombriliste et ne voit pas les conséquences ambivalentes de sa politique : bonne chez elle, trop souvent dévastatrice chez ses voisins.**

Et son sentiment de supériorité devenu culturel la rend incapable de comprendre que le monde ne fonctionne pas à Athènes, à Madrid ou à Paris comme à Berlin. Elle ne réalise pas que son excédent extérieur supérieur à 8 % du produit intérieur brut de l'Allemagne n'est pas qu'un attribut de sa vertu : dans un monde sans dévaluation, il est un poison qui finira par détruire l'euro.

Les plus critiques la comparent au pharisien de l'Évangile de Luc (18, 9-14) qui vante sa supériorité sur celle du publicain : « *O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères ou même comme ce publicain.* » On le sait, l'Évangile abaisse le pharisien et élève le publicain, parce qu'il fait preuve d'humilité (ce n'est pas vraiment le cas des Européens non allemands).

Les Allemands jouent les faux naïfs

Pas besoin d'aller au jugement de Dieu. Il serait possible de résoudre le sujet si l'Allemagne acceptait son rôle d'hégémon bienveillant, si elle parvenait à internaliser dans sa politique intérieure les problèmes des autres. Les Allemands jouent les faux naïfs, en expliquant que leur histoire leur interdit toute prise de responsabilité.

Helmut Kohl le faisait, qui veillait à soutenir les petits pays, se réjouissait dans les années 1990 de ce que l'Allemagne était pour la première fois en paix avec ses voisins et abandonna le deutschemark parce que son hégémonie finirait par conduire à la révolte de ses partenaires et serait donc néfaste pour l'Allemagne à long terme.

La politique allemande dilapide cette loi d'airain. Dans ce contexte, M^{me} Merkel est-elle la personne idoine pour sauver l'Europe et résoudre les conflits gelés ? La réponse, on le craint, tient dans le slogan inversé d'Obama : « *No, she can't.* »

149,125

[REVIEW & OUTLOOK](#)

Angela Merkel's Status Quo

Germany would benefit from a debate over migration and growth.



ENLARGE

German Chancellor Angela Merkel address the members of the Parliament during her Speech to debate on Federal Budget in the German Parliament on Nov. 23 in Berlin. PHOTO: GETTY IMAGES

Updated Nov. 24, 2016 4:58 p.m. ET

There are no certainties in politics—these days especially—so no predictions here about Angela Merkel's chances of being re-elected Chancellor of Germany next year now that she's decided to run for a fourth term. But given the shambolic state of the political opposition, her chances look exceedingly good.

Mrs. Merkel's announcement, delivered at a meeting of Christian Democrats on Sunday, was widely cheered by stability-seeking Germans and investors. Had she chosen to retire, it's not clear who could have credibly led her center-right party, which has been in power since 2005. As for her opponents, the center-left and Russia-friendly Social Democrats are running poorly in the polls, while the anti-immigration Alternative for Germany, or AfD, is too far-right for most voters, despite gaining ground in recent local elections.

Mrs. Merkel's enduring electoral strength means that Germany is likely to be spared the political shocks that have recently paralyzed or transformed politics in countries such as Spain and Britain. It also helps that Germany's economy has been growing at what counts in Europe as a healthy rate—1.7% year-on-year in the third quarter. Unemployment is remarkably low, at 3.8%, and the labor-participation rate is higher than America's.

But these advantages mask problems that German politicians should be discussing more publicly. Too many Germans are stuck in low-paying temporary jobs as labor laws still deter employers from hiring full-timers. Low global energy prices have masked the costs of Mrs. Merkel's ruinously expensive green-energy *Energiewende*, but that will change with the next commodity boom. And recent woes at [Deutsche Bank](#) may suggest trouble ahead for other German banks.

Germans also remain deeply skeptical about Mrs. Merkel's open-door policy to refugees from the Middle East. So far the most vocal opposition has come from AfD, which has lent the issue a disreputable taint among mainstream voters. But the issue of rapidly assimilating so many refugees isn't going to go away, and Germany could use a more honest public debate about how much migration it is willing to accept, and at what cost.

Germany's next leader will also face a changing, and more dangerous, European-security picture. Vladimir Putin wants to dominate in the east and neuter the NATO alliance if he can. U.S. President-elect Donald Trump's intentions toward Europe aren't clear, though he is sure to demand that NATO members such as Germany contribute more to their defense. All of this should play to Mrs. Merkel's strengths, assuming she can avoid more migration-like mistakes.

Germany has been Europe's anchor in a turbulent decade, and there's plenty to recommend a familiar and steadying Chancellor. But Germany also runs the risk of letting stability turn into stagnation. Whatever the outcome of next year's election, Germans deserve a vigorous political debate about the challenges they face in an increasingly dangerous world.

149,126

Klimaschutz

Deutsche Energiewende für das Ausland kein Vorbild

Fachleute in China, Indien, Russland und Amerika loben die Klimapolitik Deutschlands. Vor Nachahmung wird aber gewarnt. Muss Deutschland sich deshalb neu orientieren?

28.11.2016, von ANDREAS MIHM, BERLIN



© REUTERS/Rufschädigend: Mit ihrer Klimapolitik will die chinesische Regierung Bilder wie dieses vermeiden.

Deutschlands Klimapolitik genießt viel Ansehen in der Welt, die **Energiewende** ruft allerdings in wichtigen Ländern auch Skepsis hervor. Diesen Schluss zieht die Konrad-Adenauer-Stiftung aus einer Befragung klimapolitischer Akteure in China, Indien, Russland und Amerika. Sein hohes Ansehen verdanke Deutschland dem Engagement im internationalen Klimaschutz sowie seiner Stärke in der Energie- und Umwelttechnik. Auch der schnelle Ökostromausbau und die administrativen Erfahrungen der Energiewende würden gewürdigt, heißt es in der Untersuchung, die die Parteistiftung der CDU an diesem Montag vorstellen will.



Autor: Andreas Mihm, Wirtschaftskorrespondent in Berlin.Folgen:

Allerdings werden genau diese Punkte auch kritisch gesehen. So gelte deutsche Technik als teuer. „Mit hohen Kosten wird ebenfalls die Energiewende assoziiert“, schreiben die Studienautoren. Sie werde deshalb als kaum übertragbar betrachtet.

Energiewende könnte abschreckend wirken

Die Forscher empfehlen der deutschen Regierung, die Reputation Deutschlands in der Klimapolitik zu nutzen, die Wirkung der Energiewende aber zu prüfen. Mit Wissens- und Techniktransfers, Beratungen zur Energie- und Ressourceneffizienz oder Verwaltungsprozessen könne Deutschland Impulse für den Klimaschutz geben. Die Energiewende könne Vorbild sein, wenn sie ein ökonomisches Erfolgsmodell sei. Im ungünstigsten Fall könne sie aber abschreckend wirken. „Internationalen Partnern sollten deutsche Akteure daher vor allem ein realistisches Bild vom gegenwärtigen Umsetzungsstand der Energiewende vermitteln.“ Erfahrungen über gute und schlechte Praxisbeispiele sollten ausgetauscht werden.

Nach der Untersuchung sind die Motive für den Klimaschutz sehr unterschiedlich. So seien in China die Nutzung wirtschaftlicher Chancen, die Verbesserung der Wettbewerbsfähigkeit und das internationale Image – auch mit Blick auf die Luftqualität – entscheidend. Dem stehe ein höheres Wachstum ebenso entgegen wie die Durchsetzbarkeit von Klimazielen auf Provinzebene. Deutschland werde als Kooperationspartner betrachtet.

Klimaschutz steht an hinterer Stelle

In Indien, das nach China, Amerika und der EU der viertgrößte CO₂-Emittent ist, stünden die Bekämpfung der Armut und damit der Zielkonflikt zwischen Wachstum und Klimaschutz im Vordergrund. Zwar seien die Folgen des Klimawandels zu spüren, doch sei die Minderung klimaschädlicher Emissionen ein nachgeordnetes

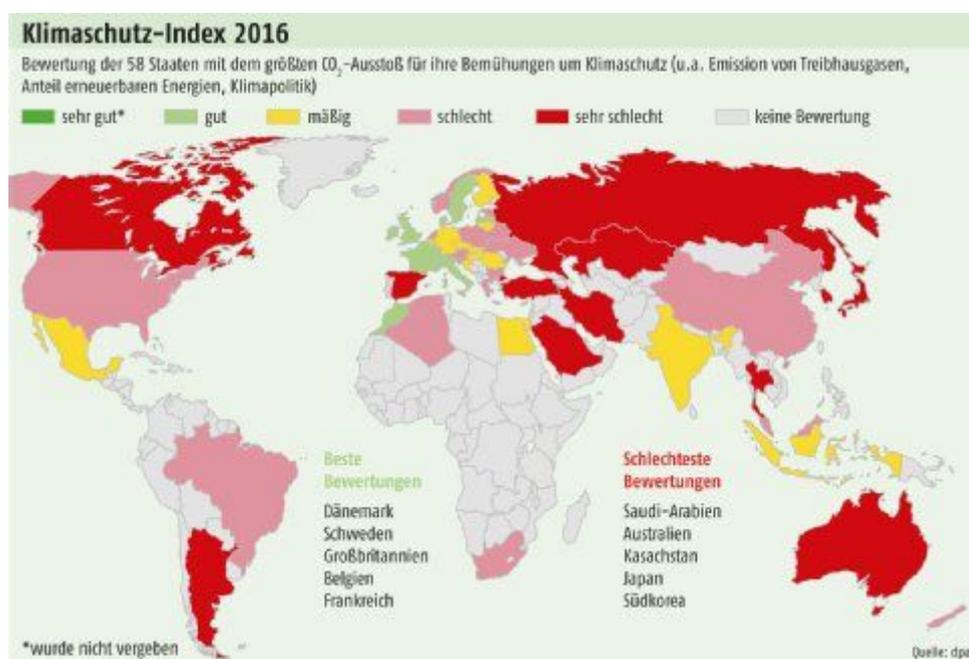
Politikziel. Die regulatorischen Schwächen seien groß, die Verwaltung und der politische Wille schwach, es fehle an Kapital und Wissen. Indien erwarte internationale Hilfe.

In Russland stünden die wirtschaftlichen Auswirkungen im Vordergrund. Der menschengemachte Klimawandel werde teils in Frage gestellt, was auch für die Sinnhaftigkeit der Klimaschutzpolitik gelte. Der Pariser „Übereinkunft“ mit dem Ziel, den Anstieg der Erdtemperatur auf maximal 2 Grad zu begrenzen, werde mit Gleichgültigkeit begegnet. Da der Einfluss des eigenen Landes auf das Klima für gering erachtet werde – Russlands Anteil am globalen Treibhausgasausstoß ist doppelt so groß wie der Deutschlands –, sehe man sich kaum in der Pflicht. Die Zustimmung zum Pariser Abkommen werde begründet mit dessen Unverbindlichkeit und dem Interesse Russlands an internationaler Einflussnahme.

Am Interesse der anderen Staaten orientieren

In Amerika ist die Lage seit der Wahl Donald Trumps zum kommenden Präsidenten unklar, auch wenn er seine harten Äußerungen gegen die Klimaschutzpolitik zuletzt abgeschwächt hat. Die vor der Wahl befragten amerikanischen Fachleute betonten, Emissionsreduzierungen würden in Amerika vor allem unter kurz- bis mittelfristigen wirtschaftlichen Gesichtspunkten betrieben. Politisch hemmend wirke die starke Lobby der Öl-, Gas- und Kohlewirtschaft. Technisch und administrativ gelte Deutschland als vorbildlich und sei ein willkommener Partner.

Jasper Eitze, Koordinator Energie- und Klimapolitik der Konrad-Adenauer-Stiftung, schlussfolgert aus den Studienergebnissen: „Wenn wir als Deutsche dabei helfen wollen, den Treibhausgasausstoß drastisch zu senken, müssen wir uns so präzise wie möglich an den Interessen der anderen Staaten orientieren. Kosten-, Wachstums- und Wohlstandsfragen stehen da ganz oben, Klimaschutz kommt weiter hinten.“



<http://www.fr-online.de/klimawandel/klimaschutzplan-deutschland-taugt-nicht-als-vorbild,1473244,34904284.html>

149,128

Bundesverfassungsgericht

Muslimische Erzieherin darf in Kita Kopftuch tragen

Das Bundesverfassungsgericht hat geurteilt, dass es einer muslimischen Erzieherin erlaubt ist, auch am Arbeitsplatz ein Kopftuch zu tragen. Ein generelles Verbot verstoße gegen die Glaubensfreiheit.

28.11.2016



© DPA/Erzieherin mit Kopftuch (Symbolbild)

Eine muslimische Erzieherin darf in einer kommunalen Kita grundsätzlich ein Kopftuch tragen. Allein vom Tragen des religiösen Kleidungsstücks gehe noch kein unzulässiger werbender oder missionierender Effekt aus, erklärte das [Bundesverfassungsgericht](#) in einem am Montag veröffentlichten Beschluss. Ein generelles Kopftuchverbot verstoße daher gegen die im Grundgesetz geschützte Glaubens- und Gewissensfreiheit. Ähnlich hatte das Gericht bereits im Januar 2015 zum Kopftuchverbot für Lehrerinnen an staatlichen Schulen in Nordrhein-Westfalen entschieden und entsprechende Vorschriften für verfassungswidrig erklärt.

Im jetzt entschiedenen Fall hatte eine muslimische, in einer kommunalen Kita in Baden-Württemberg beschäftigte Erzieherin geklagt. Die Frau hatte sich aus religiösen Gründen geweigert, ihr Kopftuch während der Arbeit abzulegen. Der Arbeitgeber erteilte ihr daraufhin eine Abmahnung und berief sich auf das Kopftuchverbot in damals geltenden baden-württembergischen Vorschriften. Demnach durften keine politischen oder religiösen Bekundungen abgegeben werden, die Zweifel an der Neutralität der Einrichtung wecken könnten.

Abstrakte Gefahr reicht nicht aus

Das Bundesarbeitsgericht (BAG) in Erfurt hielt die Abmahnung für rechtmäßig. Die Erzieherin habe das Kopftuchverbot bewusst und dauerhaft verletzt. Da das islamische Kopftuch eine besondere religiöse Bedeutung habe, stelle das Tragen auch eine religiöse Bekundung dar, die das Neutralitätsgebot des Staates verletze.

Das Bundesverfassungsgericht hob diese Entscheidung jedoch auf. Die Erzieherin sei mit den früheren baden-württembergischen Vorschriften in ihrer Glaubens- und Bekenntnisfreiheit verletzt worden. Die Frau habe weder missionierend ihre Arbeit verrichtet, noch habe sie den Kita-Frieden oder die Neutralität der Einrichtung beeinträchtigt. Sie habe lediglich ein Kopftuch getragen. Eine allein abstrakte Gefahr reiche für ein Verbot nicht aus.

Das Tragen eines Kopftuches durch einzelne Erzieherinnen stelle auch noch keine Identifizierung des Staates mit einem bestimmten Glauben dar, betonten die Verfassungsrichter. Das islamische Kopftuch sei in Deutschland vielmehr üblich und „spiegelt sich im gesellschaftlichen Alltag vielfach wider“. Menschen mit einem anderen Glauben hätten keinen Anspruch darauf, vom Anblick anderer religiöser oder weltanschaulicher Symbole verschont zu werden.

149,129

François Fillon

Der konservative Revolutionär

Der französische Präsidentschaftskandidat Fillon verheißt eine „konservative Revolution“, die ohne kämpferische Laizität und Fremdenfeindlichkeit, ohne Abschottung und Protektionismus auskommt. Damit könnte er sich als Le Pens Albtraum erweisen.

28.11.2016, von **MICHAELA WIEGEL**



© AP/Fillons größte Stärke gegenüber Le Pen ist sein wertkonservatives Gesellschaftsprogramm.

Nach seinem fulminanten Sieg bei den ersten offenen Vorwahlen der bürgerlichen Rechten hat [François Fillon](#) den Elysée-Palast fest im Visier. Als heimliche Schirmherrin seines Aufstiegs kommt dabei nur Angela Merkel in Frage. Von der Bundeskanzlerin hat Fillon gelernt, wie wichtig es ist, wenn der Gegner einen unterschätzt. Noch vor drei Monaten hätte es niemand für möglich gehalten, dass der ehemalige Premierminister mit dem Charme eines Großbürgers aus der Provinz ein politisches Raubtier wie Nicolas Sarkozy und einen Umfrageliebling wie Alain Juppé besiegt.



Autorin: Michaela Wiegel, Politische Korrespondentin mit Sitz in Paris,Folgen:

Doch nun ist es vollbracht. Die Anleihen [Sarkozys](#) beim Front National haben die Wähler genauso wenig überzeugt wie die Semantik der Linken, derer sich Juppé vor dem Duell bediente. Mit Schlagwörtern wie „reaktionär“ oder „rückständig“ war Fillon nicht beizukommen. Die französische Beamtenrepublik hat sein radikales Reformprogramm wie in Trance aufgenommen, ohne sich an den Urnen dagegen zu mobilisieren. Fillon will in den kommenden fünf Jahren 500.000 Stellen im öffentlichen Dienst streichen, die Rentenhöhe der Beamten auf das Niveau der Rentenempfänger in der privaten Wirtschaft nivellieren und die Arbeitszeit der öffentlich Beschäftigten auf 39 Stunden erhöhen.

Der Mann aus der Sarthe schwört auf die erste Devise der französischen Republik: „Liberté“. Freiheit ist das Zauberwort, mit dem er vor allem den Arbeitsmarkt revolutionieren will. Das aufgeblähte Regelwerk des Arbeitsrechts mit 3400 Seiten will er auf 150 Seiten straffen. Eine Mehrwertsteuererhöhung von zwei Prozentpunkten soll Abgabenerleichterungen finanzieren.

Die Vermögensteuer soll im Namen des Patriotismus – Fillon will lieber französische Millionäre als Öldollars aus Qatar und Saudi-Arabien – abgeschafft werden. Es gehört schon viel Magie dazu, mit derartig radikalen Vorschlägen in Frankreich gewählt zu werden. Fillon hat es vermocht, die rechtsbürgerliche Kernwählerschaft zu mobilisieren. Nun steht er vor der ungleich größeren Herausforderung, eine Mehrheit der Franzosen für sein Programm zu gewinnen.

Unangefochtene Führungsfigur

Das Experiment der ersten offenen Vorwahlen bei den Republikanern hat sich als Glücksgriff erwiesen. erinnert sich noch jemand an die Untergangsstimmung, die nach der verpatzten Urwahl 2013 in der Partei (damals noch UMP) herrschte? Der erbitterte Wettstreit zwischen Fillon und Parteisekretär Jean-François Copé brachte die Partei an den Rand der Spaltung. Nach Sarkozys Abstrafung durch den Verfassungsrat stand die

UMP zudem vor dem Bankrott, es fehlten die Millionen aus der staatlichen Wahlkampfkostenerstattung. Auch deshalb kommt das Ergebnis der Vorwahlen einer Grunderneuerung gleich. Die Republikaner haben nun eine unangefochtene Führungsfigur. Die hohe Wahlbeteiligung führt dazu, dass die Vorwahlen frisches Geld in die Parteikasse spülen.

Fillon kann mit einer starken demokratischen Legitimation in den Präsidentschaftswahlkampf ziehen. Etwa 3,8 Millionen Franzosen gaben ihm im zweiten Wahlgang ihre Stimme. François Hollande reichten bei den sozialistischen Vorwahlen im Oktober 2011 1,6 Millionen Stimmen, um sich für das höchste Staatsamt zu empfehlen. Der Triumph Fillons bringt vor allem Marine Le Pens Wunschscenario für die nächsten fünf Monate durcheinander. Sie hatte mit der Formel „Brexit, Trump, Le Pen“ schon die Meinungshoheit erobert. Ihrem vermeintlichen Durchmarsch bis in den Elysée-Palast stellt sich nun ein gutgewappneter Gegner in den Weg.

Die Sehnsüchte der „schweigenden Mehrheit“ erspürt

Fillons größte Stärke gegenüber Le Pen ist sein wertkonservatives Gesellschaftsprogramm. Der von seiner ländlichen Heimat im katholischen Westen geprägte Politiker hat das Unbehagen vieler Franzosen an der permissiven Konsumgesellschaft mit großem Gespür erfasst. Obwohl sein Wahlkreis längst im großbürgerlichen 7. Arrondissement der Hauptstadt liegt, hat er die Sehnsüchte der „schweigenden Mehrheit“ jenseits der Ballungszentren ernst genommen. Auch deshalb wurde er nach mehr als drei Jahrzehnten in der Politik als Mann außerhalb „des Systems“ wahrgenommen.

Immer wieder hat er sich selbst zum Fürsprecher „der Revolte der Franzosen“ gemacht. Er verheißt eine „konservative Revolution“, die ohne kämpferische Laizität und Fremdenfeindlichkeit, ohne Abschottung und Protektionismus auskommt. Fillon betont lieber tradierte Werte wie Ehe, Familie und Vaterland. Damit etabliert er sich als ernstzunehmende Alternative zu Le Pen. Die Linke zerlegt sich unterdessen selbst. Präsident Hollande wird nach Emmanuel Macron nun von seinem eigenen Premierminister herausgefordert.

Seit Chiracs Schicksalswahl gegen Marine Le Pens Vater im Jahr 2002 hält sich die These, dass nur ein gemäßigter Konservativer gegen den FN eine Chance habe. Doch das Regionalwahlergebnis im Dezember 2015 hat das Gegenteil gezeigt. Die Linkswähler gaben einem beinharten Law-and-Order-Mann wie Christian Estrosi ihre Stimme, um einen FN-Sieg in der Mittelmeerregion zu verhindern. Fillon könnte sich als Le Pens Altraum erweisen.

Präsidentenwahl in Frankreich

Fillon benötigt die Stimmen der Linken

KOMMENTAR von Andres Wysling 28.11.2016, 07:58 Uhr

Frankreichs Präsidentenwahl wird voraussichtlich zwischen der Rechten François Fillons und der extremen Rechten Marine LePens ausgemacht. Die Linke wird die Wahl entscheiden – für sie ist es die Wahl zwischen zwei Übeln.

17 KOMMENTARE



François Fillon war schon Frankreichs Premierminister, im kommenden Frühjahr könnte er Präsident werden. (Bild: Christian Hartmann / Reuters)

François Fillon findet im konservativen Wählersegment Frankreichs überaus starken Rückhalt und hat somit eine gute Ausgangsposition für die Präsidentenwahl im kommenden Frühjahr. Sein hervorragendes Resultat in der Primärwahl der Bürgerlichen verdankt er einem Programm, das in liberalen wie auch in konservativen Kreisen Anklang findet.

Verharren in der Schockstarre

Einerseits verspricht Fillon eine Liberalisierung in der Wirtschaftspolitik, eine Reduktion der Steuerlast und den Rückbau des Fürsorge- und Bevormundungsstaats. So soll eine neue wirtschaftliche Dynamik in Gang kommen und auf längere Sicht der Staatshaushalt ausgeglichen werden. Andererseits appelliert er an katholische beziehungsweise rechtskatholische «Werte»; das wirtschaftliche Schockprogramm wird christlich abgefedert.

Wollen die Sozialisten verkappt faschistische Tendenzen unterstützen? Oder üben sie Stimmenthaltung?

Wenig deutet darauf hin, dass die Sozialisten sich aus ihrer Schockstarre werden befreien können, die sie im Laufe der Amtszeit von Präsident François Hollande zunehmend erfasst hat. So dürfte die Präsidentenwahl in der zweiten Runde zwischen Fillon und Marine Le Pen vom Front national entschieden werden; diese tritt ein für eine dirigistische Wirtschaftsordnung in weitgehend abgeschotteten Grenzen.

Rechts oder rechtsextrem

Es kommt somit voraussichtlich zur Wahl zwischen einem «rechten» und einem «rechtsextremen» Konzept, wobei die Stimmen der sozialistischen Stammwähler den Ausschlag geben dürften. Sie werden sich, von ihrem Standpunkt aus gesehen, zwischen zwei Übeln entscheiden müssen. Geben sie dem liberalen Konzept mit Marktwirtschaft und Globalisierung den Vorzug, das sie stets abgelehnt haben? Oder wollen sie das etatistische Konzept mit seinen «sozialen Errungenschaften» retten, das ihnen lieb ist, dabei aber verkappt faschistische Tendenzen unterstützen? Oder üben sie Stimmenthaltung? Es wird knapp werden in Frankreich.

149,132

Präsidentenwahl in Frankreich: **Ruck nach rechts**

François Fillon tritt für Frankreichs Konservative bei der Präsidentenwahl an. Der Front National ist verunsichert, Politiker der Mitte wittern eine Chance, die Linken sehen den perfekten Gegner.

Von Stefan Simons, Paris



François Fillon

Montag, 28.11.2016 15:13 Uhr

Die Stimmzettel sind kaum ausgezählt, da bejubeln Frankreichs Republikaner (LR) [François Fillon](#) schon: "Ein überwältigendes Plebiszit", dröhnt ein LR-Anhänger im "Haus der Chemie", dem überfüllten Hauptquartier des Kandidaten. Die Fans des Konservativen skandieren euphorisch: "Fillon Präsident, Fillon Präsident."

Fünf Monate vor dem Wahltermin hat [der deutliche Sieg Fillons](#) endgültig das Rennen um den Einzug in den Élysée eröffnet: Ex-Staatschef [Nicolas Sarkozy](#), im [ersten Durchgang ausgeschieden](#), preist seinen ehemaligen Premier als künftigen Lenker der Republik. [Alain Juppé](#), in der Stichwahl unterlegen, beglückwünscht Fillon zu seinem Sieg: "Viel Glück, viel Glück für Frankreich." Es ist noch nicht lange her, da hat er Fillon noch als "rückwärtsgerichtet" oder "brutal" beschrieben.

Fillon ist binnen einer Woche vom Hoffnungsträger der Republikaner zum veritablen Heilsbringer aufgestiegen. "Ziel Élysée", titelt der konservative "Figaro", als "Flutwelle" beschreibt die katholische Tageszeitung "La Croix" den Triumph Fillons, die "Presse Océan" aus Nantes schreibt auf Seite eins: "Kurs auf 2017".

Der Front National ist verunsichert

Schon rechnen sich die Republikaner beste Chancen aus, den nächsten Präsidenten Frankreichs zu stellen. Bisher ist nur sicher: Der Erfolg Fillons verschiebt Frankreichs politisches Koordinatensystem. Das Votum für den Mann mit dem geraden Scheitel und den roten Socken steht für einen Ruck nach rechts.

Das hat Folgen für den rechtsextremen [Front National](#) (FN). Öffentlich betonen dessen Kader zwar, dass mit der Kür Fillons die Chancen für Parteichefin [Marine Le Pen](#) eher noch gewachsen seien: "Hier der Kandidat des Systems, dort die Kandidatin des Volkes", erklärt David Rachline, FN-Senator aus dem Département Var. "Das schafft Klarheit für einen eindeutigen Wechsel."

In Wahrheit muss der FN befürchten, dass ein Teil des eigenen Lagers zu Fillon überläuft - zumal dessen Programm im Inhalt und Tonfall oft ähnliche Emotionen mobilisiert: Angst vor Überfremdung, Immigration, Gefahren der Globalisierung oder Identitätsverlust. "Wir waren nicht auf den Sieg Fillons eingestellt", gesteht Marion Maréchal-Le Pen, Abgeordnete und Nichte der FN-Chefin.

Zumal Fillon ausgerechnet unter wertkonservativen Wählern noch einmal zugelegt hat. Der Abgeordnete von Paris ist so rechts wie Sarkozy, aber mit Manieren und ohne Bling-Bling. So staatsmännisch wie Juppé, aber gesellschaftlich stramm traditionell.

Die Linken sehen den perfekten Gegner

Mit seinem reserviert-aristokratischen Habitus erscheint Fillon als Idealbesetzung für den Élysée. Und er passt zum Wunschbild der stillen Mehrheit, die an der Spitze des Landes einen "Mann der Vorsehung" sehen will, eine Persönlichkeit, die Frankreichs kollektive Sehnsucht nach einem republikanischen Monarchen erfüllt.

Unter Frankreichs Linken hingegen macht sich Freude breit. Denn mit Fillon schicken die Republikaner einen Politiker ins Rennen, der einen beinahe idealen Gegner abgibt - neoliberal, konservativ und erzkatholisch. Damit könnte die Präsidentenwahl einmal mehr zu einem ideologischen Richtungswettkampf geraten, nach jahrzehntealtem Muster: Fortschritt gegen Rückschritt, rechts gegen links.

Immerhin: Fillon, Bewunderer von Großbritanniens früherer Premierministerin [Margaret Thatcher](#), verspricht nicht nur eine Schocktherapie für die angezählte ehemalige Weltmacht. Neben einer radikalen ökonomischen Runderneuerung samt drastischem Sozialabbau soll die Nation auch dank einer geistig-moralischen Wende zu früherer Größe zurückfinden. "Um Frankreich wieder aufzurichten, werde ich sein ganzes Betriebssystem austauschen", sagte Fillon.

Das Magazin "Marianne" sieht eine "konservative Revolution" herannahen und beschreibt den LR-Politiker als Vertreter der Bourgeoisie, tief verankert in einem rückwärtsgewandten Katholizismus. Fillon sei die Verkörperung eines ultraliberalen, ultrakonservativen Kurses, so der Informationsdienst Mediapart, sein Rezept: "Neoliberalismus plus reaktionäre Ideologie".

Hollande jubelt

Fillons soziale Abmagerungskur, so hoffen die regierenden Sozialisten, könnte das zerstrittene Spektrum von Kommunisten, Linkspartei, Trotzisten und Grünen einen. Vielleicht gelänge gar der Schulterschluss hinter einem sozialistischen Kandidaten - eine linke Einheitsfront gegen Fillon. "Eine vom Himmel geschickte Überraschung", kommentierte Präsident [François Hollande](#) daher den Triumph des Republikaners.

Der Grund für Hollandes Jubel: Sollte sich der amtierende Staatschef - womöglich diese Woche noch - für eine weitere Amtszeit bewerben, böte ihm das Klassenkampf-Szenario vielleicht noch eine Chance auf die Wiederwahl: Bislang rangiert er in allen Umfragen am Ende der Beliebtheitskala. Bei der Mehrheit der Parteigenossen ist er abgeschrieben und im Kabinett hat sich Premier [Manuel Valls](#) als [Rivale für die Präsidentschaft angekündigt](#).

Nur gegenüber Fillon könnte Hollande sich als Alternative profilieren - Schutzpatron der Arbeiterklasse gegen den Kandidaten des Unternehmerverbandes, Verteidiger des Fortschritts gegen den Traditionalisten, der gegen Abtreibung wettet oder gegen das Adoptionsrecht für Homosexuelle.

Die Mitte wittert eine Chance

Der stramme Rechtskurs Fillons ist vielleicht nicht ausgewogen genug für die Zukunft Frankreichs, mutmaßt [François Bayrou](#), Präsident der Zentrumspartei MoDem. Und auch [Emmanuel Macron](#), Ex-Wirtschaftsminister von Hollande und selbsternannter Kandidat seiner Bewegung "En Marche", empfiehlt sich bereits als moderaten Gegenentwurf.

Fillon selbst gibt sich am Abend staatsmännisch und versöhnlich, er appelliert gezielt an die Wähler jenseits der Rechten und der Mitte - jene Millionen Landsleute, die er für einen Sieg 2017 gewinnen muss. "Für den Wiederaufbau Frankreichs brauchen wir alle", sagt Fillon, "was uns eint ist wichtiger als das, was uns trennt. Ich reiche all jenen die Hand, die unserem Land dienen wollen."

149,134

FRANCE FRANÇOIS FILLON FINANCES POLITIQUE FRANÇAISE

Le programme de François Fillon pour libéraliser l'économie

Par [Myriam Berber](#) Publié le 28-11-2016 Modifié le 28-11-2016 à 14:36



2012.AFP PHOTO / JEAN-CHRISTOPHE VERHAEGEN

François Fillon, alors Premier ministre, en visite dans une usine de chaussures à Sarrebourg (est de la France), le 20 janvier

L'ancien Premier ministre François Fillon a battu l'autre ancien chef de gouvernement, Alain Juppé, dimanche soir au second tour des primaires ouvertes de la droite et du centre : 66,5% des voix, contre 33,5% pour son rival. François Fillon sera donc le candidat de la droite et du centre pour l'élection présidentielle. Une victoire sans appel pour celui qui défend un programme économique ultra-libéral. Tour d'horizon des principales propositions.

Pour réduire l'endettement du pays, François Fillon fixe à plus de 100 milliards d'euros, l'objectif d'économies, dont 30 milliards pour l'Etat. Pour y parvenir, il compte supprimer 500 000 postes dans la fonction publique sur le prochain quinquennat (voir infographie ci-dessous).

Après les fonctionnaires, haro sur les dépenses sociales, avec 40 milliards d'économies. Pour y arriver, François Fillon veut d'abord, réintroduire la dégressivité des allocations chômage. Ensuite, concentrer le remboursement de l'assurance maladie sur les affections graves et de longue durée, avec en plus une franchise globale proportionnelle au revenu. Enfin, instaurer une allocation unique, pour fusionner toutes les aides sociales, et donc les diminuer.

Sur le budget des collectivités territoriales, François Fillon propose un coup de rabet de 20 milliards d'euros.

La fin des 35 heures

Pour relancer l'économie, François Fillon s'engage à des allègements de charges pour les entreprises, de près de 50 milliards d'euros, et à baisser l'impôt sur les sociétés qui est de 33% à 25%. Des mesures financées par une hausse de la TVA de deux points sur les taux normal (20%) et intermédiaire (10%).

Autre mesure phare : une sortie des 35 heures. Il souhaite laisser la liberté aux entreprises pour négocier le temps de travail, dans la limite des 48 heures par semaine, le plafond européen. François Fillon veut également augmenter le temps travail des fonctionnaires, en le passant, en un an, de 35 heures à 39 heures.

Enfin, pour sauver le financement du régime général des retraites. Il veut reporter l'âge légal de départ à la retraite à 65 ans d'ici 2022, et fusionner les régimes de retraite privé et public.

Universalité des allocations familiales

Les ménages, surtout les plus aisés, ne sont pas oubliés. François Fillon veut alléger leur note fiscale. Tout d'abord, par une suppression de l'impôt de solidarité sur la fortune, et par une baisse de la taxation des revenus du capital.

Machine arrière sur le quotient familial. Le député de Paris s'engage à une hausse du plafond du quotient familial de 1500 à 3000 euros par demi-part, un niveau supérieur à celui de 2012. Il promet aussi de rétablir les allocations familiales, au même niveau, pour tous les ménages.

Des baisses d'impôts et des allègements de charges qui vont mettre en péril l'équilibre des finances publiques. Résultat, François Fillon assume désormais un dérapage temporaire du déficit. L'engagement de repasser sous la barre des 3% de déficit, fixé par Bruxelles, est abandonné pour 2017. Le retour à l'équilibre sera garanti d'ici 2022.

149,135

Kommentar

Mann der unbequemen Wahrheiten

François Fillon hat einen steinigen Weg vor sich. Sein Programm verlangt den Franzosen erhebliche Opfer ab - und die Gegner des Konservativen bringen sich schon in Stellung.

29.11.2016, von CHRISTIAN SCHUBERT, PARIS



© AFP/Fillon's Ergebnis in der Vorwahl ist ein helles Zeichen für die Aufbruchsbereitschaft eines erheblichen Teils der französischen Bevölkerung.

Fünf Monate in der Politik können wie fünf Jahre im normalen Leben sein. Bis die Franzosen Ende April und Anfang Mai 2017 ihren neuen Präsidenten wählen, kann also noch viel passieren. Das bürgerlich-konservative Lager hat sich als erstes geordnet und steht jetzt geeint hinter dem ehemaligen Premierminister **François Fillon**. Sein klarer Sieg in den Vorwahlen ist bemerkenswert. Fillon ist es gelungen, mit einer Mischung aus wirtschaftsliberalen und gesellschaftlich-konservativen Ideen in seinem Lager einen wahren Erdbeben auszulösen.

Dies verschafft ihm eine gute Ausgangslage für 2017, zumal die Linke tief zerstritten ist. Und **Marine Le Pen**, die Kandidatin des Front National? Nach den Erfahrungen mit den Prognosen vor dem Brexit-Referendum und der amerikanischen Präsidentenwahl ist mit Voraussagen Vorsicht geboten. Der Front National könnte auch für einen Umschwung sorgen. Doch der müsste gewaltig sein, denn bisher schlossen sich alle seine Gegner in den Stichwahlen stets zusammen. Vorerst bleibt Le Pen die unwahrscheinlichere Option.

Fillon hat einen steinigen Weg vor sich. **Sein Programm verlangt den Franzosen erhebliche Opfer ab: tiefe Einschnitte in die Staatsausgaben, Beamtenabbau, Steuersenkungen für Unternehmen, Erhöhung der Mehrwertsteuer, Abschaffung der 35-Stunden-Woche und der Vermögensteuer, Heraufsetzung des Rentenalters von 62 auf 65 Jahre, finanzielle Eigenbeteiligung im Gesundheitswesen, weniger Kündigungsschutz der Arbeitnehmer und im Zeitablauf sinkende Arbeitslosenhilfe.**

Angesichts dieses Kataloges wechseln sich im linken Lager sowie in Teilen des Zentrums Angstschauder mit der Hoffnung ab, all diese Angriffsflächen nutzen zu können. Fillons Gegner werden ihm vorwerfen, den Turbokapitalismus einführen zu wollen, ein Vasall der Arbeitgeber zu sein und die Demontage des Sozialstaates mit dem geschätzten öffentlichen Dienst anzustreben – kurzum „unfranzösisch“ zu sein. All das vor dem Hintergrund, dass Fillon einst als Nicolas Sarkozys schweigsamer Premierminister dessen schwache Bilanz mit zu verantworten hatte.

Fillon stellt Erbe des „Chiracismus“ ins Museum

Der neue Spitzenkandidat muss Antworten auf diese Attacks finden. So bleibt abzuwarten, welche Elemente es aus seinem Vorwahlprogramm in sein offizielles Wahlprogramm schaffen. Was danach zu einem Regierungsprogramm werden könnte, steht wiederum auf einem anderen Blatt. Doch erfreulich ist, dass Fillon nun über ein Mandat der Kompromisslosigkeit verfügt. Seine Wähler fanden den Mut, zu ihren Werten zu stehen, statt ihre Ideen auf der Suche nach einem Konsens in der politischen Mitte zu verwässern. Sie wagen sich auf ein Feld vor, das in Frankreich bisher brach lag: der wirtschaftliche Liberalismus, der westlich des Rheins weitgehend ungetestet ist.

Jahrzehntelang schrieben Linke und Rechte dem Staat die Rolle als Motor und Lenker der Wirtschaft zu. Gleichheit verstanden sie nicht als Chancengleichheit, sondern als Gleichheit im Ergebnis, für das der Sozialstaat zu sorgen habe. Man kann dieses Erbe „Chiracismus“ oder auch „Gaullismus“ nennen – Fillon ist dabei, es ins Museum zu stellen. Er weiß, dass Frankreich andernfalls den Anschluss in der sich weiter globalisierenden Welt verpasst.

Die Mandatszeit von François Hollande will er so schnell wie möglich vergessen machen. Es waren verlorene Jahre, insbesondere die leistungs- und wettbewerbsfeindliche Politik der Anfangszeit hat Schaden hinterlassen. So wächst der Reform- und Reparaturbedarf, zumal die Zinsen für Staatsschulden wieder steigen. Dabei darf man die Verhältnisse nicht aus den Augen verlieren: Sollte Fillon es – wie angekündigt – schaffen, die Staatsausgaben bis 2022 von 56 auf 49 Prozent des Bruttoinlandsproduktes zu drücken, wäre das immer noch höher als der heutige Stand in 21 EU-Ländern.

Reaktion der Gewerkschaften bleibt abzuwarten

Abzuwarten bleibt auch, was die Gewerkschaften zulassen. Die heftige Protestwelle gegen Hollandes Arbeitsrechtsreform hat ihre Kampfkraft bestätigt, auch wenn die Demonstranten nur eine Minderheit im Lande darstellen. Fillon hofft, dass er mit der demokratischen Legitimation eines Wahlsieges im Rücken seine wichtigsten Reformen in den ersten Monaten rasch durchsetzen kann. Doch lässt sich die Gewerkschaft CGT so einfach überrumpeln?

Fillon wird den Konfrontationen auf der Straße nicht entgehen. Als Hauptgegner liberaler Wirtschaftsreformen dürfte sich zudem der **Front National** profilieren. Er gebärdet sich als Verteidiger der Globalisierungsverlierer, er will den Sozialstaat mit seinem aufgeblähten öffentlichen Dienst erhalten und Frankreich hinter protektionistischen Mauern einigeln. Tatsächlich stehen Marine Le Pens Abschottungsideen aber für Stagnation und eine Fortsetzung des Niedergang Frankreichs. Fillon muss dafür das Bewusstsein schärfen.

Sein Ergebnis in der Vorwahl ist aber ein helles Zeichen für die Aufbruchsbereitschaft eines erheblichen Teils der französischen Bevölkerung. Fillons Wähler lehnen die Verführer mit den einfachen Rezepten ab und stimmten für einen Mann der unbequemen Wahrheiten. Hoffentlich erhalten seine vorgeschlagenen Lösungen eine Chance.

149,136

WIRTSCHAFT

PROGNOSE

Auf die Deutschen wartet die Rente mit 71 – mindestens

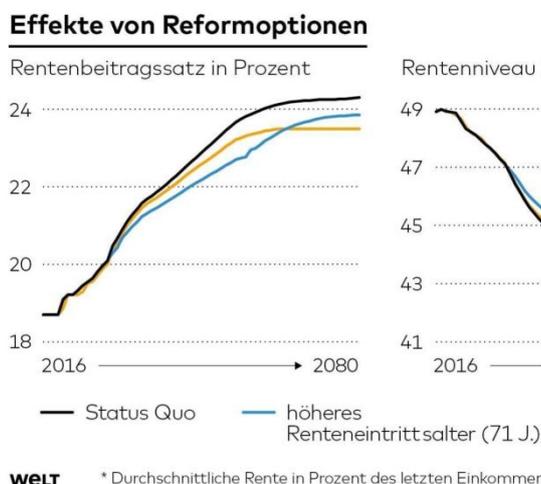
Von Nando Sommerfeldt, Holger Zschäpitz | Stand: 15:03 Uhr | Lesedauer: 5 Minuten

Länger arbeiten für weniger Rente - nur so lässt sich das System zur Altersversorgung auch künftig finanzieren. Das prognostiziert der Wirtschaftsweiser Lars Feld.

Eine neue Analyse offenbart, dass das Rentensystem nur funktionieren kann, wenn die Deutschen deutlich später in den Ruhestand gehen. Noch problematischer ist ein anderer Teil der Prognose.

Die große Koalition muss eine große Niederlage schon jetzt, rund 300 Tage vor ihrem Ende, eingestehen. Union und SPD waren mit dem Vorsatz angetreten, die Altersvorsorge der Deutschen zukunftssicher zu machen. Doch das Ergebnis ist mager. Mehr als ein paar kleine, aber dennoch teure Kompromisse hat die Regierung nicht zustande gebracht.

Eine neue Analyse zeigt, dass der große Rentendeal eigentlich nur unter einer Bedingung zum Erfolg werden kann. Nämlich dann, wenn das Renteneintrittsalter auf 71 Jahre angehoben wird. „Ohne eine weitere Anhebung des gesetzlichen Renteneintrittsalters nach 2030 ist das Umlagesystem der gesetzlichen Rente wegen der demografischen Entwicklung langfristig nicht zu stabilisieren“, erklärt Lars Feld, Mitglied des Sachverständigenrates der Bundesregierung.



Rentenausgaben; Rentenreform; Effekte; DWO, Wirtschaft

Quelle: Infografik Die Welt

Der sogenannte Wirtschaftsweiser hat verschiedene Szenarien durchgerechnet, wie das Rentensystem nach dem Jahr 2030 aussehen könnte – und kommt zu unerfreulichen Ergebnissen. Danach werden die Deutschen in der Zukunft nicht nur länger arbeiten, sondern sich auch noch mit deutlich weniger Rente begnügen müssen. Und trotzdem wird sich ein spürbarer Beitragsanstieg nicht vermeiden lassen.

Die Zukunft des umlagefinanzierten Rentensystems ist für Deutschland eine der Schicksalsfragen. Werden hier Fehler gemacht, droht vielen Menschen die Altersarmut oder aber dem Staat der Bankrott. Schon heute verschlingen die Rentenausgaben rund zehn Prozent der Wirtschaftsleistung, die Kosten dürften in den kommenden Jahren weiter steigen. Deshalb ist das hiesige Rentensystem auch für Experten wie den Wirtschaftsweisen Feld eines der wichtigsten Zukunftsthemen.

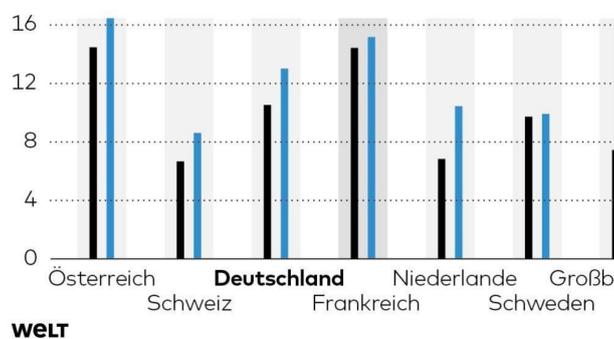
Rentenniveau soll auf 45 Prozent sinken

In Felds Schockprognose werden die Deutschen im Jahr 2030 erst mit 71 Jahren abschlagfrei in Rente gehen können. Abschlagfrei bedeutet dabei nicht, dass die Bürger im Vergleich zu heute nicht kräftige Einbußen ihrer staatlichen Altersbezüge hinnehmen müssen. Im Gegenteil: Das Rentenniveau wird in Felds Modell lediglich noch gut 42 Prozent des Durchschnittseinkommens betragen. Dennoch kann die dann junge Generation nicht auf stabile Beitragssätze hoffen. 24 Prozent wird der Beitragssatz betragen.

Nicht nur der Vergleich zu heute fällt ernüchternd aus. So müssen Sozialversicherungspflichtige momentan 18,7 Prozent ihres Bruttoeinkommens in die Rentenkasse einzahlen, das Rentenniveau liegt bei 48 Prozent. Auch die Gegenüberstellung mit dem geltenden Rentengesetz, das eine Regelung bis 2030 vorsieht, offenbart, in welcher misslichen Lage sich das staatliche Umlageverfahren befindet. So soll der Beitragssatz in den kommenden 14 Jahren auf 21,5 Prozent steigen und das Rentenniveau schrittweise auf 45 Prozent abgeschmolzen werden.

Rentenausgaben

Rentenausgaben als Anteil an der Wirtschaftsleistung



Quelle: Infografik Die Welt

Bei der staatlichen Rente lässt sich an vier Schrauben drehen. Um das System trotz der demografischen Entwicklung finanzierbar zu halten, kann die Politik das Rentenalter erhöhen oder das Rentenniveau senken. Möglich wäre auch, den Kreis der Versicherten auszuweiten, beispielsweise Selbstständige zu Zwangszahlern zu machen. Lassen sich all diese Maßnahmen politisch nicht durchsetzen, bleibt als letztes Mittel noch der Bundeszuschuss, der die Versäumnisse ausgleichen muss.

Feld hat in seiner Studie auch durchgerechnet, welche fiskalischen Folgen es hätte, sollte sich Arbeits- und Sozialministerin Andrea Nahles mit ihrer Idee durchsetzen, das Rentenniveau bei 46 Prozent stabil zu halten. In diesem Fall würde der Beitragssatz auf weit über 25 Prozent steigen. Der Bundeszuschuss, der heute noch bei rund drei Prozent der Wirtschaftsleistung liegt, würde dann gen fünf Prozent streben.

Rente mit 71 sogar noch eine gemäßigte Prognose

Feld schlägt vor, das Renteneintrittsalter an die Lebenserwartung zu koppeln. Der Zugewinn an Lebenszeit könnte im Verhältnis von 3:2 auf die Erwerbszeit und Rentenzeit aufgeteilt werden. Steigt die Lebenserwartung um drei Monate, würde sich der Renteneintritt automatisch um zwei Monate nach hinten verschieben. Durch einen solchen Automatismus könnte die ständig wiederkehrende politische Diskussion über Anpassungen am Rentensystem überflüssig werden, erklärt Feld. Dass dieses Problem allgegenwärtig ist, zeigte auch der Rentengipfel der großen Koalition in der vergangenen Woche. Zwar hat Arbeits- und Sozialministerin Andrea Nahles Eckpunkte einer Rentenreform vorgestellt. Doch der Koalitionspartner trägt diese Ideen an entscheidenden Punkten gar nicht erst mit.

„Verhandlungen um die Rente sind immer politisch aufgeladen“, sagt Klaus Morgenstern vom Deutschen Institut für Altersvorsorge (DIA). Sein Institut, das von privaten Finanzdienstleistern wie der Deutschen Bank, Blackrock oder der Allianz unterstützt wird, begrüßt den Vorschlag des Sachverständigen Feld, das Renteneintrittsalter an die Lebenserwartung zu koppeln. Das könnte wie der Demografiefaktor bei der Rentenhöhe funktionieren. Gute Erfahrungen habe man damit bereits in Norwegen gemacht.

Dabei ist die Vorstellung der Rente mit 71 sogar noch eine gemäßigte Prognose. So empfahl etwa das Institut der Deutschen Wirtschaft (IW) im Mai dieses Jahres ein Renteneintrittsalter von 73. Nur so könne das Rentensystem der demografischen Krise finanziell trotzen. Damit nicht immer mehr Rentner von immer weniger Erwerbstätigen „durchgefüttert“ werden müssen, müsse der Pool der aktiv Arbeitenden vergrößert werden. Die IW-Pläne sehen vor, dass der Renteneintritt im Jahr 2030 bei 69 liegen soll, ab 2035 bei 71 Jahren und ab 2041 dann bei 73 Jahren konstant gehalten werden soll.

„Die Angleichung von Ost-West-Renten wird kommen“

Unionfraktionschef Volker Kauder sagte, die Angleichung der Ost-West-Renten würde im Januar 2018 starten und 2025 beendet sein. Bis dahin müssen aber noch einige entscheidende Details geklärt werden.

Doch egal ob 71 oder 73 – viel Zeit, den Ruhestand vital zu erleben, bliebe den Deutschen in Anbetracht dieser Szenarien nicht. Ein heute 40 Jahre alter Mann besitzt laut aktueller Sterbetafel eine durchschnittliche Lebenserwartung von 79 Jahren. Folgt man der Feld-Idee, blieben ihm also noch acht Jahre, um seine Rente zu verprassen – ob dies seine besten sind, darf bezweifelt werden. Frauen gleichen Alters hätten dafür immerhin vier Jahre mehr Zeit. Angenommen, dass es sich bei den 71 Jahren auch um das tatsächliche Eintrittsalter handeln wird, ist die Verringerung der Rentenbezugsdauer geradezu dramatisch. Heute liegt diese nämlich noch bei durchschnittlich 19,6 Jahren. Männer würden also in Zukunft rund zehn Jahre weniger Rente beziehen als heute.

149,139

Dark horse, white knight

France's Republicans choose François Fillon to battle Marine Le Pen for the presidency

Former prime minister takes 67% of the vote to complete a stunning upset

Nov 27th 2016 | PARIS | [Europe](#)



DIGNITY, liberty and authority. With this Gaullist trinity at the centre of his campaign, François Fillon has secured the primary nomination of the French centre-right Republicans for next year's presidential election. With over 95% of the vote counted he had won a resounding 67% of the votes, to 33% for his run-off opponent, Alain Juppé. "Now," declared Mr Fillon in his sober victory speech, "I need to convince the whole country."

It was a stunning victory by one former prime minister over another. Barely a month ago, polls showed Mr Fillon trailing in fourth place. But his promises to restore respect to the presidency, freedom to the economy and firmness to social policy resonated with the country's traditional centre-right, which turned out en masse to make sure that his name would be the one on the presidential ballot next year.

Mr Fillon's nomination represents both a form of reassurance for the centre-right, and a massive gamble. Reassurance because he is in tune with a provincial, conservative Catholic part of the electorate that feels that the French presidency has been damaged over the past decade—first by Nicolas Sarkozy on the centre-right, then by François Hollande, the current president, on the centre-left. Mr Fillon has sounded a tough note on immigration, warned about "Islamic totalitarianism" and voted against the legalisation of gay marriage. This speaks to those on the right who judged Mr Juppé too moderate and close to the centre, but Mr Sarkozy too volatile and rough-edged.

It is also a gamble, because Mr Fillon's economic programme represents a radical attempt to take on the trade unions and shake up France's sluggish economy. He unapologetically invoked Britain's Margaret Thatcher during the campaign, an unusual reference point in a country with a lingering suspicion of free markets and a deep reverence for the state. Mr Fillon promises to shrink the public sector (which currently accounts for 57% of GDP, second only to Finland among OECD members), cut 500,000 civil-service jobs, abolish the 35-hour working week limit and squeeze the official labour code from over 3,000 pages to just 150.

Although Mr Fillon made it clear during the primary campaign that putting such a programme into place would be difficult, he judges that the French are ready for it. This seems to be an empirical observation based on his travels through France over the past couple of years, in which he has encountered disillusionment at the failure of successive presidents on the right and the left to revive the economy and bring down unemployment. If the existing model has not worked, argues Mr Fillon, surely it is time to try what others—in Germany, Canada, Britain and elsewhere—have done.

This blend of social traditionalism and economic liberalism resembles Germany's Christian Social Union, the Bavarian sister party to Angela Merkel's Christian Democrats. It is strikingly different from the usual French Gaullist formula.

It also raises two questions ahead of next year's presidential election. The first is whether it is the right mix to take voters away from Marine Le Pen, leader of the far-right National Front (FN), who is likely to enter the presidential run-off against Mr Fillon. In his favour, his tough talk on immigration and Islam, as well as his strong family policy, mean Ms Le Pen will find it harder to contrast herself with him than she would have with Mr Juppé. The same goes for his friendliness with Vladimir Putin and his calls for a rapprochement with Russia, which chime with similar longstanding demands on her part. Two polls published after his victory suggest that he could beat her to the top place in first-round voting at the presidential election.

The second question is whether Mr Fillon would be able to convince left-wing voters to back him in order to block her victory. Ms Le Pen draws much support from former left-wing voters in declining industrial areas of northern and eastern France. She will doubtless aim her fire at his economic reforms, portraying him as a threat to the French welfare system. The FN leader will also deride the attempt by the 62-year-old ex-prime minister to distance himself from Mr Sarkozy, whom he served as prime minister. A canny and opportunistic operator, she will not be short of ammunition.

Plenty of voters on the left deeply dislike both Mr Fillon's economic and social policies. Already *Libération*, a left-leaning newspaper, has splashed a photo montage blending his face with that of Thatcher on the front page. The country's biggest union has warned that it will be on the streets if the centre-right wins. During the primary, Mr Juppé spoke darkly of the "brutality" of Mr Fillon's economic programme. After his primary win, one Socialist deputy called it "violent and dangerous".

In the six months left before the French presidential election, and with the Socialists' own primary due to be held in January, there will be a sustained assault from the left on Mr Fillon. This could test his capacity ultimately to appeal to a broad electorate in order to thwart Ms Le Pen.

149,140

AfD und Facebook

Eine eigene Wirklichkeit für die Anhänger

Der Erfolg der AfD ist eng verbunden mit dem Internet. Soziale Medien helfen der Partei in den offenen Auseinandersetzungen mit traditionellen Medien. Keine Partei hat mehr Anhänger auf Facebook.

30.11.2016, von **ECKART LOHSE**



© TIMO STEPPAT/Partei mit den meisten „likes“: Die AfD genießt auf Facebook eine starke Beliebtheit.

Kurz bevor er 1998 Bundeskanzler wurde, sagte **Gerhard Schröder**, er brauche zum Regieren bloß „Bild, BamS und Glotze“. Also eine auflagenstarke Boulevardzeitung, deren sonntägliche Ausgabe und das Fernsehen. Damals steckte das Internet bestenfalls in den Jugendschuhen und spielte im Alltag deutscher Politiker und Journalisten eine Nebenrolle. Als Schröder vor ein paar Jahren auf den Satz angesprochen wurde, relativierte er ihn. Etwas mehr brauche man doch zum Regieren, „etwas intellektueller“ sollte es außerdem sein, und schließlich sei die „Bild“-Zeitung stets „gegen“ ihn gewesen.



Autor: Eckart Lohse, Politischer Korrespondent in Berlin, Folgen:

Wie auch immer es sich nun mit dem Verhältnis Schröders zu dem Massenblatt verhielt: Als der machtbewusste Sozialdemokrat seinen Satz sagte, herrschten hinsichtlich des Umgangs von Politik und Medien noch andere Zeiten als heute. Zwar kam es immer wieder zu Streitigkeiten, zum Teil zu Zerwürfnissen zwischen beiden Seiten. Aber man begegnete sich, sprach miteinander und wusste, mit wem man es zu tun hatte. Fühlten Politiker sich zu Unrecht kritisiert oder hielten Berichterstattung für falsch, so setzten sie sich mit dem jeweiligen Medium auseinander. Äußerstenfalls unterblieben Begegnungen mit einzelnen Blättern oder Journalisten für eine Weile, oder man sah sich vor Gericht. Doch sowenig wie die Medien die Politik grundsätzlich in Frage stellten, so wenig geschah das umgekehrt.

Die Dinge scheinen sich zu ändern, seit die „Alternative für Deutschland“ mit dem Internet zusammengetroffen ist. Zumindest Teile der **AfD** scheuen die offene Auseinandersetzung mit den traditionellen Medien. Oberflächlich deutlich wird das, wenn Journalisten von einem Parteitag ausgeschlossen werden, weil die AfD-Funktionäre eine kritische Berichterstattung verhindern wollen. So war es kürzlich in Baden-Württemberg. Doch auch jenseits von solchen Ereignissen weicht die AfD zunehmend aus und nimmt die Berichterstattung über sich selbst lieber in die eigene Hand. Sie will für sich, ihre Mitglieder und ihre Anhänger eine eigene Wirklichkeit schaffen.

Spitzenposition der AfD

Mitte des Monats verschickte der Pressesprecher der AfD, Christian Lüth, eine triumphierende Mitteilung. Seit Sonntag, dem 13. November, zähle die Partei auf **Facebook** mehr als 300.000 „Gefällt mir“-Angaben. „Damit ist die AfD in dem sozialen Medium die Partei mit den meisten ‚likes‘ von allen Parteien in Deutschland.“ Der Vergleich fällt in der Tat ungünstig für die von der AfD gern geschmähten etablierten Parteien aus. Die CDU, die laut Umfragen mit einem Mehrfachen von Stimmen wie die AfD rechnen kann, kommt gerade mal auf etwas mehr als 120.000 „likes“, die SPD liegt bei 118.000, die FDP bei 55.000. Die Grünen schneiden mit fast 129.000 „likes“ besonders gut ab.



© DPA Die Macht von Facebook, Twitter und Co.: Parteien betreiben Wahlwerbungen über soziale Medien.

Die AfD erklärt ihre Spitzenposition damit, dass sie „nach wie vor den Mut hat, unbequeme Themen anzusprechen“. Die „große Mehrheit der Deutschen“ vertraue den „Mainstream-Medien“ nicht mehr, behauptet die Partei, deren Führungspersonal zum Teil selbst aus dem seriösen Journalismus kommt. Viele Menschen bezögen ihre Informationen „lieber direkt von uns“, heißt es in der Mitteilung. Da könnten sie sicher sein, dass „kein Thema durch falsche politische Korrektheit

oder gesellschaftliche Tabus zensiert oder verschwiegen“ werde. „Bei uns herrscht nach wie vor der Mut zur Wahrheit und uneingeschränkte Meinungsfreiheit“, sagt jene Partei, deren baden-württembergische Mitglieder nicht einmal den Mut haben, Journalisten zuhören zu lassen, wenn sie sich zu einem Parteitag treffen.

Sorge um Stabilität der gewohnten Ordnung

Die anderen Parteien nutzen das Internet natürlich auch längst intensiv für die Darstellung ihrer Ziele und für die Eigenwerbung. Nach amerikanischen Wahlkämpfen, in denen das Netz inzwischen eine zentrale Rolle spielt, schauen die Verantwortlichen deutscher Parteien, was sie für sich lernen können. Doch was von ihnen bisher als ein Standbein für Kommunikation und Vermarktung angesehen wurde, scheint mittlerweile als Bedrohung wahrgenommen zu werden. Das wurde am Mittwochmorgen in der allgemeinen Aussprache im Zuge der Haushaltsdebatte sehr deutlich, als die CDU-Vorsitzende und Bundeskanzlerin [Angela Merkel](#) ihre erste Rede vor dem Bundestag nach ihrer Ankündigung einer abermaligen Kanzlerkandidatur bei der Wahl im kommenden Herbst hielt. Die sonst selbst bei diesem rituellen Schlagabtausch zwischen den Parteien zu einer gewissen Kleinteiligkeit neigende Merkel begann sehr grundsätzlich. Viele Menschen machten sich in diesen Tagen Sorgen „um die Stabilität unserer so gewohnten Ordnung“. Was „wir“ für selbstverständlich gehalten hätten, sei gar nicht so selbstverständlich, sagte Merkel und führte als Beispiele den freiheitlich demokratischen Rechtsstaat, die Soziale Marktwirtschaft, das Gewaltmonopol des Staates und die Bereitschaft auf, „jeden Bürger und jede Bürgerin als Teil des Volkes zu begreifen“. Neben der fortschreitenden Globalisierung, so sagte Merkel, finde diese Diskussion „auch in einem völlig anderen medialen Umfeld“ statt. Was im Zusammenhang mit dem Internet und der Digitalisierung passiere, dürfe nicht unterschätzt werden.

Fake-Seiten, Bots und Trolle verfälschen Meinungsbilder

Merkel ist durchaus nicht begeistert, wenn sie von Medien kritisiert wird. Aber sie sieht sie selbstverständlich als festen Bestandteil der demokratischen Grundordnung an. In ihrer Rede am Mittwoch hob sie die Regelungen hervor, die es für die Pressefreiheit gebe, und erwähnte die Sorgfaltspflicht der Journalisten in einer Weise, die deutlich machte, dass sie die Einhaltung dieser Pflichten grundsätzlich als gegeben erachtet. Dem stellte sie die neue Wirklichkeit gegenüber: „Zugleich haben wir heute viele, die Medien wahrnehmen, die auf einer ganz anderen Grundlage basieren, die weniger kontrolliert sind.“ Merkel wollte das nicht als einzige Ursache für die erwähnten tiefgreifenden Änderungen und Sorgen verstanden wissen. Sie wolle nur darauf aufmerksam machen, dass die Meinungsbildung heute „grundsätzlich anders erfolgt als vor 25 Jahren“.

Die AfD erwähnte die Kanzlerin in diesem Zusammenhang nicht. Wohl aber wies sie darauf hin, dass „Fake-Seiten, Bots, Trolle Meinungsbilder verfälschen können“. Sogenannte Social Bots sind Computerprogramme, die automatisiert Kommentare im Internet plazieren, etwa auf Facebook oder Twitter. Union und [SPD](#), Grüne, Linke und FDP haben sich gegen den Einsatz solcher Bots im Bundestagswahlkampf ausgesprochen. Die AfD-Politikerin Alice Weidel war kürzlich vom „Spiegel“ mit einer Äußerung zitiert worden, die den Eindruck erwecken konnte, ihre Partei wolle im Wahlkampf „Social Bots“ einsetzen. Die AfD stellte umgehend klar, dass man das nicht vorhabe.

[Zur Homepage](#)

Quelle: F.A.Z.

